

colorchecker CLASSIC



+ x-rite

mm

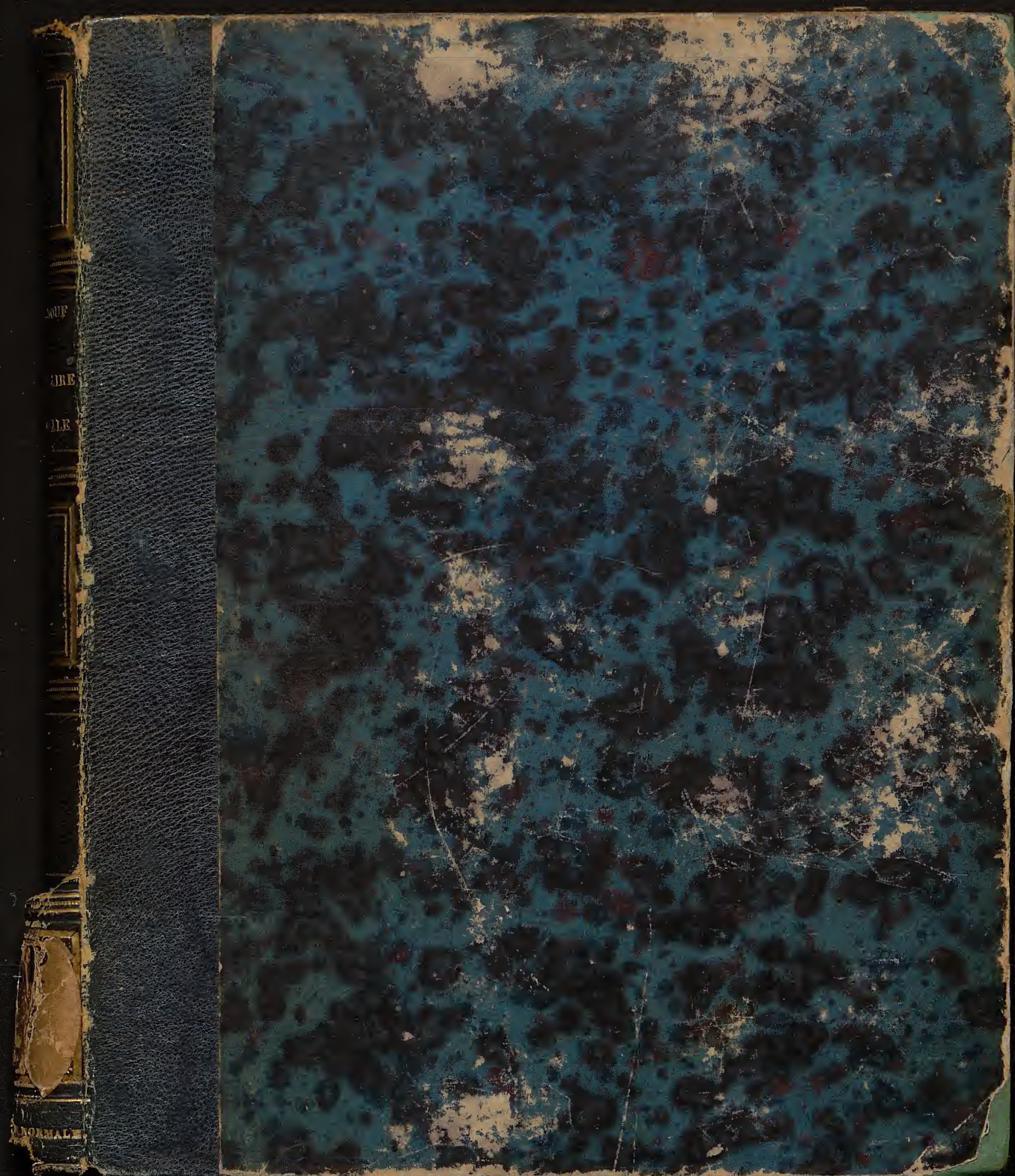
E. BURNOUF

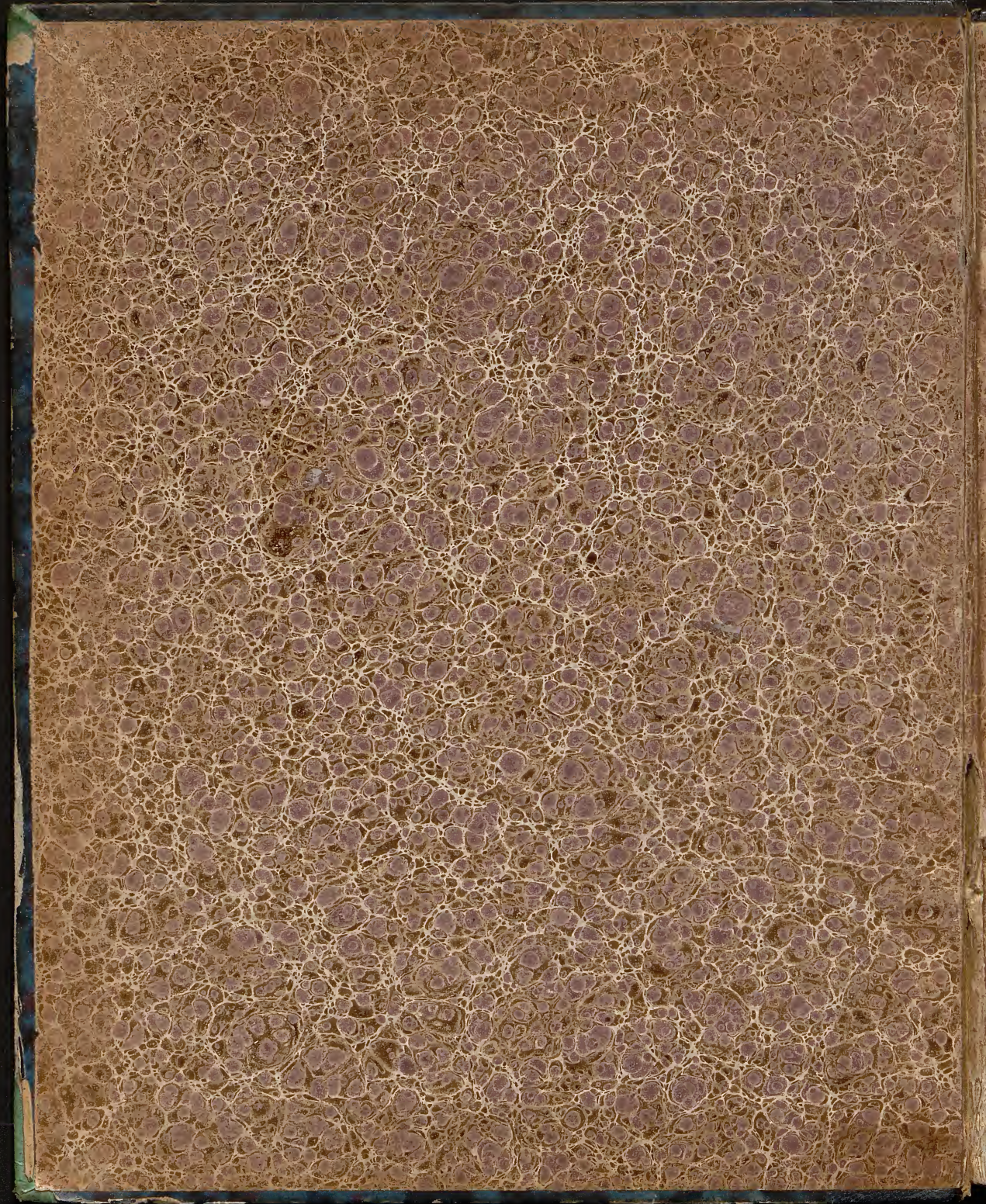
GRAMMAIRE

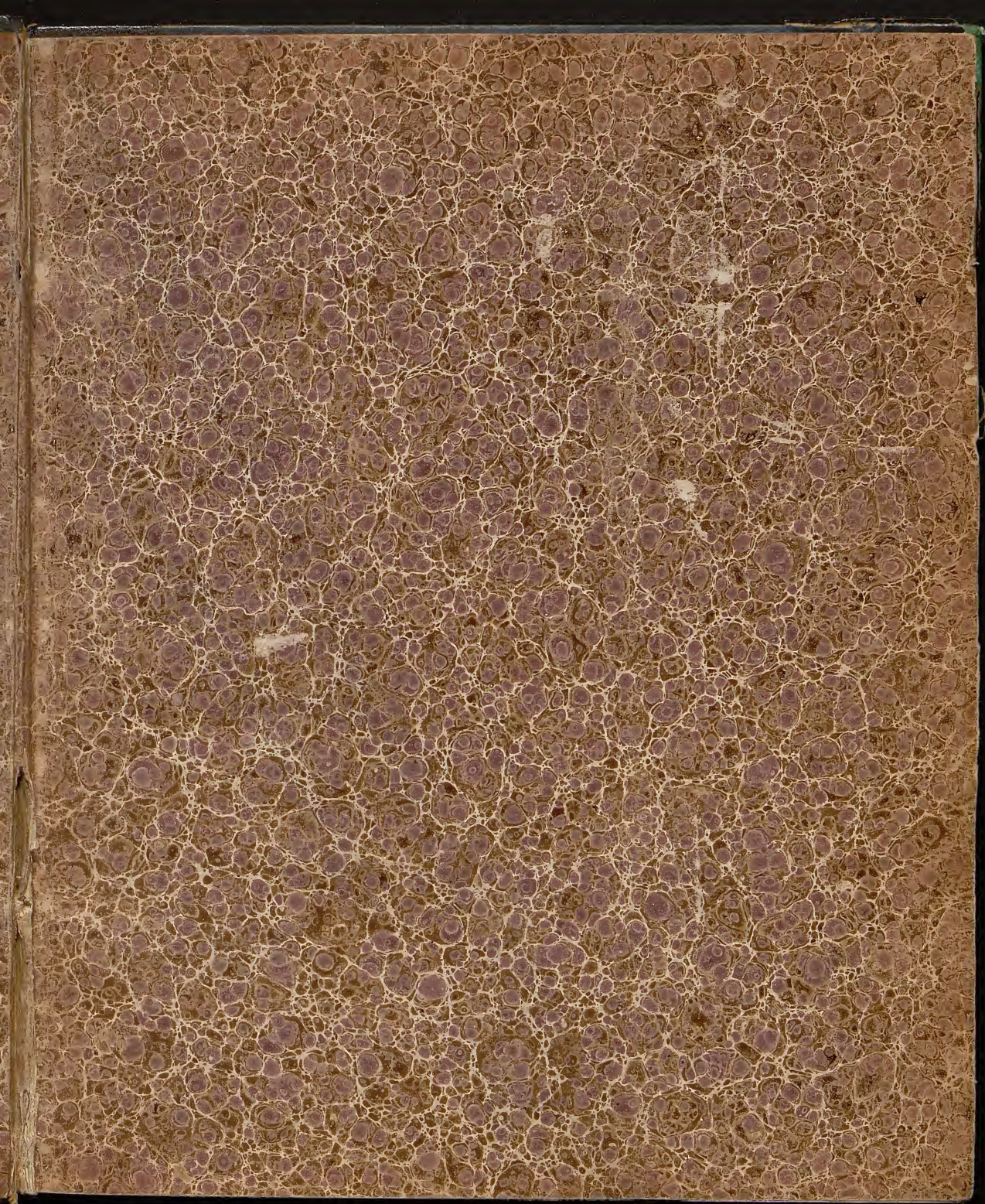
GÉNÉRALE

I

ÉCOLE NORMALE

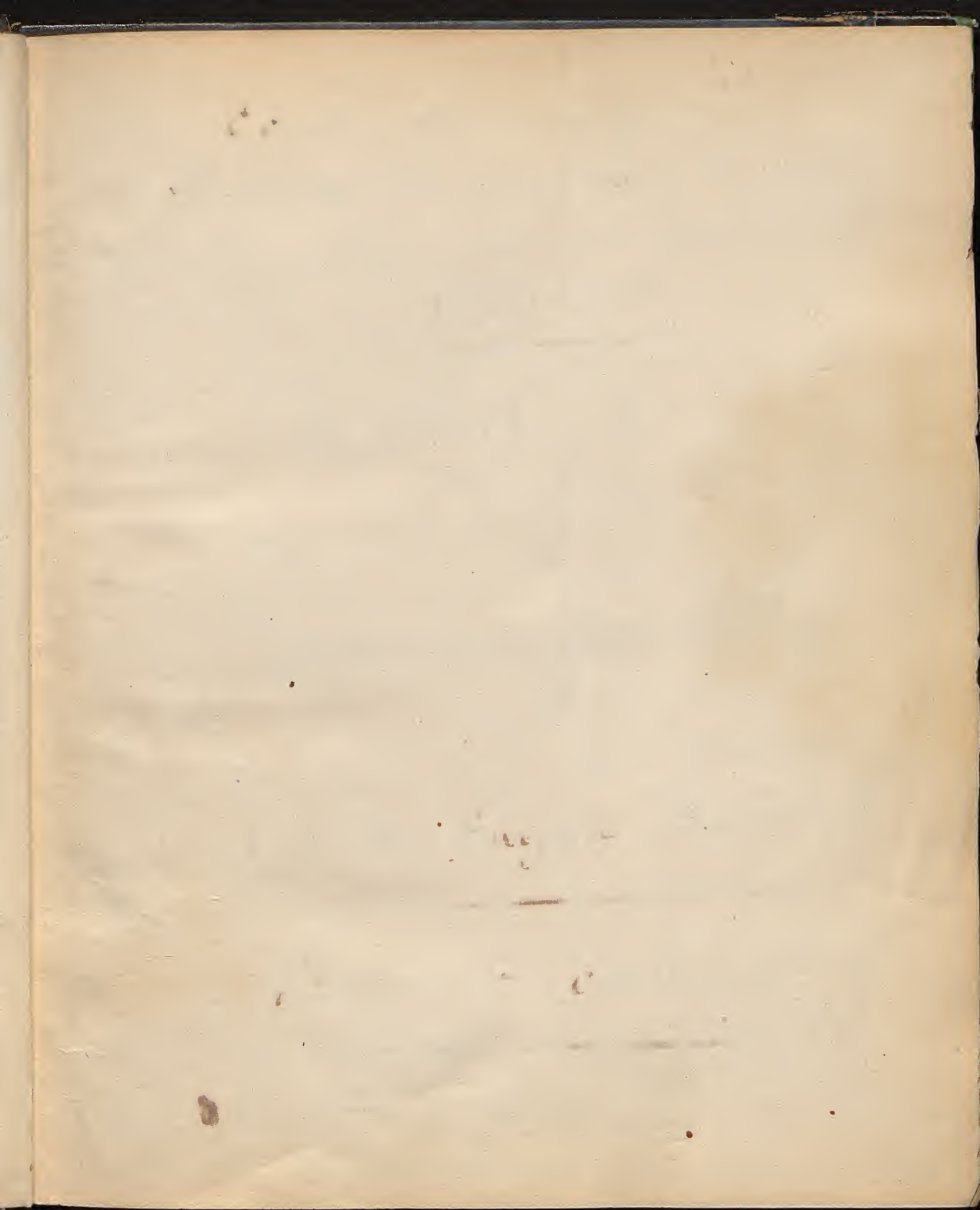


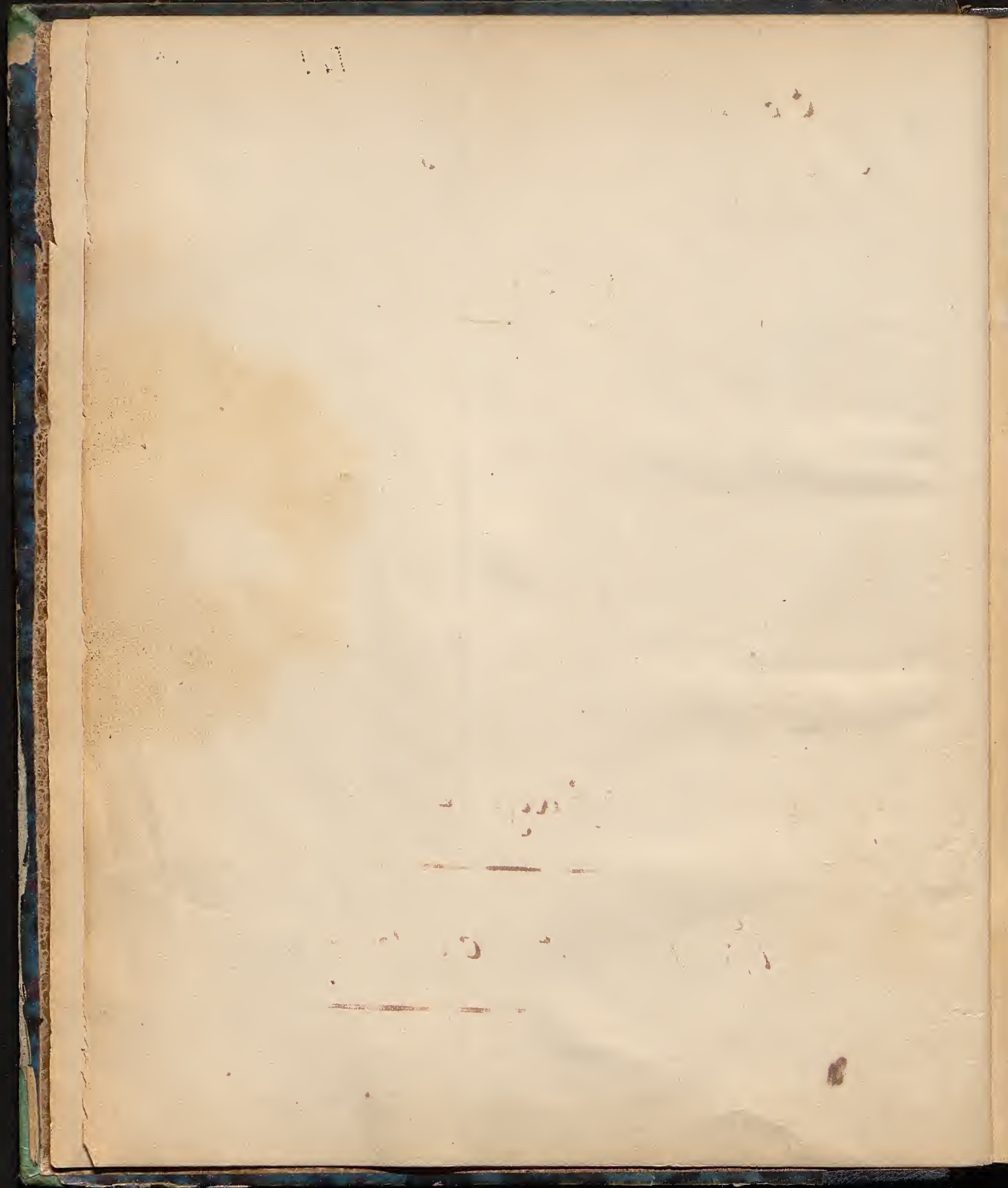




L. P. c. o. 17

8^o





~~IP. c. o. 16~~

Ecole Normale.

Section des Lettres.

3^e année : Division de Grammaire.

1831 = 32.

Collège de

Grammaire générale.

par M. Eugène Burnouf.

Premier cahier.



Ms 73



Première Leçon.

De la Grammaire générale

- Son but et ses procédés.

~~Objet de cette leçon - Grammaire générale son but -~~
~~but - moyens.~~

Avant de commencer le cours de Grammaire générale, nous éprouvons le besoin de fixer notre point de départ; et de faire l'examen de ces questions: Qu'est-ce que la Grammaire générale? quelle est sa matière? son but? quels sont les moyens d'atteindre ce but? —

Qu'est-ce qu'un idiome? Définition. —
rapport entre l'idée de langue et celle de peuple.
cette notion de langue est-elle arbitraire? ce qu'il faut faire avant d'examiner cette notion. —

On sait ce que c'est qu'un idiome, une langue; si on en demandait la Définition, ou plutôt la Description, on pourrait dire: «un idiome est un assemblage de sons ou de mots, à l'aide desquels un peuple exprime ses idées.» —

L'idée de langue et de peuple sont donc deux idées

Corrélatif, et que l'on peut séparer. Du reste, cette notion de langue n'est pas une notion arbitraire: c'est une notion que nous pourrions chaque jour vérifier sur les langues que nous connaissons. trois idiomes nous sont aujourd'hui connus: le grec, le latin et le français. c'est le point de départ de notre étude, mais avant d'examiner cette notion, qui en renferme une foule d'autres, avant de prendre un exemple dans l'une des trois langues, que nous avons citées, il est bon de résumer d'une manière abrégée, ce qui c'est que l'homme, quel qu'il soit, son rapport avec les choses, et avec ses semblables, ce qui c'est que parler.

Ce qui c'est que l'homme, son rapport avec les choses et avec ses semblables: ce qui c'est que parler.

L'homme dans sa position actuelle, en face des choses, soutient avec elles des rapports que nous ne devons pas apprécier ici. il nous suffit de savoir que l'homme se fait des choses extérieures des notions, des idées quelconques. mais en face de ce monde qui l'enveloppe, l'homme se ren contre lui-même: il ~~se trouve~~ en se voyant, en se voyant, une force, une intelligence,

Qu'il connaît, et dont il a conscience. ainsi l'homme
prend connaissance du monde intérieur comme du monde
extérieur. est donc faite de résument dans la notion que
l'homme est doué de connaissance. à côté de cette
faculté, l'homme en possède une autre, non moins
importante, c'est la parole. S'il a la notion du monde
extérieur, et le sentiment de ce qui se passe en lui, il a
encore la capacité de produire au dehors et à l'aide
du son, l'expression de cette notion ou de ce sentiment.
Cette faculté, dans l'état actuel de l'homme, est un
des éléments de sa nature. c'est un fait pour lui aussi
capital, aussi premier que la faculté de connaître.
exprimer ce que l'on pense du monde extérieur et de
soi-même, voilà ce que nous appelons parler; la parole
c'est le résultat, le fait dont les sons sont le moyen.

Quels sont les éléments du langage?
premier but du langage: communiquer à un
autre la notion qu'on a dans l'esprit.

Comme ces notions sont primitives, nous devons
nous arrêter quelque temps. prenons donc un exemple:
un homme se rencontre en face d'une montagne:

la grandeur et l'élévation de cette montagne frappent l'esprit
 de l'un des deux; et il dit à son compagnon: « cette montagne
 est haute »; c'est à dire, qu'il communique à un être semblable
 à lui une notion qu'il a dans l'esprit. Dans ce fait, nous
 rencontrons tous les éléments du langage: connaissance
 d'un objet, être qui communique cette connaissance; être
 à qui l'on communique cette connaissance; moyen de la
 communiquer. C'est à dire, sons qui prennent le nom de mots.

Deuxième but du langage: communiquer
 à l'auditeur la connaissance du rapport, sous lequel
 l'orateur envisage la chose. —

Mais poursuivons cet exemple, en changeant seulement
 quelques termes, soient deux montagnards: leur élévation
 frappe également l'un des deux spectateurs, et il dira:
 « ces montagnes sont bien élevées ». les choses dont
 on parle sont identiques; c'est cependant une autre
 pensée. Un nouveau rapport apparaît, celui de pluralité.
 il y a une différence notable entre ces deux phrases; le
 son est changé, et ce changement, si la langue parlée
 ne l'indique pas clairement, l'écriture au moins en
 tient compte. De ce dernier fait, sera une conséquence

nouvelle. Si le langage a pour but de produire du son et
destiné à communiquer à un autre l'impression que
font sur celui qui parle les choses extérieures ou
intérieures; il a aussi pour mission de porter à celui
qui écoute, la connaissance du rapport, sous lequel celui
qui parle envisage la chose. —

Se que nous disons de la langue française,
est-il vrai de toutes les langues?

Voilà un pat de pat.

maintenant ce que nous avons dit de la langue française,
est-il vrai de la langue Grecque et Latine? oui,
évidemment; et même nous pouvons l'étendre à toutes
les langues en général. un idiome étant donné, sa
destination ne peut être conçue autrement par un
logicien, que comme le mode d'expression du peuple qui
s'en sert. une fois que l'on a admis l'identité de
l'intelligence humaine; il semble évident, que quelle
que soient les circonstances qui modifient une langue,
ses procédés doivent tendre au même résultat; que le
langage, en un mot, doit être pour l'homme, ce qu'une
langue est pour un peuple. ainsi de la nature.

particulière de la langue rationnelle nous sommes arrivés
à une notion du langage en général. —

Quel est le point de départ de tous ceux qui se
sont occupés de Grammaire générale? qu'on est arrivé
à dire: « les langues sont filles de l'esprit. » —

C'est ici le point de départ de tous ceux qui se sont
occupés de Grammaire générale: arrivé de cette première
notion, ils ont été plus loin; ils ont dit: « le langage
doit être en rapport avec l'esprit; il doit tenir de sa nature,
participer aux qualités qui le distinguent; et si l'esprit
a une marche et des procédés, il est probable que le
langage aimera à suivre cette direction. cette direction
pourra sans doute être modifiée: le lieu, le climat, la
situation sociale pourront faire varier les langues;
mais ce ne sera jamais que du plus au moins; l'esprit
devra toujours se réfléchir sur ces formes diverses.
ainsi l'on est arrivé à cette autre formule: « les langues
sont filles de l'esprit. » —

Quel l'objet de la Grammaire
générale est trouvé.

Le principe bien évident que le langage doit suivre le
 procédé de l'esprit nous fournit la matière, le but et le
 moyen (impairfait il est vrai) de la Grammaire générale.
 L'esprit humain, dans cette théorie, devient donc l'objet
 de l'étude du grammairien: que l'on admette dans
 leur plus grande étendue l'influence de causes
 accidentelles, qui peuvent modifier le langage, ce sera
 toujours l'esprit, qui anime ce formal diversiel, et
 l'espoir de trouver sous ce formal la direction de l'esprit
 humain sera fondé. or, trouver sous un formal
 varié le procédé de l'esprit humain, c'est là l'objet
 de la Grammaire générale. —

Possibilité de ramener le procédé du
 langage à celui de l'esprit.

L'espoir qu'a le grammairien de trouver dans le
 langage un élément commun, est fondé, disent nous:
 et en effet, ce n'est point aux formal du langage que
 nous devons attribuer ce qu'il y a de logique, d'intellectuel,
 de psychologique, pour ainsi dire, dans les langues.
 Si les langues sont logiques, ce n'est point parce
 qu'elles ont un appareil de formal plus ou moins

parfait: C'est parce que l'esprit humain est logique: et la clarté d'analyse ne vient point de telle ou telle forme, mais du pouvoir qu'a l'esprit de procéder d'une manière nette et précise. nous voyons donc encore une fois la possibilité de ramener les procédés du langage à ceux de l'esprit, de justifier les premiers par les derniers.

Se que c'est qu'une Grammaire, et comment
 du rapprochement de toutes les Grammaires particulières
 résulte la solution du problème de la Grammaire générale.

Les formes dont un peuple revêt le langage sont
 individuelles, spéciales. la collection de toutes ces formes
 s'appelle grammaire: en d'autres termes, une grammaire
 est le résumé des formes dont un peuple revêt les mots
 à l'aide desquels il exprime les notions qu'il se forme
 des choses. les grammaires particulières nous
 apprendront que les formes d'une langue; mais du
 rapprochement de toutes les grammaires résulte la
 solution du problème de la grammaire générale.

elles nous apprendront, outre l'individualité des signes,
 que le langage remplit un seul objet, l'expression de la
 pensée; que malgré la variété des formes, l'influence

De certaines causes, la différence des sons, toujours est-il
que sont les formes diverses, on trouve un langage qui est
celui de l'humanité; que si les nations ont une langue
individuelle, l'humanité a aussi la sienne, universelle,
absolue, dont il s'agit de rechercher le loil et de
Déterminer les formes. —

Je qu'il doit faire celui qui veut résoudre le
problème de la Grammaire générale.

Celui qui se propose de composer une Grammaire générale
doit faire le catalogue, l'histoire des formes propres au
langage de l'humanité. or, pour parvenir à ce résultat,
il faudrait qu'il connût tous les idiomes. Si une telle
connaissance était acquise, on serait très avancé dans
l'étude du travail de l'esprit humain, de la production des
pensées, dans l'étude de l'esprit lui-même. —

Quel langage n'est pas inutile à la
pensée.

Nous n'attribuons pas au langage une très grande
puissance, mais s'il y a de la folie à dire que l'homme
ne pense que parce qu'il parle, il y aurait de l'injustice.

à prétendre que le langage n'est rien pour la pensée.
 aussi Goëthe a pu dire: «une nation n'a pas la connais-
 -sance d'une chose, quand elle n'a pas de mot pour l'exprimer.»
 en effet, qu'est-ce qu'une intelligence qui se renfermerait
 dans un mutisme absolu? qu'est-ce qu'une intelligence,
 qui, placée dans ce monde pour communiquer, se
 contenterait de contempler? quant à nous, nous ne craignons
 pas de dire qu'une notion est beaucoup plus saisissable
 par l'esprit dans le langage que dans l'intelligence,
 et que le langage facilite singulièrement les
 opérations de l'intelligence. tel fait ^{disparaît} ~~manque~~, il
 n'aurait pas été individualisé par un mot.

Exemple.

La blancheur, la noirceur, par exemple, sont des idées
 générales qui n'existent pas dans la nature, on ne voit
 pas la blancheur séparée d'une substance et de tout
 autre mode; et si les mots ne donnaient en quelque sorte un
 corps à cette idée, elle disparaîtrait devant l'intelli-
 -gence. quand elle-ci voudrait se la retracer, elle serait
 sans cesse obligée de faire un nouveau travail, de recourir
 à une nouvelle abstraction. ainsi le langage donne à
 l'intelligence le moyen de préciser d'une manière très

rigoureux une notion qui pourrait très-bien disparaître
immédiatement après sa naissance. —

~~Autre Exemple?~~

En effet, fait intellectuel le plus obscur, le
verbe (je ne puis dire le verbe à être) est encore un de ces mots
qui viennent nous venir au secours de l'intelligence.
le verbe nous rend dans le langage le même service que
nous rend dans l'intelligence le jugement. il n'est pas
impossible de démontrer que le jugement dans l'intelligence
ne dépasse jamais une simple équation; le verbe incorpore
le jugement: il lui donne une forme quasi substantielle,
nous pourrions énumérer plus longuement les avantages
du langage, mais ne perdons point de vue notre
objet principal. —

ce qui résulterait pour nous de l'étude
de toutes les langues: quelle est la condition in
quâ non de la grammaire générale.

Si nous avons étudié toutes les langues, nous
reconnaitrions: 1^o que quelle que soit la pauvreté ou
l'opulence d'un idiome, quelle que soit la variété
de formes, le langage exprime toujours les idées de

L'homme.

2^o. qu'un certain nombre de procédés sont communs à toutes les langues, tel est par exemple le Substantif: je n'en dirai pas le verbe: car quelque langue qu'il soit, on ne peut pas, une fois, en former généralement toutes, on n'aurait plus qu'à les réunir et les présenter comme le langage de l'humanité; la grammaire générale serait faite. mais dans l'état actuel de nos connaissances, ce travail est impossible. toutes les langues n'ont pas été étudiées, et l'on doit être d'autant moins pressé de formuler des règles de grammaire générales, qu'il y a plus de vingt ans, un foule d'idiotisme jusqu'à lors inconnue se résistent à l'Europe.

Une autre considération, c'est que la barbarie même de ces idiomes offre un titre de plus à l'attention. Si l'on trouvait un idiome tellement barbare qu'il nous offrit le premier essai de l'esprit humain, quelle découverte intéressante pour le Grammairien! au lieu de déterminer des formes inutiles, nous n'aurions que les formes strictement nécessaires du langage; et nous pourrions affirmer que la langue humaine ne se compose que de ces éléments. ainsi jusqu'à ce que toutes les langues du globe aient été cataloguées,

toute tentative de Grammaire générale est frappée d'obsolescence.

Mais la tentative de présenter comme forme du langage humain celle que l'on a trouvée dans toutes les langues connues jusqu'ici est inutile, que restait-il donc à faire à la Grammaire générale? ce point est très important à déterminer. —

Utilité du travail de ceux qui ont fait de la Grammaire générale, point de vue sous lequel nous envisageons leurs travaux. ce que nous devons faire. nous n'abandonnons pas la solution du problème de la Grammaire générale, mais nous l'ajournons.

On ne peut nier que les travaux de Savant de Port-Royal, de Dumasail, de De Sacy, de ^{Horne - Locke (John)} ~~Marretot~~, de Harris, de Bernardi n'aient été utiles. ils ont généralisé des faits qui se trouvaient en réalité répandus dans un certain nombre de langues. mais ce n'est pas là le point de vue sous lequel nous envisageons leurs mérites. ils nous ont appris à comparer aux procédés de l'esprit, les procédés du langage, à établir un lien nécessaire entre l'esprit et le langage. ils nous ont révélé ce que ce formal contenait d'intelligence humaine. ils ont donné un

(critérium à l'aide duquel on peut dire qu'il n'existe aucune forme, aussi bizarre qu'elle puisse être, qui ne puisse se résoudre d'aut une loi de l'esprit (c'est à dire, dont l'esprit ne puisse rendre compte.)

rendu compte par les procédés de l'esprit des procédés du langage, telle est la grande utilité de leurs travaux, ils n'ont pas, comme on le voit, atteint le but qu'ils se proposaient: ils n'ont pas formulé les règles du langage; mais ils ont donné la grammaire générale d'un certain nombre de langues, par ramenant tous procédés de l'intelligence les formes diverses des idiomes. c'est la nouvelle face sous laquelle nous devons envisager la grammaire générale: nous ne renoncous pas pour cela à faire une grammaire générale du langage: chaque nouvelle langue que l'on découvrira et dont on généralisera les formes, sera un nouveau pas vers le but, une nouvelle pierre ajoutée à l'édifice. mais nous évitons un écueil en ne formulant pas dès maintenant les règles du langage humain.

Ainsi étant donné un idiome A. voir comment il exprime les idées de l'esprit, tel sera

L'objet de notre grammaire générale. —

Quelle sera ~~notre tâche~~? L'examen de trois
langues et de leurs procédés; et rendre compte des
anomalies.

Dans ce cours, en faisant porter notre examen
sur quelques langues anciennes et modernes (le grec, le
latin et le français), nous proposerons d'expliquer les
faits propres à ces trois langues, de ramener à des principes
logiques les faits qu'elles nous manifestent, et de
rendre compte des anomalies. Dès qu'un
phénomène particulier dans une langue attire
notre attention, nous nous efforcerons de l'expliquer;
nous montrerons comment telle forme est faite pour
rendre telle idée. —

Dans ~~quoi~~ toute la science
est contenue.

Ainsi ce fait seul, comme on le voit, contient toute
la science: le langage est le mode d'expression de
toutes les pensées humaines.

La grammaire générale est une science; les

langues en sont la matière; les lois sont celles de l'esprit; sa méthode est celle de toutes les sciences de faits, la méthode d'observation éclairée par l'induction.

Definition de la Grammaire générale.

Nous définirons enfin la Grammaire générale, un examen philosophique des procédés des langues à nous connues, sous le rapport de l'expression de la pensée. —

En effet nous avons envisagé les langues, qu'une langue a une vie, un corps organique dont on peut suivre le développement.

Dans tout ce que nous venons de dire, nous avons considéré les langues comme un tout complet; nous ne nous sommes nullement occupé de la différence des degrés de perfection. cependant les langues ont en quelque sorte une vie qui les anime, elles ont un corps organique dont on peut suivre le développement, qui a son commencement, son milieu, et sa fin. ce nouveau point de vue doit introduire de nouveaux éléments

dans notre étude: telle forme qu'une langue préfère à une autre,
 a pu prendre un esprit différent de celui qu'elle avait d'abord.
 la langue de Montaigne n'est plus celle de nos jours. en
 outre, cette forme qui veut apprécier par l'usage de la
 langue à laquelle elle appartient, cache peut-être d'aut
 son origine étrangère un sens tout différent. D'un autre
 côté, si vous admettez qu'une langue dérive d'une autre
 langue, vous êtes préoccupé par le souvenir de cette langue
 primitive: alors dans quels travaux vous pourriez tomber?...
 vous donneriez, par exemple, à la langue française, des
 cas, parce qu'il y en a en latin. enfin aucune
 langue n'a jamais pu garder constamment sa forme;
 elle a eu la jeunesse, la maturité, la décadence: nous
 devons dans l'étude que nous nous proposons tenir
 compte de tout ces phénomènes. —

Somment nous entendons l'étude de la
 Langue (sous le point de vue historique).

Le point de vue historique introduit un élément
 tout nouveau. ainsi, par exemple, il y a en français un
petit mot, comme disait Eprouard, appelé l'article. ce
 petit mot on cherche à l'appliquer en Grammaire générale.

on en a donné de la définition, donc aucunes s'appliquent
 à la totalité de l'emploi. et bien, si on traite
 historiquement l'article, on en rendra mieux raison. La
 langue française possède l'article, mais ce n'est pas dans
 elle qu'il faut en chercher l'origine. voyons donc
 dans la langue Grecque, elle nous montre qu'il était
 un pronom, qu'à son origine il était à l'état de
 pronom indicatif. ainsi ὁ voulait dire « celui-là »,
 le mot figurait d'abord celui dont on parlait, en le
 montrant ou en le rappelant. De là, ce pronom devenait «
 l'article »: et c'est comme tel qu'il est passé en français.
 C'est ainsi que nous traiterons tous les faits dont
 la langue française ne pourra nous rendre raison;
 c'est à dire, que quand nous ne pourrions rendre compte
 de la langue pas elle-même, il faut nettement
 distinguer les éléments étrangers que le temps
 aura pu introduire dans les formes modernes, et
 étudier historiquement ces faits aussi bien que
 philosophiquement. —

Deuxième leçon.

De la transmission des idées par le langage

Nous nous proposons d'examiner aujourd'hui :

- 1.^o jusqu'à quel point on peut dire que le langage transmet dans l'esprit de celui qui écoute, l'idée de celui qui parle;
- 2.^o jusqu'à quel point la transmission de l'idée, si elle a lieu, peut être dite complète.
- 3.^o nous tirerons de la considération du langage, de connaissances pratiques, quant à la transmission de l'idée, de connaissances et à la méthode d'enseigner.

Nous avons présenté le langage tantôt comme un peintre habile, tantôt comme un Canal : style et métaphorique et condamnable a priori.

I. Nous avons dit que le langage transmet l'idée de celui qui parle, dans l'esprit de celui qui écoute ; que le langage est l'expression de l'idée de celui qui parle, à celui qui écoute. toutes ces expressions métaphoriques nous représentent le langage, tantôt comme un peintre habile qui dessine dans l'esprit de l'auditeur l'idée de l'orateur, tantôt comme un Canal qui sert de

Communication entre deux intelligences. cette notion est tellement vulgaire que les grecs pour exprimer « les verbes » n'ont pas d'autre mot que un terme tiré du radical « péo » couler : les verbes s'appellent « pēpō » c'est à dire, « fluxus » (anal.).

Comme ces expressions sont métaphoriques, nous serions à priori en droit de les condamner : car rien n'est moins capable de donner des choses une notion exacte qu'une métaphore. —

~~La transmission n'a pas lieu complètement, à part la différence d'intelligence. — parle d'un coureur à un aveugle.~~

Mais sans nous inscrire en faux dès l'abord contre cet terme, nous pourrions dire que la transmission n'a pas lieu complètement, à part la différence d'intelligence. L'impression n'est pas égale dans les deux intelligences ; et pour n'en citer qu'un exemple, parle d'un coureur à un aveugle ; employez les expressions les plus vives, les plus pittoresques, donnez mille formes à votre parole ; employez, en un mot, toute votre rhétorique, il vous sera impossible de transmettre à cet aveugle ni la moindre notion de la course que vous

Voulez pénétrer. De ce fait, résulte un doute sur la question de savoir jusqu'à quel point le langage transmet à l'intelligence de l'auditeur, le réel et le sentiment de l'Orateur.

De là, trois questions. 1.^o jusqu'à quel point on peut dire qu'il y a transmission; 2.^o la transmission est-elle complète ou incomplète? 3.^o utilité de la solution de ces questions pour la pratique.

De là, naît une seconde question: Si il y a transmission; est-elle complète ou incomplète? et si elle est incomplète, jusqu'à quel point l'est-elle? en fin nous aurons à examiner, de fait ou de raisonnement au moyen desquels nous arriverons à la solution de cette question: quelle sont les conséquences, et de quelle utilité elle présente dans la pratique.

Qu'il y a similitude complète entre les deux termes entre lesquels se passe le langage.

Nous avons dit déjà que le langage est un fait qui se produit entre deux intelligences qui soutiennent avec les choses extérieures et intérieures des rapports semblables. en effet sont deux intelligences qui,

toutes deux, connaissent le monde extérieur, et se connaissent
 elle-même : elle ont, en outre, la faculté de se
 communiquer les impressions qui naissent en elle, à la vue
 du monde intérieur et extérieur ; impressions qui par suite
 de la ressemblance, doivent être aussi semblables : ainsi
 on comprend parfaitement les termes entre lesquels la
 parole se fait de la parole. en négligeant donc la différence
 de degré de culture de l'intelligence, nous pouvons affirmer
 qu'il y a similitude complète entre les termes - c'est à
 dire, entre les êtres entre lesquels se produit le phénomène
 du langage. en vertu de la convention, et par suite de
 l'éducation qui est encore une convention antérieure, car
 deux intelligences ont également la faculté d'être attachées
 aux sons qu'elles entendent un sens tout à fait
 identique ; en d'autres termes, si celui qui parle comprend
 ce dont il parle, si il rapporte exactement la parole à
 l'objet, celui qui écoute, comprend ce qu'il entend, et
 rapporte le son à l'objet. —

~~Le rôle du langage est de mettre celui~~
 qui écoute, dans la position de celui qui parle ; et d'
 éveiller dans l'intelligence de celui qui écoute des
 notions et des sentiments analogues à ceux de

(celui qui parle.)

Maintenant que nous avons décrit le phénomène
 Que peut-on dire que fait le langage ? il met celui qui
 écoute dans une position semblable à celle où est celui
 qui parle, par le fait même que celui-ci produit au
 débord le jugement qu'il a porté, celui-là comprend
 que ce jugement est dans l'esprit de celui qui le
 manifeste. le langage éveille donc dans celui qui écoute
 des notions semblables à celles de celui qui parle.
 L'Intelligence de celui qui écoute devient capable de
 soutenir avec l'intérieur et l'extérieur, lui-même
 rapporte qu'elle voit soutenir à celui qui parle, et
 qu'elle comprend depuis qu'il a parlé.

Ainsi le véritable rôle du langage est de mettre
 celui qui écoute dans la position où est celui qui parle,
 et d'éveiller dans l'Intelligence de celui qui écoute, des
 notions et des Sentiments analogues aux notions
 et aux Sentiments de celui qui parle. —

Donc l'Intelligence de l'auditeur doit avoir
 préalablement une notion quelconque de la chose dont
 on lui parle.

Si le langage s'écrit dans l'intelligence de celui qui écoute une notion ou un sentiment, on reconnaît que celui qui parle a eu telle notion ou tel sentiment: il faut que l'intelligence de l'auditeur ait la capacité d'être en rapport avec l'objet dont on lui parle; il faut que l'intelligence de l'auditeur ait une notion quelconque de la chose. or, si déjà dans l'intelligence de celui qui écoute, il ne se trouvait quelque chose qui le mît en rapport avec la notion de celui qui parle, il y aurait impossibilité absolue de comprendre l'orateur. et ici, on voit pourquoi l'arugle ne peut comprendre ce qu'on lui dit de couleur. pourquoi dis-je entendu quand je parle de couleur à un homme qui voit? c'est qu'il a déjà la notion de couleur: et je ne suis pas entendu de l'arugle, parce qu'il n'a aucun idée de ce dont je parle, et que mon langage ne peut exister dans son intelligence une notion qui n'y est pas; parce que la parole ne peut créer entre lui et la couleur un rapport dont il manque un des termes. on peut dès lors juger toute la justesse de l'expression: « le langage est un Canal » qui transmet à l'esprit de celui qui écoute le idée de celui qui parle. » cette transmission est soumise à un certain nombre de conditions

Indispensables, qui n'en font plus qu'un éveil, qu'une indication, expression beaucoup plus juste. ainsi, ce n'est donc point dans le sens rigoureux qu'il faut prendre le mot « transmission » —

Il n'y a pas transmission dans le langage, mais éveil.

Car la différence des termes « éveil » et « transmission » dans leur rigueur est bien marquée. en effet, dans la Théorie qui prend le langage pour un « éveil », on présume chez l'auditeur une certaine notion endormie et qu'on doit éveiller; tandis que dans la théorie de la transmission, il faudrait admettre l'intelligence de celui qui écoute, comme une capacité vide de toute notion; et dans laquelle le parole de l'orateur amène les notions qu'il possède. pour nous résumer, le langage est un éveil, et non une transmission; le langage est un lien qui a pour but de mettre plus intimement en rapport, l'un avec l'autre, deux êtres déjà liés par des facultés semblables. /

Seconde Question.

II. Maintenant que nous savons quel sens il faut



à l'attaché au mot transmission, pourrions-nous apprécier jusqu'à quel degré la communication est complète? peut-on dire que l'idée de celui qui parle passe complètement dans l'intelligence de celui qui écoute? l'idée est-elle produite dans l'intelligence de l'auditeur avec cette force, cette étendue, ce complet qu'elle a dans les paroles, ou au moins dans l'opinion de l'orateur? —

Dans la position de l'auditeur et de l'orateur, une différence se trouve déjà en ce que l'un trouve dans une position secondaire, l'autre dans une position primaire; l'un reçoit, l'autre produit l'impression.

Nous avons dit que le langage mettrait l'auditeur dans une position identique à celle de celui qui parle. mais il y a déjà une différence importante. C'est que celui qui parle se trouve dans une position primaire, tandis que l'auditeur est dans une position secondaire. autre chose est de former un chose d'optimum, de notionnel; autre chose est être averti que ces notions existent dans l'intelligence d'un autre. autre chose est produire au-dehors au moyen du son ce qu'on tient de chose interne, ce qu'on pense de chose d'optimum;

Autre chose est un recevoir qui l'image de cet sentiment et de cet rationnel. déjà, et nécessairement pas cela même que le langage est pour l'auditeur un historien plus ou moins étranger, il doit y avoir une différence dans la force et la valeur de l'impression, suivant qu'elle est reçue ou produite. —

Soit qu'il y ait l'infériorité du langage à l'égard de l'idée.

J'ajouterai que cette différence de la pensée reçue à la pensée produite, est encore augmentée par l'infériorité naturelle du langage à l'égard de l'idée. car le langage est à l'égard de l'idée, dans une infériorité parfaitement comprise par celui qui parle. on sait que quand une idée à laquelle on n'avait pas jusqu'à présent suffisamment réfléchi, vient apparaître dans tout son développement, quand un sentiment inéprouvé vient éveiller l'âme pour la première fois, le langage est impuissant pour rendre l'idée. la capacité de reproduire la totalité d'une idée est ce qui fait les poètes et les orateurs. aussi, combien sont-ils rares! et la masse de l'humanité éprouve par des causes

auxquelles le langage n'est point tout à fait étranger,
une difficulté presque absolue de produire au moyen des
sons tout ce qu'elle connaît, éprouve et sent. Le langage
ne peut suivre la vivacité de la pensée qui lui échappe; il
arrive avec des moyens qui sont successifs, et tombent
dans le domaine du temps. il y a dans le mouvement de
l'idée, dans la multitude de ses rapports que l'esprit
saisit entre toutes ses faces, quelque chose de si rapide
que tout langage humain est incapable de le reproduire.
Que peut donc le langage dans ce tout complexe ?

Saisir les parties saillantes, les mettre à part, les
grouper de la manière la plus convenable pour produire
sur l'auditeur une impression analogue à celle qu'il
éprouve lui-même. —

Le langage ~~mo~~trécille l'idée qu'il ne peut
reproduire subitement sous toutes ses faces, et lui
~~ôte~~ sa couleur.

Ainsi le langage brisera la totalité de l'idée, la
présentera par parties, omettra les unes, portera l'attention
sur les autres : mais toujours est-il que cette pensée
subira un travail préparatoire dans l'effort seul le plus.

Sous-ent de la morcelée, de lui faire perdre quelque chose
de sa contenu. —

Les mots par le temps perdent l'idée première
qui leur a donné vie, et deviennent des signes algébriques;
en outre, leur nombre est insuffisant.

Les mots, d'ailleurs, dont us le langage, les mots
qui sont des assemblages de sons inventés, on ne sait
par quelle analogie, et tirés depuis des siècles à la
pratique, seront plus ou moins riches de l'idée première
qui leur donne la vie. à la naissance des choses, quand
le mot représentait presque toute l'idée, le mot pourrait
avoir une teinte de poésie; car un seul de ces mots
représentait la totalité de l'idée de l'orateur, mais
quand ces mots seront passés du sens métaphorique
au sens métaphysique, quand ils seront devenus
des expressions algébriques, alors ces mots seront
impuissants pour rendre une situation toute poétique.

D'ailleurs, les mots sont bornés: ils ont été inventés
par le besoin de l'esprit qui voulait localiser une
certaine quantité de notions dans une certaine
quantité de sons: ces sons n'ont mission que de

Représenter la chose pour laquelle il nous a été inventé, le sens d'un mot ne peut s'élargir, tandis que quand une idée ou un sentiment se présente à nous, il y a dans cette idée ou ce sentiment quelque chose de si complet, qu'il est impossible d'en détacher les parties qui la composent, et de lui assigner un mot qui la représente tout entière. Les mots affectés rigoureusement à une chose, et pas à une autre, ne peuvent reproduire que successivement d'abord la plénitude d'un sentiment et de l'émotion qu'il cause. il résulte de là que pour celui qui parle, loin de trouver toujours le langage aussi puissant que quand il le destine à être l'expression d'une idée long-temps combinée d'avance, il arrive de position en l'idée, le sentiment dépassent de beaucoup la puissance de la parole.

Le langage ne communique complètement les idées que dans quelque grand génie, fort rare sur la terre.

On peut ainsi apprécier jus qu'à quel point le langage communique les idées: oui, les idées; mais non pas la totalité des idées; oui, la totalité

Dans un très-petit nombre de cas; mais non pas toutes
 les idées. peu d'hommes ont pu y réussir: on cite sept
 à huit grands génies: mais aussi, il y a dans la manière
 dont la pensée, le sentiment est reproduit par eux,
 quelque chose de la variété et du complet de l'idée,
 quelque chose de la plénitude du sentiment et voilà
 pourquoi on appelle ces hommes, des hommes de génie:
 c'est que lorsqu'on lit quelque belle page d'Homère,
 ou de Racine, on trouve qu'il y a là quelque chose de
 parfait, et d'impérissable qui se dérobera à l'analyse.
 car l'analyse ne peut mettre en évidence toutes les
 idées contenues dans un mot de ces poètes.

Admettons les deux premières questions
 sont résolues.

Caricature, il faut que les intelligences soient
 égales, ou aient été dans une position identique, ou que
 au moins celle de l'auditeur ait une idée de la position
 dont parle l'orateur, pour qu'il y ait transmission.
 Cela étant et admettant la transmission dans ce cas,
 il faut aussi admettre que cette transmission est toujours
 incomplète: elle ne peut être dite complète, que quand

l'idée qu'exprime l'Orateur est d'une nature si vulgaire et si saisissable que l'intelligence de l'auditeur se met tout de suite en rapport avec elle. voilà donc deux questions de résolu. voyons à quoi elle peuvent nous aider dans la solution de la troisième qui a pour objet la méthode d'enseignement.

Dans le langage il y a : 1^o une notion commune aux deux êtres ; 2^o une qui participe de l'esprit que l'orateur veut communiquer. De ces deux choses le maître doit commencer par la première ; il doit attaquer l'intelligence de l'élève par ce qu'il y a de commun entre elle et la sienne.

III. S'il est vrai que le langage pour remplir sa destination ait besoin de s'adresser à une intelligence égale en capacité ; s'il est vrai que le langage ajoute seulement à la connaissance déjà commune aux deux êtres, le mode sous lequel celui qui parle envisage cette connaissance : en d'autres termes, s'il est vrai qu'une analyse rigoureuse fasse reconnaître dans le langage deux parties distinctes, Savoir : 1^o une notion qui peut être commune aux deux

Et tel, 2^o une vue particulière de cette notion personnelle
 à celui qui parle; Quelles inductions pourront nous
 en tirer pour la meilleure méthode à choisir, entre
 toutes celles qui peuvent servir à communiquer aux
 autres la connaissance des objets? Quelle doit être la
 marche nécessaire de celui qui instruit les autres? il a
 devant lui des intelligences égales à la sienne; seulement
 elles n'ont point suffisamment réfléchi aux objets
 dont il veut les entretenir. en même temps, elles sont
 servies par les mêmes organes; elles peuvent se mettre
 également en rapport avec les objets. pour transmettre
 à ces intelligences une connaissance nouvelle, le
 maître devra entretenir l'union de notions communes
 entre lui et lui. ce n'est pas l'élément personnel
 qu'il faut d'abord mettre en saillie. il ne doit
 monter de la notion que ce qu'en savent ceux auxquels
 il la veut transmettre. il faut qu'ils s'appuyent sur
 ce qu'ils connaissent déjà, pour les conduire peu à
 peu, en passant par les choses qu'ils savent de moins
 en moins, aux choses dont on voudrait leur communiquer
 la connaissance. —

Si la notion est étrangère, il faudrait
trouver un point de commun entre lui et soi, si on
veut arriver à l'instruire.

Si la notion est complètement étrangère à l'élève,
il faudra bien se garder de lui présenter cette notion du
côté qui n'est point en rapport avec lui. Le maître
se va tâcher d'établir un rapport entre son connais-
sance et celle de l'élève. —

Il faut aller du connu à l'inconnu.

Les remarques, ce mécanisme est formulé sous l'expression
aller du connu à l'inconnu. non pas que nous entendions
par ce mot qu'on va enoncer à un élève une notion qu'il
adoptera comme un article de foi, et que de cette notion
on déduira quel qu'autre chose d'inconnu. nous voulons
dire que le maître doit prendre son point de départ dans
les notions les plus familières à celui qu'il veut
instruire, pour l'amener ensuite par degrés insensibles
à des notions inconnues. Si le maître sait bien, il ne
lui sera pas difficile de trouver immédiatement dans
les choses que sait l'élève le point de contact avec

la propre science; ce sera l'affaire de la méthode: mais
ce sera la condition Sine qua non de l'enseignement!

Exemple.

Prenez un exemple: C'est ce que faire apprendre
une langue étrangère à un enfant? C'est lui faire admettre
des sons étrangers, au lieu des sons nationaux qu'il
forme depuis qu'il a commencé de balbutier; c'est lui
faire attacher à des sons nouveaux des idées qui sont
et admettent précédentes l'obligent d'attacher à d'autres
sons. quoi de plus difficile au premier abord? et bien,
ce problème, qui paraît impossible, se résout, quand
il est sagement développé, avec une facilité
singulière, qui prouve dans l'homme une capacité
merveilleuse de son intelligence pour la parole.

C'est un exemple familier dont l'enfant que cette
aptitude à se plier aux opérations d'un idiome
étranger. mais cette capacité merveilleuse, pour la
mettre en usage, il faut à l'enfant des notions de
Grammaire générale. il ne faut pas l'effrayer par ces
grands mots, et lui dire qu'il va faire de la Grammaire
générale. mais le maître, pour faire connaître la
langue inconnue, doit avoir réfléchi lui-même avec

quelque attention sur les phénomènes les plus remarquables
 de la langue nationale pour les faire saisir à
 l'intelligence de l'élève. il faut que le maître sache
 distinguer l'élément métaphysique et logique de la forme;
 il faut qu'il accoutume l'élève à faire une séparation,
 dans ce tout qui semble inséparable, entre l'idée et les
 mots, entre l'idée dans l'esprit et l'idée dans la phrase.
 il faut que de l'analyse courte et significative
 apprennent à l'esprit à se rendre compte de ce qu'il
 fait. quand cette opération aura été faite avec mesure
 sur la langue nationale, combien il sera facile de
 mettre l'élève dans le point de vue convenable pour
 apprendre les idiomes étrangers. le maître s'appuyant
 sur l'identité de l'intelligence humaine, à quelque
 époque qu'on la prenne, saura faire voir à l'élève
 que ce qu'il doit dire dans une langue étrangère, n'est
 qu'une affaire de son et de forme, qu'il y a identité
 parfaite dans l'idée: il ne lui reste plus qu'à dresser
 de ces son et de ces formes nouvelles un catalogue
 clair et facile.

Le point de vue dans la pratique des
 conséquences de quelque intérêt; et il nous explique

(cet axiome): « il faut aller du connu à l'inconnu », il rend compte non seulement de la méthode, mais encore de différentes espèces de style, suivant les personnes auxquelles on s'adresse. on dit que le livre Darwin fait un doireux pas dépasser leur intelligence; que le livre écrit pour le peuple ne doireux point être au-dessus de son

Intelligence: toutes ces formes viennent à dire: il faut aller du connu à l'inconnu. Il est à dire, qu'il faut entretenir d'abord les intelligences des choses qu'elles connaissent, et user de cet intermédiaire pour les élever aux choses inconnues. cette théorie, par cela qu'elle s'appuie sur la pratique, doit être utile dans toutes les positions de la vie. ainsi dans son langage poétique si Lamartine allait dire à un paysan amoureux: « tu es malade d'amour. »

Lamartine ne serait pas compris, parce qu'il emploierait une forme de langage qui n'est pas dans l'ordre des idées du paysan. il faut donc se rendre bien compte de ce qu'on dit, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus douter que la transmission soit complète. si toutes les connaissances que nous avons traitées aussi consciencieusement, nous aurions résolu le problème

qu'un homme célèbre (car on est aujourd'hui célèbre
 quand on a fait parler de soi) a reproduit de nos jours :
 « tout est dans tout », s'est à dire, qu'un certain
 nombre de notions simples et dégagées de toute
 obscurité peuvent servir à atteindre la connaissance
 des notions qui paraissent d'abord subtiles, et qui
 deviennent ensuite d'un résultat pratique d'un grand
 Intérêt.

Troisième Leçon.

*De la Nature du Langage.**Que jugement est et de la Proposition.*

Quel langage paraît pour celui qui l'écoute
un et indivisible.

Quand le discours, expression de l'idée ou du
sentiment de celui qui parle, se déroule devant l'intelligence
de celui qui écoute, l'impression générale que reçoit
l'auditeur, Quelle est elle ? à part les faits, les notions,
le sentiment de l'existence de quelqu'un et arête, se
vous lui demandez comment il est affecté de ce discours,
Quelle sera sa réponse ? il répondra que le discours
est un tout continu et indivisible sous les parties
se déroulent d'une manière connue, et de telle sorte
qu'il n'aperçoit pas que ce tout ait été d'abord
telle est la notion que présente une pensée par le
langage à celui qui n'a point encore réfléchi. L'unité
et l'indivisibilité du discours sont pour l'homme
ignorant le caractère saillant de ce même langage.
je dis l'homme ignorant : car du moment que
l'homme réfléchit sur le rapport du langage à l'idée,
il s'aperçoit que ce tout si continu et si indivisible en

apparence renferme des parties distinctes. mais toujours est-il que pour l'homme sans lettres, ce sont les caractères saillants. —

Attention l'analyse et y trouve des parties successives, c'est à dire, des jugemens.

Si l'on qu'on se demande, quel est le rapport du langage à l'idée, on trouve que le langage est composé de parties successives: c'est ce qu'on appelle des jugemens. celui qui observe les sons qu'il écoute ou qu'il produit lui-même, reconnaît bientôt dans le discours une série de jugemens qui s'enchaînent l'un à l'autre, qui sont à l'égard l'un de l'autre dans un certain rapport dont l'expression la plus générale est la continuité. ainsi ce qu'on reconnaît dans le langage est une série de jugemens.

Que l'examen du discours appartient à la logique ou dialectique.

C'est le point de vue logique du langage; et c'est à la logique qu'il appartient de considérer le discours comme un développement qui reproduit le travail

De la pensée. —

Qu'on remarque aussi dans le discours la forme particulière sous l'esprit reçoit son raisonnement.

En même temps que le langage apparaît à l'analyse comme une série continue de jugement qui se suivent les uns les autres d'une manière connectée, l'observateur s'aperçoit qu'à tout de ce jugement se trouve un autre élément, la forme même de ces jugements la manière d'après laquelle ils sont représentés. il s'aperçoit que le tissu logique est diversifié, varié par des accessoires qu'on ne peut détacher; que le discours ne procède pas d'une manière nécessaire dans tous les cas; qu'il est guidé par une certaine règle, un certain art, qui est l'art d'exprimer son jugement. ainsi, en même temps qu'il nous apparaît comme une série où tout se tient, il est encore un tissu sur lequel l'intelligence humaine brode des ornements variés. ce point de vue est celui de la poésie et de la Rhétorique.

Résumé. 1^o langage indivisible au premier abord; 2^o quand on l'examine avec attention, on y reconnaît :

I. *Des jugemens, des raisonnemens ; c'est la logique.*
 II, *une forme, un vêtement de couleur ; c'est la*
Rhetorique.

Ainsi nous voyons dans le langage deux parties bien distinctes : 1°. le fond ou élément logique ; 2°. la forme ou élément de la poésie et de la rhétorique.

Le premier élément constitue une science, la logique ; le second en constitue deux, la poésie et la rhétorique. on les aperçoit simultanément : car il n'est guère possible de se faire une idée du fond du langage, sans prendre en même temps connaissance de la forme qu'il revêt.

Ainsi pour nous résumer : à celui qui ne le considère que superficiellement le langage paraît d'abord indivisible : en l'examinant avec attention, on reconnaît le divers et partiel, on y voit des raisonnemens, des déductions, en un mot, des jugemens ; voilà la logique ; puis aussi, une forme, un vêtement, des couleurs : voilà la poésie et la rhétorique. —

Que la Logique & la Historique présupposent
une autre science, la Grammaire: en effet, de même que le
discours se compose de parties qui sont le jugement; de
même, le jugement se compose de parties, et c'est
l'analyse de ces parties qui compose la science de la
Grammaire.

Les deux divisions ci-dessus sont elles seules
qu'on puisse établir dans le discours? non: et en effet,
ces deux grandes divisions auxquelles correspondent deux
études, présupposent dans l'ordre historique et dans l'ordre
analytique, un troisième élément, qui représente une
troisième science. De même que dans le tout indivisible
en apparence du discours, la réflexion a fait ressortir
le jugement et la forme; de même, la réflexion trouve
dans ce jugement de nouvelles parties, chacune
de ces parties devient la source d'une nouvelle
division; et l'esprit le décompose en chacune de ses
éléments. cette division du jugement (nous entendons
le jugement traduit dans le langage) dans
chacune des parties qui le composent, l'étude de
chacune de ces parties, la recherche de l'élément

Qui entrent dans chacune de ces parties: telle est la Science de Grammaire, pour bien comprendre le but particulier de cette étude et la distinction de son objet des objets des autres Sciences, il faut se rappeler que, tandis que la logique n'usage le langage que dans son rapport avec l'idée, tandis que la rhétorique et la poétique s'occupent seulement des formes, la Grammaire limite davantage le champ de ses recherches, et n'étudie que les parties qui composent le jugement. aucun bon sens limite l'étude de la logique, ni celle de la rhétorique et de la poétique. La Grammaire n'a pour objet de recherche que le jugement et ses parties, ou, pour parler plus exactement, la proposition et ses parties.

Par où devons-nous commencer?

C'est sans contredit par définir la proposition elle-même.

Si nous avons déterminé pour ainsi dire la matière Grammaticale, par où commencerons-nous? Sera-ce par l'énumération des parties de la proposition? Sommes-nous sûrs alors de ne laisser échapper aucune de ses parties? nous n'avons de la

Proposition qu'une notion superficielle; la méthode veut donc qu'd'abord nous décririons la proposition elle-même. —

Proposition. —

Définition: la proposition est l'expression d'un jugement.

La proposition peut être dite l'expression d'un jugement; c'est en grammairien, c'est un jugement technique. Si nous voulons connaître mieux la proposition et mieux apprécier son rapport avec l'esprit, il faut nous demander ce que c'est qu'un jugement. Sans pénétrer dans le domaine de la philosophie, nous pouvons dire que tout jugement est la comparaison de deux idées dont l'esprit affirme la coexistence ou la disconvenance; que tous jugements peut se réduire à une équation mathématique; si je me sers du mot équation, ce n'est pas que je prétende que le rapport d'identité est indispensable pour tout jugement, qu'il n'y a dans l'esprit de jugement, que lorsque il aperçoit un rapport d'identité,

Un mot sur le jugement:

Définition du jugement: deux espèces

De jugement: 1^o jugement avec rapport
d'identité; 2^o jugement avec rapport accidentel.

Il y a certainement un grand nombre de jugemens
dont l'essence consiste dans le rapport d'identité absolue
entre les deux termes, mais il en est beaucoup d'autres,
auxquels manque le rapport d'identité, ainsi deux
espèces de jugemens: tantôt le rapport dont l'esprit
affirme l'existence entre les deux termes du jugement,
est un rapport d'identité; tantôt c'est un rapport
différent. il y a des jugemens dont le sujet renferme
nécessairement l'attribut en lui-même, il y en a d'autres
dont l'attribut est reconnu par l'esprit comme
convenant au sujet, quoiqu'il n'y soit pas
contenu. Dans le jugement de la première espèce, il n'y
a aucune connaissance nouvelle, il y a seulement
développement et mise en dehors d'une notion
qui primitivement était renfermée dans la notion
du sujet lui-même. par exemple, lorsque jadis:
"tous les corps sont étendus"; j'affirme un
rapport particulier entre deux notions, j'affirme
la convenance de l'attribut "étendu", avec le sujet "

« corps »; mais il n'y a là aucune acquisition pour mon Intelligence; je ne fais que mettre en lumière un attribut intimement contenu dans le sujet « corps »; il y est intimement contenu, car j'en puis concevoir ni le corps sans l'étendu, ni l'étendu sans corps.

Passons au jugement de la seconde espèce, et prenons un exemple: « ce corps est rond ». j'ai bien analysé et retourné la notion de corps; ce n'est qu'accidentellement que je me trouve forcé d'affirmer la coexistence de l'idée de rondeur et de l'idée du corps présent à mes yeux. il y a dans cet exemple quelque chose de différent de l'exemple précédent, où l'esprit faisait sortir de la notion du sujet, un élément qui y était intimement contenu.

On peut comprendre maintenant quel sens nous donnions à nos paroles, lors que nous avons dit qu'il existait des jugements fondés sur l'identité, et d'autres sur un rapport différent. quand on dit: « tous les corps sont étendus », il y a identité entre les deux termes, parce que ce sont des notions de telle sorte qu'on ne peut avoir l'un sans l'autre: on comprend comment il se fait qu'il y ait d'autres jugements où le sujet ne contient pas nécessairement et logiquement

le deuxième terme.

C'est pour exclure aucun jugement, que nous avons dit
que tout jugement était la comparaison de deux idées.

Quant au mot équation dont nous nous sommes servis,
il ne faut pas l'entendre dans le sens que lui donnent
les Mathématiciens, mais dans un sens plus large,
dans un sens qui n'exclut aucune espèce de jugement.

~~Une proposition est un jugement dans~~
~~le langage.~~

Revenons à la proposition.

Une proposition est un jugement traduit dans le langage.
ici, nous venons déposer un principe de grammaire
générale. ce principe repose à priori sur un principe
de la science de l'esprit humain, à posteriori sur
l'expérience de toutes les langues. comme il n'y a
dans l'esprit que des jugements, et que le langage
est destiné à représenter ce qui se passe dans l'esprit,
il s'en suit que toutes les langues doivent contenir et
contenir en effet des propositions; il n'y a pas
d'idées qui ne soient le fait d'un jugement
traduit dans le langage. —

Maintenant que vous connaissez la nature du
Grammaire, que nous savons à quel c'est que la
proposition, mettons nous à l'étude: mais par où
commencerons nous cette étude?

Quelle est l'opération du langage pour
formuler le jugement ou proposition?

Si la proposition est l'expression du jugement, demandons
nous comment ^{le produit} cette expression ~~à l'esprit~~; quelle en sont les lois;
Si tel est le jugement dans l'esprit, tel il est dans le langage;
Si la place occupée par les deux termes dans la proposition
est la même que celle qu'ils occupent dans le jugement.

Il y a une différence marquée entre le procédé
de l'Esprit, quand il pense et quand il parle. — quand il pense ^{un}
jugement, la notion de l'objet, celle de ce qu'il en veut affirmer,
l'équation se présentent à l'esprit, et en même temps
rappellent l'existence de l'être qui juge. —

L'opération du langage dans la production du
jugement, l'action par laquelle ^{le langage} l'action modifie le
jugement produit par l'esprit, est digne d'attention. il y
a des différences très sensibles entre les procédés employés,

je n'irai pas par l'esprit et le langage, mais par l'esprit
 lorsqu'il pense, et le même esprit lorsqu'il parle. quand
 je porte un jugement sur une chose, la notion de cette chose
 est présente à mon esprit, ainsi que la notion de ce que j'en
 veux affirmer; l'équation ou la comparaison se fait
 instantanément; et en même temps se produit en moi un
 sentiment soudain de mon existence. Dire comment cette
 chose se passe, c'est ce que notre ignorance nous empêche
 de faire. que dirait l'esprit, s'il parlait alors? on ne
 le sait pas: il apparaît ici bien du terme, et s'il fallait
 traduire ce qui se passe dans l'intelligence, lorsqu'elle dit:
 "cet arbre est vert", la traduction la plus fidèle serait
 probablement celle-ci: "mon opinion est que l'idée de
 cet arbre et l'idée de vert sont en rapport." aussitôt
 que la notion du sujet, que celle de l'attribut arrive à
 l'intelligence, au même instant le rapport de ces deux
 notions apparaît à l'esprit. mais si nous voulons
 analyser le fait du jugement, nous risquons d'échapper
 à tout de l'élément qu'il renferme, nous serons
 obligés de recourir à cette longue paraphrase que
 nous venons de donner. —

Le langage ne traduit pas tout ce qu'il faut explicitement: il en donne le résultat. on l'oublie soi-même et son existence; et l'on rapporte directement l'attribut au Sujet. le Sujet est mis en action: c'est une Prosopopée.

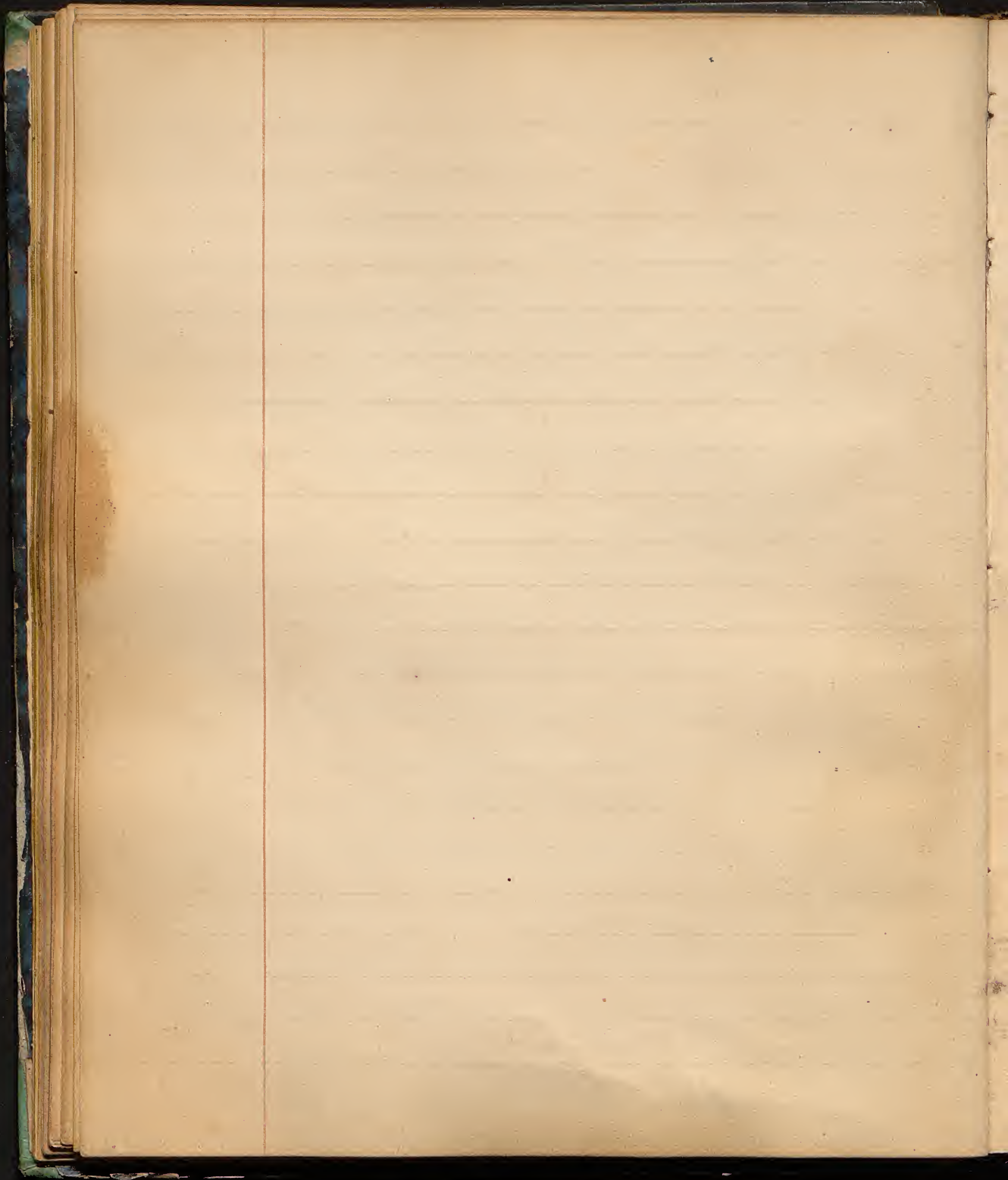
Maintenant le langage produit-il de cette manière lente et sourde le jugement que nous venons d'exprimer? non: dans le langage, il y a quelque chose de tout différent; il y a en même temps quelque chose de plus rapide. un être quelconque, Sujet de la proposition ou premier terme d'un jugement, est présenté dans la proposition en état d'activité ou de passivité; on lui donne un rôle, une place. l'opération intérieure par laquelle l'esprit affirme le rapport du Sujet et de l'attribut, est rapportée au Sujet lui-même, par la proposition; et au lieu de dire: « mon esprit reconnaît que la notion de verdure et la notion de cet arbre sont dans un rapport de convenance »; on dit simplement: « cet arbre est vert ». cette double notion du Sujet et de l'attribut est réunie par un mot qui affirme le rapport de convenance, entre le Sujet et l'attribut. telle est l'opération du langage qu'un Poëte ingénieux a qualifiée de Prosopopée. là, on trouve mise en scène

D'une notion subordonnée à l'intelligence, rôle assigné à une notion qui dans l'esprit occupait une toute autre place, rôle assigné à la qualité; puis, le fait même de l'affirmation disparaît sous l'emploi d'un mot qui affirme le rapport de l'attribut au sujet. —

Dans le jugement, l'homme joue toujours le premier rôle; dans le langage, il disparaît. ainsi un terme est posé en dehors de l'esprit; un attribut paraît, on lui assigne un rôle; puis, un mot qui exprime le rapport du sujet à l'attribut. — ainsi la chose est personnifiée.

Tandis que le jugement nous montre toujours l'homme jouant le premier rôle, le langage le fait disparaître. dans la manière dont le langage présente le jugement, le travail de l'esprit est tout entier dissimulé. autrement le jugement est conçu dans l'esprit, autrement il est exprimé dans le langage. la forme que celui-ci donne à un jugement, la manière dont un jugement est présenté dans la langue est celle-ci: un terme est posé en dehors de l'esprit; paraît un attribut chargé de jouer un rôle, puis un

Mot qui a pour fonction d'exprimer le rapport de l'attribut au sujet. ce mot est le verbe est : il se trouve dans les trois langues connues de nous; on le nomme tantôt verbe Substantif, tantôt verbe Réfléchi. on donne cependant le nom de verbe, ou plutôt de verbe attributif à un mot qui exprime à la fois et le même rapport que le verbe Substantif et l'Attribut. enfin le langage personnifie les choses, et pour faciliter cette personification, après avoir posé la notion de la chose, il se sert d'un terme qui donne au jugement cette existence extérieure et étrangère à l'homme; par laquelle le jugement se produit dans la proposition. 1.



Quatrième Section.

Des différentes parties de la Proposition et de leur nature

à transcrire

Nous avons dit que toute proposition est l'expression
d'un jugement, que toute proposition est un jugement traduit
dans le langage; nous avons montré ce qu'il est que le
jugement. —

Combien il y a de parties dans la proposition, et
ce qu'on en a dit et ce qu'elle sont.

Il nous faut maintenant examiner combien il y a de
parties dans la proposition, examiner les démonstrations
données jusqu'à ce jour, voir si elles sont exactes, discuter
celle qu'un Grammairien ^{adonné} au commencement de ce siècle,
et en fin descendre dans la nature de ces parties pour
en saisir les rapports ou la différence.

Pour connaître la proposition, il faut s'en
rapporter au jugement dont elle est l'expression.

La définition que nous avons donnée de la proposition,
nous donne déjà une connaissance certaine de ses parties.
en possession de cette notion que la proposition est un
jugement traduit dans le langage, nous pourrions, nous
devrions même nous reporter au jugement lui-même,

affin de reconnaître, non pas combien il y a de parties, la tâche
serait trop pénible, mais combien il y a d'éléments saillants
qui le caractérisent. il faudra ensuite examiner jusqu'à
quel point cet élément sort de la proposition.

Tout jugement doit contenir :

1° deux idées en rapport ;

2° la chose sur laquelle on prononce, et la chose prononcée ;

3° le rapport. — Dans toute proposition, il y a :

1° la chose dont on parle, — sujet ;

2° la chose qu'on en affirme, — attribut ;

3° l'affirmation, — copule. —

S'il est vrai, comme nous l'avons dit, que le jugement
est composé de deux idées dont l'esprit prononce la
convenance ou la disconvenance, il en résulte que tout
jugement doit contenir trois parties, savoir : 1° les
deux idées entre lesquelles l'esprit établit un rapport ;
2° une chose sur laquelle il prononce, et la chose elle-même
qu'il prononce ; 3° puis, le rapport qu'il établit.
mais puisque la proposition doit reproduire le jugement,
elle doit reproduire ses termes. aussi que la logique
trouve dans le jugement, la Grammaire analytique

le trouve dans toute proposition; c'est à dire, qu'il y a dans toute proposition trois termes: 1.^o la chose dont on parle; 2.^o la chose qu'on dit ou affirme de cette chose, 3.^o le fait même d'affirmer cette chose. Seulement les mots tout changent. le premier terme a pris le nom de sujet; le deuxième terme, celui d'attribut; le moyen terme ou le rapport, celui de verbe ou de Copule.

Exemple.

Ainsi dans l'exemple que nous avons donné plus haut: « la montagne est élevée », nous voyons trois termes: « montagne » est la chose dont mon Esprit a jugé; « élevée » est la qualité dont il a dû prononcer la consonance ou dissonance avec l'idée qui présente le mot « montagne ». Dans le mot « Est », nous voyons le rapport, ou plutôt l'impression du rapport perçu.

Admettons un instant que les dénominations « sujet », « attribut », « verbe » sont irréprochables et désignent parfaitement ce que nous voulons qu'elles désignent, nous nous contenterons facilement de l'identité en grammaire et en logique. nous entendons donc par « sujet » la chose de laquelle l'esprit a quelque

(chose à affirmes ou à nier; nous entendront pas « attribut », la chose que l'esprit affirme ou nie; pas « verbe », le terme au moyen duquel l'Esprit prononce, porte au dehors son affirmation ou la négation. —

On a critiqué la ~~dénomination~~ du sujet, attribut, verbe. —

Avant de passer plus loin, nous devons avertir que ces dénominations ont été l'objet de vives critiques. il faut voir si elles étaient fondées. c'est un devoir pour nous d'autant plus grand, que les grammairiens qui les ont critiquées étaient des hommes éclairés et ingénieux. —

Sujet. — pourquoi ~~Subjctum~~, mis dessous, quand il est en avant. de plus, Sujet ne répond pas symétriquement à attribut: enfin il ne s'entend pas. —

« Sujet », ont-ils dit, est un mot impropre, offrant une idée vague: « sujet » veut dire « mis en dessous »: or l'idée de Subjection est tout à fait fautive, appliquée au premier terme: il n'est point « dessous » mais « en avant ». il y a entre le premier et le dernier terme d'une proposition une corrélation qui n'est point exprimée

Dans le mot. Sujet ne répond pas symétriquement à l'attribut, enfin il ne s'entend pas. —

L'attribut. ce mot est encore plus vague en Grammaire, attribut comprend tout ce qui qualifie un nom: et par conséquent l'attribut n'est pas toujours le second terme de la proposition.

Le mot « Attribut », n'est pas meilleur: il est plus vague encore s'il est possible; du moins, il est plus obscur. Vous appelez « attribut » le deuxième terme de la proposition: mais en Grammaire on appelle aussi « attribut » tout ce qui sert à qualifier un nom. Dans cette proposition, par exemple: « la montagne élevée est difficile à gravir »; le mot « élevée » est l'attribut de « montagne »; est-ce pour cela le second terme? point du tout; c'est encore le premier, puisque « élevée » n'est autre chose que le Complément de « montagne ». il faut ainsi séparer les termes: « la montagne élevée » — « est » — « difficile à gravir. »

~~Le mot Verbe~~. — le mot « verbe », n'a pas signifié « parole », comme si tout le mot n'était pas de la parole.

Le mot Verbe n'est point une expression rigoureuse.
 " Verbe " signifie " parole ". tous les mots ne sont-ils
 pas des paroles ? on peut en dire autant du mot
 " πῶς " en Grec, mot auquel on attaché le même sens.
 tous les mots sont des paroles " πῶς ".

On a proposé de changer ces trois
Dénominations.

Ainsi de trois expressions, il n'en est pas une de
 bonne: ce serait rendre un service à la Grammaire
 générale que de les changer pour d'autres expressions
 plus précises et plus philosophiques. telle est
 l'opinion des Grammairiers dont je parlais plus haut.

Domergue propose Judicande, Indicat,
Indicateur: mais on n'a pas adopté ces nouvelles
 Dénominations sans doute plus philosophiques.

L'un de ces Grammairiers, Domergue substitua
 de nouveaux mots aux premiers. Domergue était un
 philosophe et un grammairien d'un mérite
 incontestable: mais tel il était à l'époque point de son époque:
 il vivait au commencement du siècle où les idées politiques
 absorbaient tout l'esprit: aussi fit-on peu d'attention

à lui. —

Domergue propose donc d'appeler le sujet "judicande" (*judicandum*) la chose dont on doit juger; l'attribut "Judicat" (*indicatum*), la chose prononcée par le jugement; le verbe ou copule "Judicateur" (*Indicatus*) celui même qui juge.

Ces dénominations sont plus philosophiques que celles que l'usage a consacrées; mais elles n'ont pas obtenu l'assentiment des grammairiens. ils ont gardé les mots "Sujet, verbe, attribut", comme s'ils donnaient des choses qu'ils expriment la plus complète idée. il faut le dire: les opinions sont si peu arrêtées sur ce point, qu'on ne s'est pas pressé d'adopter de nouvelles dénominations. enfin la nature de ce troisième élément est une matière de controverse. Si peu décidée, qu'on a mieux aimé employer des dénominations anciennes, qui n'entraînent avec elles aucune opinion arrêtée. nous nous, nous approuvons le changement de Domergue; mais puis qu'il n'a point été adopté, et qu'il faut obéir à l'usage, nous conservons les dénominations anciennes. —

Essayons de les justifier.

D'ailleurs nous sommes loin de partager l'opinion de Domergue et de lui autres grammairiens, au sujet de ce mot, qui nous paraissent sans doute incomplets et un peu obscurs, mais qui peut-être furent, dans l'esprit de ceux qui les ont faits, très philosophiques, aussi philosophiques même que ceux qu'on a voulu les substituer. il suffit de saisir le point de vue sous lequel ils envisageaient ce mot pour s'en convaincre. nous essaierons de le démontrer. —

Dans le sujet, on considère l'objet dans le jugement, et non dans la proposition; et ainsi l'esprit se soumet, (subijet) réellement, et il lui est soumis le premier avant l'attribut.

Dans le sujet on considère la chose même que l'esprit doit juger, non pas dans la proposition, mais dans le jugement, plutôt sous l'œil même de celui qui juge, sous le regard de sa conscience. le mot latin « Subiectum » dont « sujet » est la traduction, le fait bien comprendre. nous nous rappelons à ce que nous avons déjà dit dans

la Domicile de son : l'esprit qui prète une existence extérieure
 aux idées sur lesquelles il veut prononcer, l'esprit dans
 son jugement ne confond pas ces idées avec lui, il ne
 les considère pas égales à lui; il sait les en distinguer
 et les mettre à leur place; il les voit au-dessous de lui
 et Subjectes : le Sujet est vraiment passif, le moi Dominant
 et agit sur lui. mais pourquoi le mot Sujet ne s'applique-
 t-il pas au deuxième terme aussi bien qu'au premier ?
 C'est que le premier est vraiment celui que l'esprit voit
 le premier, celui qu'il soumet (Subject) le premier
 à son regard. ainsi considéré, le mot de Sujet n'est
 certainement philosophique, et ne mérite point tel
 reproche qu'il a Subit. —

Toujours dans le jugement, l'attribut ne
 représente-t-il point une qualité, une unité que
 l'Esprit attribue au Sujet !

On peut justifier aussi le mot attribut : qu'on
 examine le jugement et qu'on se rende compte du second
 terme : on verra qu'il représente soit une qualité, soit un
 état actif ou passif, que l'esprit attribue, accorde au
 premier terme de son jugement, qu'il est mis avec ce premier

terme d'un rapport d'attribution positive ou négative,
mais toujours d'un rapport d'attribution. voilà donc
encore une expression qui représente l'opération réelle de
l'esprit; elle n'est donc pas tout à fait impropre.

Verbe: c'est le mot par excellence, le mot le
plus parlant; celui qui formule le jugement de l'esprit.

Le mot « Verbe », « λόγος », parole ou affirmation
ne peut être pris, comme on a bien voulu le dire, pour toute
espèce de paroles. c'est ici la parole proprement dite. il a été
considéré avec raison, comme le mot le plus parlant de la
proposition. c'est par lui que l'esprit parle, c'est par lui qu'il
formule son jugement. —

Les dénominations ne sont point assez générales
sans doute, mais on peut les adopter, quand on s'est
entendu sur le sens qu'on y attache.

D'après ces observations, si ces dénominations sont
sujettes à quelques critiques, on peut les défendre,
comme on le voit; et leur plus grand défaut est de n'être
point assez philosophiques, ni assez générales. nous
croions qu'on peut les accepter, quand une fois on

Sait comment l'entendre, quand une fois on y a attaché de l'idée juste et précise. nous nous en servirons comme on s'en est servi jusqu'ici, en ayant soin de n'y pas être embarrassé d'un seul et d'anges. en conservant donc ces dénominations, nous devons examiner la nature propre de parties de la proposition, à qu'elle signifient, et quels sont les éléments qui ont servi à les former, si tant est que ces parties soient elles-mêmes composées. —

Coup-d'œil général sur les trois parties de la proposition. en est-il une qui se distingue de l'autre, et passe une classe à part; sont-elles parfaitement égales, sont-elles également différentes? —

Nous devons avant tout jeter sur ces parties un coup-d'œil général, afin d'éclaircir tout ce qui peut embarrasser notre intelligence. entre les trois termes de la proposition, en est-il un qui se distingue des deux autres termes de manière qu'il doive être classé séparément; d'un autre côté, ces trois termes sont-ils parfaitement égaux? enfin sont-ils également différents l'un de l'autre? telles sont les questions que nous allons examiner. il est nécessaire de traiter cette question, parce que s'il

arriverait que deux termes soutinssent entre eux un rapport plus immédiat qu'avec le troisième, nous rangerions ces deux termes dans la même catégorie. —

Rapportons nous donc encore une fois dans le jugement pour savoir s'il est possible de faire une telle classification.

Dans le jugement deux termes sont étrangers à l'esprit, le sujet et l'attribut; le troisième lui est personnel, la Copule.

Examinant les trois termes du jugement, nous voyons que deux trois termes deux sont étrangers à l'esprit qui juge et que l'autre lui est personnel. voilà ce que nous appellerons la nature des trois termes de la proposition, les deux termes étrangers à l'esprit sont le sujet et l'attribut. le terme personnel, c'est le verbe. le sujet et l'attribut sont bien dans l'esprit, et dans la conception quand il juge; mais il distingue nettement du sujet et de l'attribut le jugement qu'il porte sur eux; il suit que ce sont là des termes impersonnels, qui ne sont pas lui, tandis que le verbe lui appartient et représente le moi. —

Deux classes de termes le sujet et l'attribut ont entre eux un rapport intime, marqué dans les trois

L'anglais par les modifications de cas, de genre, de
 nombre. La copule, au contraire, exprime la personne,
 le temps, le lieu: elle est à part.

De cette distinction, deux classes de termes: un pour les
 deux termes que l'esprit reconnaît lui être donné, qu'il ne
 fait pas lui-même; une autre pour le terme qu'il ne reconnaît
 pas lui être donné, mais qu'il fait. La nature propre du
 terme intermédiaire et la nature propre du terme extrême
 est ainsi conçue par les trois langues que nous
 connaissons; elles obéissent à la classification que
 nous venons de donner. en Grec et en latin, le sujet et
 l'attribut sont soumis aux mêmes lois; l'attribut est
 dans un état de dépendance continue par rapport au
 sujet. il reçoit les mêmes modifications, modifications
 de cas, modifications de genre, modifications de nombre.
 tout est commun, et c'est un point frappant de
 ressemblance qui ne nous permet pas de mettre ces deux
 termes à part. il faut les classer ensemble et les
 examiner ensemble. il n'en est pas ainsi du verbe; il
 se distingue tout à fait du sujet et de l'attribut; il a
 des lois particulières et personnelles; il apprend le « moi »;

Et le, « toi », la personne, en un mot, il possède de plus des modifications de temps et de lieu. tout cela le séparant évidemment des deux autres termes, et nous engage à le laisser dans son individualité. il n'y a donc point à nous offrir une classification vaine et forcée qui de rassembler dans une même catégorie deux termes qui se rapprochent naturellement l'un de l'autre, et de mettre dans une autre classe un terme qui paraît si distinct des deux autres. —

Nous ne pouvons pas dire que la Copule est tout à fait indépendante des deux autres termes, et qu'elle dépend de l'Esprit, lui est personnelle. —

Cette analyse explique pourquoi quand nous envisageons une proposition, il se trouve que deux de ses termes présentent en opposition avec l'autre une ressemblance complète, pourquoi le sujet et l'attribut laissent les mêmes lois, tandis que le verbe a ses règles particulières. prenons un exemple : « la vertu est aimable ». nous pouvons modifier notre pensée et dire : « la vertu a toujours été aimable » ; que remarquons nous ? le sujet et l'attribut n'ont point changé pour exprimer ce nuance diverse et de

la pensée: le verbe seul a subi quelques modifications, nouvelle preuve qu'il est tout à fait personnel à l'esprit: c'est qu'à lui sont attachés les caractères propres à reproduire les vues particulières de l'esprit. —

Beauzée et Dumasail ont reconnu que deux parties d'une proposition, le sujet et l'attribut qui contiennent la Copule, mais alors la proposition qui est l'expression du jugement n'en reproduit-elle pas les trois termes.

Si nous paraissons avoir guidé la plupart de ceux qui ont traité de la Grammaire, et qui, comme nous, ont reconnu trois éléments distincts en deux classes, telle cependant n'a pas été l'opinion de Beauzée et de Dumasail. au lieu de reconnaître trois éléments du discours, correspondant à trois éléments du jugement, ils pensent que la proposition ne contient que deux parties, le sujet et l'attribut.

L'attribut contient le verbe; car le verbe est dit du sujet; mais si une analyse exacte trouve dans le jugement trois éléments distincts; si, d'un autre côté, la proposition est l'expression du jugement, il semble indispensable que nous retrouvions dans celle-ci les trois éléments du jugement.

sans quoi elle serait incomplète, ainsi tout analytique qui
 ne reconnaîtra pas aucun d'élément dans la proposition
 qu'elle juge, sera elle-même incomplète. nous
 reconnaissons avec Port-Royal et M. de Sacy, trois
 parties dans la proposition, et nous en faisons deux
 catégories: nous mettons ensemble le sujet et l'attribut,
 nous faisons une classe à part du verbe, comme étant
 un élément distinct et répondant à quelque chose dans
 le jugement qui se compose de deux autres termes. —

Voyons comment les ~~deux~~ Grammaires ont été
 précédemment sous-arrivées à cette opinion.

Néanmoins il n'est pas inutile de rappeler les
 vues qui ont conduit Dumasail et Beauzée à leur
 opinion. Le premier ne s'est pas décidé sans un examen
 approfondi. —

Ils ont remarqué qu' dans la proposition
 l'un des trois termes tend toujours à s'identifier avec
 un autre; ainsi le copule s'unit souvent à l'attribut.
 cela se voit dans nos trois langues:

L'homme aime;

homo amat;

à l'épave des idées. —

L'homme en s'exprimant lui-même, s'observe dans l'affirmation
 Du rapport de deux termes du jugement, et non dans les
 Idées qui en sont l'objet; l'homme se distingue donc très-
 nettement des deux termes sur lesquels il prononce, et s'il
 était consulté sur la classification de termes du jugement,
 il n'hésiterait pas à en nommer trois, qu'il diviserait en
 deux classes, mais au fond que l'analyse nous a fait
 reconnaître les deux termes extrêmes du jugement, et la
 différence qui les sépare de leur intermédiaire, peut-on dire
 que ces deux termes sont à égale distance du terme moyen,
 pour nous servir d'une expression mathématique?
 n'y aurait-il pas attraction de ce moyen terme avec l'un des
 deux extrêmes? enfin dans la langue que nous
 connaissons nous trouvons-ou par expérience, que le moyen
 terme tend réellement à se joindre à l'un des deux autres, et
 à se dissimiler? en effet, il en est ainsi en français, en
 grec et en latin: il attribut qui le préfixe juge convenis
 au sujet se joint souvent avec le terme moyen, mais d'où
 vient que le verbe est ainsi uni presque toujours à l'attribut?
 la réponse, selon nous, ne peut se trouver que dans le
 fait, qu'entre les deux termes séparés par le verbe,

Il en est un pour lequel il a plus d'affinité que pour l'autre; qu'il a une tendance à s'identifier avec lui, de manière que son expression soit fondue avec celle de l'attribut qui est le terme qu'il préfère. —

formant expliquent cette fusion de deux des termes nous avons vu que l'esprit tend à s'effacer dans la proposition, à donner apparence d'existence à ce qu'il juge, à faire une prosopopée, aboutissant à ce que dans le cas de fusion: seulement il reste encore dans le verbe un peu de la personnalité.

On connaît déjà la cause de cette fusion, si l'on est convaincu de l'exactitude de l'application que nous avons donnée de la transformation du jugement dans le langage. nous avons comparé cette transformation à une prosopopée: l'esprit, disons-nous, tend à donner au jugement une forme extérieure; il fait tout son effort pour élever à la hauteur d'une réalité le jugement qu'il porte; pour donner au jugement une existence égale à celle qu'ont les choses sur lesquelles il produit son jugement. Son but est de cacher ce qu'il y a de personnel dans ce qu'il juge, de donner apparence

De réalité à la chose jugée. or, en identifiant le verbe avec l'attribut, le but est atteint presque complètement; car le verbe, d'après sa nature, conserve encore à l'homme quelque peu de sa personnalité dans le jugement; et c'est la détruire entièrement qu'il s'agit de faire disparaître. —

Le jugement est ainsi représenté d'une manière dramatique: et c'est ce qui a trompé de Beauzée; aussi se contredit-il quand il est obligé de définir l'attribut en disant qu'il contient le verbe.

Ainsi, l'Homme présente d'une manière dramatique tout son jugement. par exemple, au lieu de dire: « le fleuve est coulant », il dira: « le fleuve coule ». par suite de cette assimilation du verbe avec l'attribut, il ne reste plus que deux termes dans la proposition, le sujet et l'attribut. c'est probablement la considération de ce fait qui a décidé Dumarsais et de Beauzée à n'admettre que deux termes dans la proposition. c'est surtout sur le langage ancien qu'ils se sont appuyés, parce qu'on y voit à chaque instant la réunion de deux termes, le verbe et l'attribut.

Quelque vraisemblable que nous paraisse

Ces raisons, pour se reconnaître que deux termes d'un
 langage, c'est Synthetique auquel l'esprit analyse, se
 n'est pas rendre compte complètement de la proposition.
 D'ailleurs on peut voir que cette théorie se contredit elle-
 même, puisque pour définir l'attribut, il faut dire
 qu'il contient le verbe : il est donc plus logique de
 reconnaître trois éléments d'un langage. 1.

cinquième Leçon.

Du Verbe.

~~Pourquoi commençons-nous pas le verbe, l'étude
des trois éléments de la proposition? - l'exemple de
M. de Sacy qui indique les raisons en passant, puis
ces raisons elles-mêmes.~~

Maintenant que nous sommes arrivés au détail des
différentes parties de la proposition, la première partie
que nous devons examiner en particulier, c'est le verbe.
mais pourquoi commençons-nous pas cette partie de
la proposition? n'aurait-il pas mieux desuivre l'ordre
dans lequel les trois termes se présentent à nous?...
nous adoptons ici l'opinion de M. de Sacy, qui
après avoir jeté un coup-d'œil sur la proposition,
passe au verbe et s'exprime ainsi: «c'est le verbe
qui forme la liaison du sujet et de l'attribut, et
c'est lui qui donne la valeur de la proposition....»
ces paroles résument les raisons que peuvent faire
valoir ceux qui commencent par le verbe: mais ce
n'est pas assez pour nous. la méthode nous mène dans

l'obligation d'exposer le motif qui nous porte à commencer par ce terme de la proposition, et qui nous nous fait persister dans ce plan. —

Le verbe est dans la proposition le terme qui exprime le jugement de l'esprit. c'est le terme personnel à l'esprit; c'est pas lui qu'il faut commencer.

Toute proposition, avons-nous dit, est l'expression d'un jugement; et, comme tous jugements, elle est composée de trois éléments, de trois termes qui sont le sujet, le verbe et l'attribut. mais, au même temps, nous avons fait remarquer que deux de ces termes étaient fréquemment réunis l'un dans l'autre; à savoir le verbe et l'attribut. nous avons montré que la réunion de ces deux éléments était le fait d'un langage dans la constitution intérieure de la proposition. nous avons dit que cette considération avait engagé quelque Grammairien à ne reconnaître que deux termes dans la proposition, le sujet et l'attribut. De toutes ces paroles il résulte pour nous une notion du verbe, notion générale, que nous proposons, non pas comme une Définition, mais comme une description, comme

un point de départ pour une recherche plus approfondie.
 cette notion est que le verbe est dans la proposition le
 terme qui exprime le jugement ou le résultat de l'esprit.
 nous avons déjà insisté sur cette nature propre du verbe
 qui est de représenter l'acte de l'esprit. nous avons
 montré que les deux autres termes ont un caractère
 commun, celui d'être extérieurs à l'homme. il semble, en
 conséquence plus naturel de commencer par le verbe.

Parmi les différentes définitions du verbe,
 nous en choisirons quatre.

Nous n'avons point le temps d'énumérer la totalité
 des définitions que l'on a données du verbe. nous allons
 donc successivement examiner les opinions de quelques
 grammairiens remarquables sur le verbe; non pour
 faire un examen approfondi de chaque opinion, mais
 pour considérer le verbe sous les différentes faces qu'il
 peut présenter. il en est de très importantes, d'une
 part, à cause du mérite de leur auteur, de l'autre,
 d'après la vérité plus ou moins complète qu'elles
 renferment. jet comme nous bornerons plus tard à même
 de nous servir de dénominations qui offrent quelq-

- analogie avec ces Définitions, nous croyons nécessaire de résumer ici toutes ces Définitions, l'examen et la Discussion qui en naîtront, préciseront d'une manière rigoureuse ce que nous pensons devoir entendre par verbe.

on a dit :

- I. « le verbe affirme l'existence du sujet, dans son rapport avec l'attribut ; »
- II. « le verbe affirme simplement l'attribut du sujet ; »
- III. « le verbe joint entre le sujet et l'attribut le rôle de simple copule ; »
- IV. « le verbe est un mot qui désigne l'être par lui-même de l'existence intellectuelle dans un rapport avec un attribut. » cette dernière Définition est de Beauzée.

Examen des quatre Définitions
Du Verbe.

Telles sont les principales Définitions du Verbe, à part celle de Beauzée, dont l'obscurité est telle que nous pourrions passer outre, sans nous en occuper.

cette Définition ont été l'objet de nombreuses critiques, qu'en général nous devons regarder comme fondées.

Cependant il faut avouer qu'elles ont aussi leur côté vrai : car il est absolument impossible d'avoir fondé une science avec des données complètement faussées.

~~Objection contre la 1^{re} Définition.~~

~~L'existence du sujet est suffisamment affirmée par le mot qui le représente.~~

On a dit contre la première Définition : « le verbe affirmant l'existence du sujet, par rapport à l'attribut, « quel n'est pas le rôle du verbe, que l'existence du sujet est suffisamment affirmée par le mot qui le représente, qu'on pourrait à égal titre dire qu'il affirme l'existence de l'attribut, mais que l'existence du sujet et celle de l'attribut sont présumées par l'esprit à un autre titre, il est bien vrai qu'il y a des propositions générales, abstraites, dans lesquelles l'existence du sujet paraît occuper le premier rang, qui nous le montrent comme le terme principal, et où l'on pourrait croire que le verbe a mission d'exprimer l'existence du sujet. telle est la proposition : « Dieu est », mais c'est une erreur. De même que dans la proposition : « l'arbre est vert », le verbe exprime un rapport de convenance entre l'idée d'arbre et celle de verdure ;

De même d'aut la proposition « Dieu est » qui peut se
 décomposer en celle-ci : « Dieu est existant » le verbe
 affirme les rapports de coexistence entre l'idée de Dieu et
 celle d'existence.

Objection contre la seconde Définition.
 Elle est plus vraie ; mais elle affirme encore l'existence,
 quoiqu'il soit celle de l'attribut. en outre, elle ne s'applique
 point à toutes les propositions ; ainsi d'aut « une & de »

La seconde Définition n'est pas plus exacte que la
 première : l'idée qui paraît y dominer et qui est vraie
 dans un très grand nombre de cas, paraît cependant
 trop restreinte et semble même prête à quelque-unes
 des objections faites à la première Définition. on peut
 dire qu'il y a toujours là affirmation d'existence,
 Qu'il s'agisse de celle du sujet ou de celle de l'attribut,
 ce qui, selon nous, se reproduit par le véritable rôle du
 verbe. en outre, il est un très grand nombre de propositions
 dont plusieurs doivent nous occuper plus tard, auxquelles
 la deuxième Définition ne courrait pas plus que la
 première, et dans lesquelles il ne semble pas possible de
 trouver d'un manière apparente l'affirmation qui

paraît être la base de la définition de Port-Royal.

ainsi dans ces propositions: « Venez, Soyez heureux »
 Dans toutes les propositions impératives, volitives, hypothé-
 tiques, on ne veut qu'un dire qu'il y a une affirmation. on
 s'en tire assez maladroitement en sous-entendant les mots:
 « j'ordonne que vous veniez », « je désire que vous soyez
 heureux ». mais pourquoi admettre une ellipse dans ces
 locutions aussi spontanées, universelles? — ainsi la
 simplicité apparente de ces propositions: « Dieu est bon »,
 « l'arbre est vert », échappent aux deux premières
 Définitions. —

Objection contre la Définition donnée par Brault.
 D'abord pourquoi ne pas parler de l'existence intellectuelle de
 l'attribut? ensuite il ne s'agit pas plus d'affirmer une existence
 intellectuelle qu'une existence matérielle. ✕

Elle n'échappe pas moins à celle de Brault, qui semble
 dire que le verbe affirme l'existence intellectuelle du sujet
 dans son rapport avec l'attribut, Définition si obscure
 qu'on n'est pas sûr de la comprendre. Toutefois si elle paraît
 se réduire à cette idée que le verbe affirme l'existence intellectuelle
 du sujet par rapport avec l'attribut, nous dirons que c'est en

effet sur l'idée du sujet que l'esprit prononce son jugement, que
 l'en sur la notion qu'il a du sujet que l'esprit en prononce la
 courance ou la discourance avec l'attribut. mais
 l'expression et surtout l'extension donnée à ce fait est-elle juste?
 remarquons en core ici qu'on n'a pas pour quoi l'attribut a
 été oublié. si l'existence intellectuelle du sujet est dans le
 verbe, on doit en dire autant de l'attribut sur lequel l'esprit
 prononce aussi une courance ou une discourance. de plus,
 qu'on dise existence réelle ou existence intellectuelle, il n'en
 est pas moins vrai que nous ne pensons à aucune espèce
 d'existence lors que nous disons : « la rivière est grande ». —
 notre opinion, au contraire, est que le verbe affirme non pas
 l'existence d'être intellectuel ou réel, mais le rapport
 qui existe entre les choses. ce qui paraît avoir décidé
 beaucoup à adopter sa définition, c'est un fait vrai sur
 lequel il a toutefois trop insisté. il semble qu'il se soit dit
 que c'était sur les idées, et non sur les choses que l'esprit
 opérait le jugement. mais que l'esprit considère les idées des
 choses comme purement intellectuelles, ou qu'il croie s'adresser
 directement aux choses, peu importe et au jugement et à
 la proposition; c'est une question complètement étrangère
 à la Grammaire générale. —

Comment nous sommes arrivés à la définition que nous avons placée la troisième ?... c'est en considérant le verbe à part de la caractéristique accessoire qui paraît en avoir déguisé la nature.

Les objections successivement adressées par les Grammairiens à cette thèse ont engagé les analystes à considérer le verbe à part de la caractéristique accessoire qui paraît en avoir déguisé la nature. On est arrivé ainsi à cette opinion, que le verbe est une copule, une simple copule. Dans cette hypothèse, il a cessé d'affirmer l'existence, d'affirmer le rapport de connexité la seule idée qui soit restée attachée au verbe, est cette idée toute métaphysique, toute mathématique qu'il est une simple copule. —

Comment se sont succédés les opinions des Grammairiens ?

Par tout ce qui précède, on voit nettement la marche des opinions que les Grammairiens se sont faites successivement du verbe. on a pensé d'abord qu'il affirmait l'existence du sujet, opinion bientôt abandonnée. puis, on a prétendu qu'il affirmait l'attribut du sujet, ce qui identifiait davantage le sujet avec l'attribut. à ces définitions nous succède d'actuel, peu important, qui prouve certes plus ou moins dans la dernière définition où le verbe n'est considéré que

comme un simple copule. —

Sur quelle sorte de proposition on opère les
Grammaticales? — C'étaient des propositions parfaitement
simples, des expressions de jugemens dans lesquels
l'esprit va du même au même.

En plaçant sous nos yeux la suite de ces opinions
successives, nous croyons nécessaire de faire remarquer qu'elles
étaient les propositions sur lesquelles on a opéré. C'étaient
toujours des propositions de la même espèce, parfaitement simples,
des expressions de jugement dans lesquelles l'esprit va du même
au même. Elles étaient composées de termes très-peu embarrassans,
afin que leur portée n'en fût point dissimulée par des
additions étrangères. pour faciliter cette opération analytique,
on les choisissait dans la langue nationale. Les exemples
qu'on prenait ainsi devaient conduire aux divers théorèmes
ou aux différentes phases de la même théorie, qui a été
résumée dans la théorie plus récente où l'on envisage le
verbe comme un copule. Dans les propositions qui servaient de
base aux recherches des Grammaticiens, il n'y avait
que trois termes, et ce trinôme se présentait bien
sous le point de vue sous lequel les considérèrent les

considérassent les partisans de la dernière opinion. ainsi
 Quelque nom qu'on donne à un trin parties de la proposition,
 le sujet et l'attribut paraissent simplement unis par le
 verbe; non pas que le rapport perçu par l'esprit entre le
 sujet et l'attribut n'existe qu'autant qu'il est exprimé par
 le verbe. L'expression du jugement indépend pas uniquement
 du verbe, elle dépend encore de la concordance de toutes les parties
 entre elles. Si, d'un côté, le verbe « être » est chargé de formuler
 le jugement; de l'autre, il n'en est pas exclusivement
 l'expression. car il se manifeste d'autres circonstances qui
 contribuent à l'expression du jugement.

Toutes les propositions sont-elles de l'espèce de celles
 que nous avons jusqu'ici examinées? S'il y en a d'une espèce
 différente, n'est-il pas bon de les examiner en ce moment? —

Peut-on dire que toutes les propositions soient de l'espèce de
 celles que nous avons citées jusqu'ici? peuvent-elles toutes se
 ramener à des termes aussi simples? et si toute proposition
 peut se résoudre plus ou moins dans un ensemble de trois
 termes; si toute proposition contient un jugement, quelque
 dissimulé qu'il soit, sont-elles les formes qui le revêtent, ce
 jugement ne reçoit-il pas de l'esprit et du langage une forme

assez originale, pour que dans le discours il tienne un certain nombre de propositions ou de verbes semble jouer un rôle différent? Si, en effet, il existe de ces propositions, quoi qu'elles soient en petit nombre, n'est-il pas nécessaire d'en examiner en ce moment? après avoir analysé un ordre de propositions qui nous a donné une définition telle quelle du verbe, nous aurons à nous demander si ce sont bien là toutes les propositions d'un langage, s'il n'y en a pas d'autres qui nous le montrent jouant un rôle différent. un coup d'œil rapide jeté sur tel langage nous fera connaître s'il y a des propositions de cette nature, quel rôle le verbe apparaît jouer, et nous apprendra quelle modification nous pourrions apporter dans l'idée qui nous nous sommes formée du verbe. —

~~Les propositions ne sont pas toujours composées seulement d'éléments. ainsi il y en a où l'idée de temps s'introduit, et d'où il résulte que la forme du jugement est subordonnée à une vue de l'esprit. —~~

L'homme en présence du monde a connaissance d'une infinité d'objets; les uns sont animés, les autres inanimés; il sent en lui une force qui est sensible, comprend, veut et agit; il a conscience en lui-même d'une faculté qui attire,

Sou-disons conditionnelle, la connaissance d'un objet extérieur.
 Que cet être soit doué de la parole, si elle est l'expression de ce qui
 se passe en lui, si le discours présente une idée non interrompue
 de jugement, si il est l'image fidèle de tout les phénomènes
 qui se produisent dans l'esprit, il doit se trouver dans le
 langage autant de propositions diverses, d'expressions de
 jugement que d'actes divers de la force qui pense, croit,
 analyse, invente, désire, veut, espère, ordonne; de là autant
 d'expressions dans le langage, qu'il y a dans le moi d'actes ou
 divers facultés qui le constituent. L'homme veut-il, apercevant
 le rapport nécessaire qui existe entre l'idée de Dieu ^{celle} et de bon, ^{de bon}
 produire au dehors la connaissance de ce rapport, il dira:
 « Dieu est bon ». veut-il faire connaître le rapport qu'il a
 perçu entre l'idée de verdure et l'idée d'arbre? il dira:
 « l'arbre est vert », il reconnaît dans un desol semblable
 une propriété, une faculté, par exemple, celle de se mouvoir, il
 dira: « cet homme marche ». en possession de l'idée de
 temps qui se révéle à lui, de l'instant présent de son
 existence, il ne dit plus seulement de l'être dont il parle:
 « il marche », il dit encore: « il marchait », « il marchera ».
 chacune de ces propositions contient virtuellement ce que nous
 notamons un jugement de l'esprit. à côté de trois éléments

Qu'on a vu remarqués dans la proposition, nous en voyons paraître d'autres qui les modifient légèrement. ainsi la notion de temps est introduite dans le troisieme des propositions. De cette comparaison résulte une notion intéressante, c'est que la forme du jugement est subordonnée à la vue de l'esprit. Et on s'ajoute au jugement un élément nouveau apparaissant à l'esprit; ce changement est formulé par le verbe. —

Rôle nouveau du verbe. ainsi il exprime les mouvements de l'âme, la volition, le desir, la supposition, &c. —

Le même homme voulant imposer à un desol semblable l'obligation de faire un acte, par exemple, celui de marcher, lui dit: « marche »; qu'en possession de cette faculté par laquelle il se sent capable de supposer ce qui n'est pas, il veut exprimer le fait de la supposition ou de l'optation et qu'il dise: « Si cela arrivait », « que cela arrive »; il aura énoncé une proposition différente, qui manifestent l'introduction d'un élément nouveau, et où le verbe joue un rôle nouveau. ces propositions méritent le nom qu'elles portent, parce qu'elles expriment un jugement de l'esprit; si on donne au mot jugement un sens plus large, si on veut

pas seulement pas a mot la perception d'un rapport de coexistence!
 ce nouveau emploi dont le verbe vient d'être montré existant, a été
 présenté par Port-Royal. on se sert aussi du verbe, dit Port-
 Royal, pour exprimer le mouvement d'un être. Dumarsail
 a développé cette idée, et l'a prise pour base de la classification
 qu'il a donnée des propositions. Si dans ces propositions, on peut
 toujours retrouver les éléments fondamentaux d'un jugement;
 la forme particulière donnée au verbe paraît lui assigner un rôle
 différent de celui que lui attribuent ceux qui disent qu'il exprime
 simplement un rapport. —

~~Appréciation des opinions qu'ont émises~~
 les Grammairiens. Ils ont eu seulement en vue les
 propositions simples nous voyons, au contraire, dans le
 verbe, non seulement qu'il exprime le rapport de l'attribut au
 sujet, mais encore les diverses conditions sous lesquelles le
 jugement est présenté. —

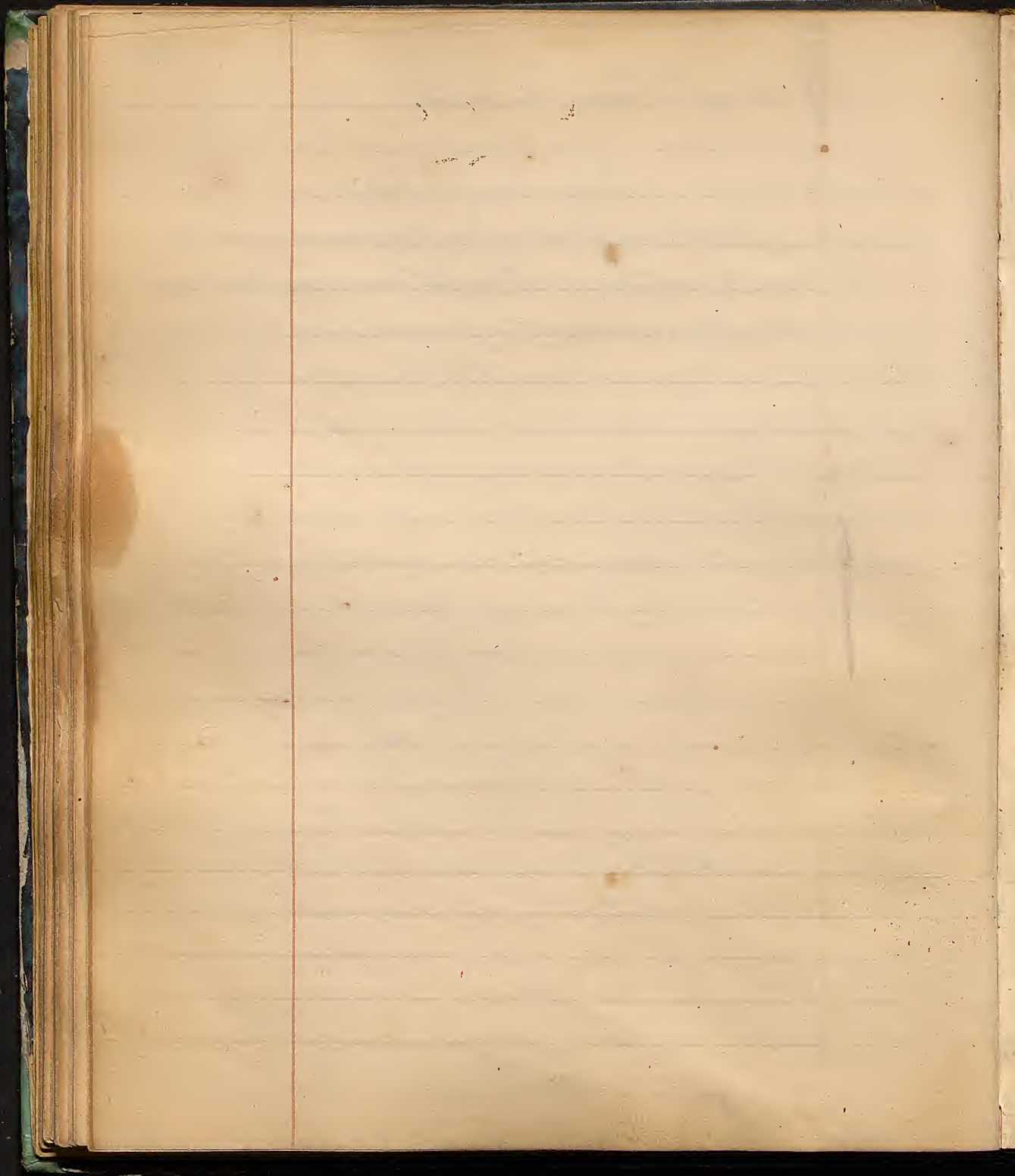
Journ'ai ant ainsi le rôle du verbe, nous pouvons
 apprécier les opinions des Grammairiens sur la nature. ils
 ont eu uniquement en vue la première classe de propositions
 dont nous avons parlé. les propositions qu'ils ont négligées
 doivent nous éclairer sur la théorie du verbe, sur le rôle

qu'il joue, sur la manière particulière dont il est chargé
 d'exprimer les modes de l'esprit, et nous pouvons dire: le
 verbe exprime non seulement le rapport du sujet à l'attribut,
 mais encore la diverse condition sous laquelle le jugement
 est porté, les actes de la volonté, de l'intelligence, de la
 sensibilité; et cela n'est pas étonnant, puisque le verbe,
 comme le mot le plus parlant, est chargé de traduire au dehors
 le travail de l'esprit, à l'occasion de chose qui sollicite
 l'exercice de son jugement, il est naturel qu'il exprime
 en même temps ses divers et modificationnels. nous nous
 contentons de poser comme un fait, que la nature du verbe
 ne pouvant être trouvée que dans les fonctions qu'il remplit,
 nous avons dû vérifier ces fonctions; nous les avons trouvées
 aussi variées que les actes de l'esprit. mais dans le
 forme du verbe, il y a de quoi répondre à toutes les
 vues de l'esprit. si la définition que nous avons d'aut
 le principe d'origine du langage est exacte, cela nous doit
 pas nous étonner, puisque'il doit traduire au dehors
 tout ce qui se passe en nous. de tout ce que nous venons
 de dire, il résulte que le verbe a divers emplois, et que si
 l'on regarde la proposition, comme la traduction du
 jugement, il ne faut pas donner au jugement le seul

le trois qui lui donnent le logicien. — /

Definition du Verbe.

Le verbe est le mot qui dans la proposition suit le
sujet à l'attribut, et indique les diverses conditions sous
lesquelles l'esprit porte un jugement. —



Sixième Leçon.

Du Verbe.

Des temps dans le Verbe.
Des temps dans le verbe.

Maintenant que nous connaissons le templet du verbe,
 nous allons examiner sa nature. —

—— Nature du verbe. — il exprime les divers parties de
 la durée: c'est le temps. —

Nous avons remarqué que le verbe exprimait les divers parties
 de la durée: ces parties de la durée s'appellent « les temps » du verbe.
 cette propriété du verbe d'exprimer le temps a été remarquée par les anciens:
 ils ont dit: « Πῶς ἔστι τὸ πρῶτον παρὸν χρόνος »

Il exprime aussi les actes et les vues de l'esprit:

c'est le mode.

Nous avons dit aussi que le verbe servait à représenter les
 actes et les vues de l'esprit: et ces mouvements de l'esprit, en tant
 qu'ils sont exprimés par le verbe, forment ce qu'on appelle
 « le mode ». —

Par quoi devons-nous commencer notre étude:

Le Temps ou le mode? —

Nous allons donc examiner le temps et le mode du verbe.

et l'air par laquelle De cet Temp partus durerbe Devons nous
commencer. Il n'est pas indifférent d'examiner les raisons qui
peuvent nous engager à commencer par l'un plutôt que par
l'autre; car de cet examen doit résulter pour nous dès l'abord
une connaissance assez grande de chacun d'eux.

D'après les Grammaires particulières de la langue
Grecque, Latine et Française, il est clair que l'idée de ce
« Mode » est soumise à celle de « Temps ». D'ailleurs, le
Mode ne peut avoir lieu qu'au Temps; le Temps contient
le Mode; nous devons commencer par le Temps, par le
soutenant.

Consultons avant tous les Grammaires qui ont été faits
pour les trois langues qui sont toujours le point de départ de
nos études. Dans la Grammaire grecque, latine et française,
quelles est, aut tant qu'on peut le conjecturer d'après le
classement de ces modifications durerbe, quelles est l'opinion
des Grammaires, quelles est la place qu'occupe chacune de
ces modifications, quelles est celle de Temp qui contient
l'autre? il semble que ce soient les Temps. le temps contient
le mode, sans doute parce que l'idée de temps est beaucoup plus
générale que celle de Mode, c'est à dire, du point de vue,
sous lequel l'esprit envisage l'acte, l'état ou la qualité.

exprimé par le verbe. ainsi, par exemple, dans la langue
 Grecque, le mode subjonctif passe successivement par les trois
 temps qui comprennent les trois grandes divisions de la durée;
 ensuite la forme attachée au présent du subjonctif au présent
 de l'Indicatif; de manière, qu'on voit qu'il y a un mode qui
 passe dans chacun des temps, il y a encore dans la façon dont
 ce mode est construit, un signe qui rend palpable son analogie
 avec le temps. c'est donc pas le temps, si l'émotion extérieure
 et parfaitement reconnaissable, qu'il faut commencer. il
 sera donc nécessaire de passer de l'extérieur à l'intérieur, et
 d'épuiser ce qu'il y a à dire sur les temps, avant de passer
 à l'étude des modes. —

Précisons ici ce que nous entendons par « verbe ». ce
 n'est plus la simple copule, c'est encore le verbe attributif,
 exprimant une action, un état ou une qualité; dans
 lequel verbe il y a l'attribution de l'attribut au sujet, et
 les deux termes, la Copule et l'attribut. —

Si nous avons besoin de préciser d'une manière un peu
 rigoureuse ce que nous entendons par le mot verbe, par le mot,
 nous ne voulons pas seulement indiquer le terme de la
 proposition qui, par le laps du temps et par l'usage, a été réduit

au rôle de simple copule : nous comprenons encore sous cette dénomination une masse considérable de mots exprimant une action, un état ou une qualité. ce n'est plus un verbe qui exprime un simple rapport de l'esprit, que nous examinons exclusivement. ce sont encore ces verbes que tout le monde appelle « Verbes attributifs », c'est à dire, verbes dans lesquels l'action, l'état ou la qualité est réunie à la copule, et est envisagée de manière à être attribuée à un sujet, Quelqu'il soit ; verbes qui nous présentent dans leur syntaxe complète, d'une part, au sujet, quelqu'il soit, l'attribution de l'attribut ; de l'autre, cet attribut, c'est à dire, les deux termes de la proposition. —

L'Homme possède en lui l'idée de temps :

Elle lui est propre. —

En commençant l'étude du temps du verbe, nous nous occuperons pas pas quelle voie l'idée de temps s'est introduite dans l'homme : nous n'avons pas besoin de remonter à la notion philosophique du temps. il nous suffit de dire avec un homme ingénieux, que l'homme est seul en possession de cette mesure qui est inutile à Dieu et qui fut refusée aux bêtes. —

Le Temps se divise pour nous en trois parties :

Le présent, Le passé, l'avenir. —

Et aussitôt que l'homme s'est saisi lui-même successivement
d'un deux instant de la durée, la notion qu'il se forme du temps,
implique pour lui une triple division d'ant le temps :

1^o. L'Instant d'ant lequel il se saisit comme sentant, pensant,
voulant : c'est le temps présent ;

2^o. le temps qui a précédé le moment d'ant lequel il se saisit
comme sentant, pensant, voulant, temps que sa mémoire lui
rappelle : c'est le passé ;

3^o. le temps que par une induction irrésistible il sait devoir
suivre l'époque qu'il voudra nommée le présent : c'est le futur.

Et ces trois grandes divisions, l'homme
ajoute des subdivisions d'ant le passé et d'ant le futur. —

Une fois en possession de ces notions du temps, qui est triple
pour lui, l'homme les subdivise encore ; il fait rapport le
passé au présent, le futur au présent ; il pose un passé plus
passé, un futur postérieur à un autre futur ; en un mot, il
introduit des divisions de plus en plus nombreuses d'ant
tout le cours de la durée, qu'il lui est impossible d'en par
concevoir divisée en trois portions, au moment où il a
conscience de lui-même. —

~~Cette idée de la division et de la subdivision de la~~
~~Durée est localisée dans le temps et le Verbe.~~

Maintenant cette idée de la triple division du temps et de
 sa subdivision, nos langues la localisent dans le verbe.
 pour y parvenir, elles modifient soit la terminaison, soit le
 radical, soit l'un et l'autre à la fois; ou bien elles prennent
 une forme particulière du verbe, à laquelle elles adjoignent
 une forme d'un autre verbe qui perd alors sa valeur primitive
 pour devenir « Auxiliaire ». De cette expression de la
 division et subdivision de la durée résulte en qu'on
 appelle les « Temps », dont nous nous proposons de
 donner le tableau. —

~~Division du temps qui correspondent aux~~
~~Division de la Durée. Temps principaux et Temps~~
~~Secondaires.~~

Les Temps, selon qu'ils expriment plus ou moins de
 rapport avec l'instant dans lequel on parle, sont divisés en
 deux classes générales; on appelle les uns temps
 principaux, les autres temps secondaires. —

— Temps principaux: présent, futur, passé. C'est
 l'instant de la parole qui est le point de départ pour les

Déterminer.

Les temps principaux sont ceux qui expriment les trois grandes divisions de la durée, celles sans lesquelles il n'y aurait pas pour l'homme de notion du temps: ce sont le Présent, le futur et le passé. Les verbes indiquent donc trois portions de la durée continues d'après l'instant de la parole qui sert de point de départ.

Le Présent est déterminé par lui-même, car il indique que l'action se fait au moment où l'on parle; et c'est le moment qui est le point de départ.

1^o le présent "j'écris" exprime que l'action se fait dans le moment même où l'on parle, ou on pourrait pas se demander: Quand? car j'en pourrais répondre que par cette tautologie: "dans ce moment même où se passe pour moi l'acte de la parole". le passé "j'ai lu", marque que l'action s'est faite avant le moment où se passe l'acte de la parole: le futur "j'écrirai", indique une action postérieure à l'acte de la parole. ainsi donc le présent est déterminé par lui-même; il n'a besoin d'aucune indication plus précise, et de plus, il sert à déterminer toutes les autres portions de la durée.

Les deux autres temps ont besoin d'une détermination plus précise, n'étant point fixés à un seul point de la durée;

Mais le moment de la parole détermine assez la portion du temps où ils sont compris. —

Il n'en est pas de même de deux autres temps : ils ne sont point également déterminés par eux-mêmes : mais la détermination qu'ils doivent au présent est suffisante. le rapport qu'ils soutiennent avec le moment même où se passe l'acte de la parole, détermine assez la portion du temps qu'ils sont chargés d'exprimer. —

Ainsi le passé indique ~~tout~~ le temps antérieur à l'instant de la parole : il est circonscrit.

Ainsi : 2^o le passé "j'ai lu" exprime que l'action s'est faite avant le moment présent. on peut se demander : Quand ? "je ne sais pas, mais le fait est qu'il y a dans mon esprit une notion suffisamment claire et que je sais très-bien quelle est la portion de la durée exprimée par ces mots : "j'ai lu". —
— { Le futur exprime tout le temps postérieur.

3^o le futur "je lirai" marque une action postérieure à l'instant de la parole : et quoiqu'on ne puisse pas déterminer dans l'avenir le moment même où se fera l'action

Qu'en nous annonçant, toujours est-il que la portion de la durée est nettement indiquée, en résumé, dans les temps principaux, nous avons : 1°. le présent qui est déterminé par lui-même, et qui détermine les autres; 2°. le passé et le futur qui sont déterminés suffisamment, quant à l'instant de la parole, quant à l'expression générale de trois portions de la durée. —

X Le rapport du temps qu'ils expriment ~~car temps~~ avec l'instant de la parole est un rapport simple. D'où : « temps à rapport simple ». —

Le rapport de ces trois temps est simple, unique; car il ne consiste que dans la relation du temps qu'ils expriment avec le moment de la parole: le moment de la parole comparé à l'époque qu'ils signifient, suffit pour donner à cette époque le caractère de présent, de passé et de futur. aussi a-t-on appelé les temps principaux, « Temps à rapport simple ».

Temps Secondaire, c'est à dire, ceux qui expriment l'acte, l'état ou la qualité d'autre un rapport avec un autre instant que celui de la parole, avec lequel ils présentent déjà un rapport: aussi le temps à rapport double. — temps secondaires dans le passé, l'imparfait, plus que parfait, parfait indéfini. —

Passons aux temps Secondaires.

On a ainsi nommé ceux qui expriment une action, un état ou une qualité, dans un rapport avec un autre instant que celui de la parole. ainsi, quand on dit pour le passé: «je lisais», «je l'ai lu», «j'avais lu», la forme du verbe dans ces trois cas, montre bien que l'action qu'ils expriment, a été faite dans un moment qui précède celui de la parole. mais le trois former nous ont point déterminer par elles-mêmes: on sait qu'elles indiquent une action dans le passé: mais on ne sait pas précisément quel moment du passé elles signifient; car elles présentent un rapport non seulement avec l'instant de la parole, mais encore avec un autre instant pris dans une autre portion de la durée, celle qui a précédé l'acte de la parole. voilà donc les temps secondaires qui sont tous en un double rapport. ainsi, en résumant ce que nous avons développé sur la division et les subdivisions du temps, et sur leurs caractères particuliers, nous pourrions appeler: 1^o les temps principaux, temps à rapport simple; 2^o les temps secondaires, temps à rapport double.

Quant à la division des temps, il en résulte deux classes qui se correspondent l'une à l'autre.

Présent...	} Simultanéité.
Futur parfait...	

Parfait....	{	antériorité.
Plusque parfait....		
Futur....	{	postériorité. — C
Parfait indéfini....		

De cette division, il résulte deux classes de temps qui se correspondent l'un à l'autre.

1^o Temps principaux : le présent marque la simultanéité avec l'instant de la parole : « je pleure », « tu chantes ». le passé marque l'antériorité à l'instant de la parole ; « j'ai chanté ». le futur exprime la postériorité à l'instant de la parole.

2^o Temps secondaires : l'imparfait, le parfait indéfini, le plusque parfait, considérés quant à l'instant de la parole, marquent tous trois l'antériorité ; mais considérés par rapport à un autre instant pris dans le passé, ils expriment les trois notions suivantes :

L'imparfait exprime la simultanéité ; « j'étais quand vous chantiez » ;
 le parfait indéfini ou aoriste exprime la postériorité : « j'eus quand vous eûtes fini de chanter » ;
 le plusque parfait enfin indique l'antériorité : « j'avais lu quand il vint ». —

ainsi dans les temps à rapport double, nous trouvons alternativement la même expression qu'on a les temps à rapport simple :



- 1^o. Présent et Imparfait : Simultanéité ;
- 2^o. futur et parfait indéfini : postériorité ;
- 3^o. parfait et plus que parfait : antériorité. —

Dans la langue Grecque, nous trouvons la même division des temps. — La différence du procédé consiste dans l'emploi de l'auxiliaire en français. —

Nous avons pris nos exemples dans le français pour rechercher les éléments propres à chacun de ces temps. voyons maintenant si les faits de la langue grecque et de la langue latine confirmeront ou contrediront nos assertions. nous trouvons que les Romains avaient le présent, le futur et le passé. seulement le passé s'est exprimé dans leur langue par une modification que subit le verbe dans le radical et la terminaison : tandis qu'en français, il y a toujours au parfait combinaison du verbe avec un auxiliaire. nous trouvons également chez les Grecs les trois temps principaux avec le même moyen d'expression pour le parfait qu'en latin. les Grecs nous offrent aussi les trois temps secondaires, et même dans leur langue la formation des temps est parfaitement analogue, puisque ceux qui ont la même expression dans la durée, sont formés l'un de l'autre. c'est ainsi que l'imparfait (ἐλεον), qui exprime la simultanéité, ainsi que le présent

(λυνω), en est formé. c'est ainsi que l'aoriste (ἐλυσεν), qui exprime la postériorité, de même que le futur (λύσει), en est formé. c'est ainsi que le pléquier parfait (ἐξέλυον), qui exprime l'antériorité, de même que le parfait (ἐλύον) en est formé. —

Dans la langue latine, il n'y a qu'une seule forme de parfait; celle du parfait défini (mais signifiant aussi au besoin le parfait indéfini). en outre, le latin comme le grec, n'emploie pas l'auxiliaire. —

En latin, nous retrouvons que deux temps secondaires, l'imparfait et le pléquier parfait. Dans cette langue, le Parfait indéfini se confond avec le parfait, pour la forme du moins. car de ce qu'en deomaine n'ont point eu de forme particulière pour signifier l'aoriste, il ne s'en suit pas qu'ils n'aient point eu connaissance de cette modification de l'idée du passé. ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en français, le parfait indéfini a une forme particulièrement empruntée à celle du parfait défini de romain dont elle prend le sens, tandis que le parfait défini, ou proprement dit, est exprimé dans notre langue par le moyen d'un auxiliaire. nous notons cette différence de deux langues d'un côté, 1^o qu'à malgré la différence de procédure, les trois langues

arrivent toujours au même résultat, c'est à dire, qu'elles expriment les trois grandes divisions et les subdivisions de la durée pour l'homme; 2^o Je constate la différence des procédés eux-mêmes pour recherches plus tard que les caractères, que les langues, qui emploient l'un ou l'autre de ces procédés, doivent à ces emplois; par exemple, quels sont les caractères qui donnent à une langue, l'absence ou la présence des verbes auxiliaires. il est bien entendu que quand nous disons que ce langage arrive à tout à l'expression des trois parties de la durée, nous faisons toujours une exception pour le latin, auquel manque le parfait indéfini. notons pourtant ce fait avec soin, puis qu'il nous montre que l'expression d'un temps manque à une langue, qui a avec une autre, à laquelle elle ne manque pas, des ressemblances grammaticales qu'on ne peut méconnaître. —

~~Autre. Temps secondaires.~~

Dans le futur, on a établi aussi une subdivision; on a le futur et le futur antérieur: ce dernier indique qu'une chose sera faite avant une autre, et tout le deux dans le futur: ce temps correspond au plus que parfait; c'est aussi un temps à rapport double; car il exprime:

1^o le futur.

2^o. Un moment antérieur à un autre dans le futur. —

Quand nous avons divisé le temps, en temps principaux et en temps secondaires, nous n'avons pas pris note de la totalité des temps qui possèdent les langues qui font l'objet de notre étude. car, de même que les peuples ont divisé le passé en trois parties secondaires, parce qu'ils avaient trouvé dans le passé, dans l'instant de la parole qui précède l'instant de la parole un point antérieur à un autre; de même, ils ont introduit dans le futur, un futur plus éloigné de l'instant de la parole, s'appuyant sur un point plus rapproché de l'instant de la parole, et étant déterminé par lui. c'est un temps qui marque un fait futur, mais qui sera passé par rapport à un autre futur, a-t-il reçu un nom: c'est le futur antérieur. ce temps qui existe dans les trois langues qui nous servent de point de départ, est ingénieusement composé, et exprime d'une manière relative l'idée de futur et celle de parfait. il exprime: 1^o. un temps futur; 2^o. un moment antérieur à un autre moment du temps futur. c'est donc un temps à rapport double. il y a identité d'idée entre le futur antérieur et le plus que parfait: seulement la portion du temps dans laquelle ils agissent est différente, et l'expression

du *to be* changée. ainsi donc pour résumer tout ce que nous
avons dit, encoire bien même que les trois langues françaises,
latine et grecque expriment les temps de différentes manières,
les uns par une forme organique, c'est à dire intimement liée
au verbe, les autres par une forme composée, c'est à dire, au moyen
des verbes auxiliaires; toujours est-il que ces trois langues ont
et atteignent l'objet et le but que nous leur avons reconnu.

À remarquer: 1^o ~~différence du procédé français~~
à l'égard des deux autres qui n'ont pas l'auxiliaire; —

Deux choses ont dû nous frapper: 1^o la différence des procédés
employés par la langue française comparée aux langues grecque
et latine; —

~~2^o absence d'un procédé en latin.~~

2^o l'absence d'un des procédés dans la langue latine.

Revenons maintenant à ces deux points pour en tirer les
conséquences courables. —

La langue française à l'aide de ses verbes auxiliaires,
a trouvé le moyen d'exprimer différentes nuances de la durée que
le grec et le latin sont impuissants à rendre autrement que
par des adverbes ou des circonlocutions. ainsi le français a
un passé très-proche: « j'en ai delire » —

En examinant cette propriété, que nous avons remarquée dans la langue française, l'exprimer au moyen de deux formes au temps que les langues anciennes reproduisent d'une manière organique, nous n'avons pas pour but de rechercher l'origine des verbes dits auxiliaires : nous ne faisons que constater le fait ; et au lieu d'en considérer historiquement, nous l'envisageons sous le point de vue de l'influence qu'il semble avoir, quant à la forme des temps.

Or, cette influence ne peut avoir été qu'une grande. une fois que la langue a été mise sur la voie de représenter quelques rapports de temps au moyen de deux formes composées, de ces verbes dits auxiliaires, la langue a dû être portée à exprimer par de nouvelles combinaisons de ces auxiliaires, de nouvelles modifications de la Turle, et à multiplier les nuances du temps que les langues anciennes ne pouvaient pas reproduire. une langue avait pour unique ressource, quand il leur fallait exprimer une nouvelle modification du temps, de donner à une forme bien connue une autre signification que celle qu'elle affectait ordinairement, ou bien d'introduire des mots détachés les uns des autres, des adverbies, des phrases incidentes pour signifier l'état, l'action ou la qualité que les verbes n'avaient pas la mission de reproduire. mais on comprend que ce dernier moyen n'appartient pas à la théorie des temps puisqu'il l'exclut ; et, quant aux premiers

Moyen, il n'appartient pas plus à cette même théorie, puisqu'il s'agit de l'emploi de ce procédé, ni l'existence d'un temps qu'il remplace, et que les diverses méthodes par lesquelles un mot change à l'aide de terminaisons de signification, appartiennent à la syntaxe. nous constatons donc qu'est à présent ce fait, qu'à part quelques moyens secondaires, les langues anciennes étaient dans l'impuissance d'exprimer certaines subdivisions de la durée, qui sont rendues par des verbes auxiliaires dans le plus grand nombre de langues modernes.

Si la langue française est inférieure au Grec et au latin sous bien d'autres rapports, elle l'emporte du moins par le rare avantage d'exprimer avec facilité les divisions et les subdivisions de la durée: et sans faire, comme Beauzée, le catalogue des temps des verbes français, nous reconnaitrons avec effusion de Sacy que nous avons ce temps passé très-proche « je viens de lire », et cet autre nuance de temps « je vais lire », « je dois lire ».

Jusqu'à quel point peut-on appeler ces expressions « Temps ? » les verbes qui jouent l'office d'auxiliaire ne perdent-ils point leur valeur propre ? pourquoi ne pas en faire des temps ?

Mais jusqu'à quel point ces expressions peuvent-elles

recevoit le nom de Temps. ²exp ou inon : ces expressions « j'eus »
 « l'eu », « j'avais l'eu », « j'adois l'eu », marquent certains
 subdivisions de la durée, certains rapports plus ou moins éloignés
 du moment où l'on parle, ou du passé ou de l'avenir, et cela
 au moyen de verbes qui perdent dans leur union avec un autre
 verbe, la signification véritable qu'ils avaient dans le langage.
 ces expressions nouvelles suivent la même marche que les
 autres temps, elles obéissent aux mêmes règles : pourquoi
 ne pas leur donner la dénomination de temps ? —

En langue grecque et latine tout infini,
 sous ce point, au français.

Lorsqu'on revient aux langues anciennes, ces diverses expressions
 de la durée ne peuvent se rendre que par des périphrases.
 Dans la langue grecque et latine, il n'y a pas de temps
 qui réponde à ce passé prochain : « j'eus de lire » : il faut
 se servir du parfait avec un adjectif : « modo legi » ; et ce
 futur prochain : « j'étais lire », on ne peut également le rendre
 qu'au moyen de cette périphrase : « in eo sum ut legam ».
 on voit par là que les langues grecque et latine ne peuvent
 sortir de cette gêne qui les force à marquer par des propositions
 et par des circonlocutions, les subdivisions de la durée, que les

français moins riche que ces langues organiques a cependant l'avantage de pouvoir exprimer au moyen des verbes et auxiliaires; l'emploi des verbes auxiliaires nous en donne dans la Grammaire française une carrière nouvelle, mais qui de bonne heure a été bornée par l'usage, à la formation des temps destinés à rendre les subdivisions de la durée. il y aura donc en français un nombre plus grande de formes pour représenter les points nouveaux de la durée. ce sont les verbes « Devoir », « aller », « venir », qui jouent le principal rôle dans la formation de ces expressions nouvelles.

Le français est supérieur non seulement au grec et au latin, mais encore à l'anglais et à l'allemand, qui n'ont qu'une forme pour l'imparfait et l'aoriste. Si on conteste le nom de Temps à ce dernier expression, le grec seul pourra être dit égal au français.

De ce fait il résulte une conséquence intéressante pour la suite de nos études: c'est que les langues grecque et latine ne possèdent pas un aussi grand nombre de temps que la langue française. parmi les langues modernes, l'anglais et l'allemand sont eux-mêmes sous ce rapport inférieurs au français; ces deux langues n'ont qu'une

forme pour l'Imparfait et l'Aoriste.

Concluons de tout ce que nous avons dit, que si le temps
du Verbe Grec et la terminaison se retrouvent en français sous des
formes différentes, on peut prendre autant d'un temps
du français qui ne se trouvent point tout d'un en latin.
De plus, remarquons que si on conteste à l'existence de cette
conclusion, la dénomination de l'expression de la durée aux
propositions dont nous avons parlé plus haut: « je vis
de lire », « je vais lire », il n'en reste pas moins constant
qu'en latin où il n'y a pas d'aoriste, et en allemand comme
en anglais où l'aoriste se confond avec l'Imparfait, il
manque plusieurs temps que possèdent le Grec et le français.

~~L'Analyse de la ^{7e} Proposition.~~

Le nombre de temps n'est pas égal dans les trois
 langues. — la langue française a l'avantage. donc il n'y a
 rien d'absolu dans la théorie des temps. — lois absolues. —
 trois langues sortent de la même bouche, et diffèrent
 des temps. — qu'aucune langue n'exprime la totalité
 de division de la durée. — pas même la langue
 française, et pour deux raisons. —

Septième Leçon.

Du Verbe

Suite des Leçons.

Conséquences de la précédente leçon. —

Après un résumé de la leçon précédente —

Nous avons établi dans la dernière ^{chapitre} leçon, que dans les trois langues qui sont la base de notre étude, le nombre des temps n'était pas égal; que s'il y avait pour le rapport d'identité presque entre le français et le grec, on ne pouvait pas en dire autant du latin. nous avons montré que la différence de procéder à employer par le français, comparativement à ceux du latin et du grec, donnait à la langue française (et nous pourrions ajouter à toutes les langues de l'Europe moderne) une grande facilité pour exprimer à l'aide de circonlocutions, des nuances d'un très grand nombre de subdivisions de la durée.

Il résulte de nos observations qu'il n'y a rien d'absolu dans l'expression des divers parties de la durée.

Il résulte de ce fait qu'il n'y a rien d'absolu dans l'expression des divers parties de la durée. car si on pouvait reconnaître dans la théorie des temps quelque chose d'

-absolu, il semble que nous aurions dû reconnaître cet élément dans les trois langues que nous avons examinées; 1^o par a que ce qui est nécessaire dans toutes les langues humaines, devrait se retrouver dans celles-ci; 2^o par a que ces trois langues appartiennent à une seule et même famille de langues. —

Par a que quelque chose d'absolu se retrouverait dans nos trois langues, comme langues, et surtout comme langues de la même famille.

Ainsi, d'un point de vue absolu du langage devraient se manifester dans ces trois langues; del autre, elles devraient, grâce à leur unité d'origine, reproduire cet élément fondamental à tous les temps et dans toutes les langues. mais loin de là: quoique, comme nous l'avons démontré, la ressemblance des temps et de diverses expressions de la durée soit grande, il n'y a pas identité complète. et ce que nous disons du grec, du latin et du français, nous pourrions le dire de toutes les autres langues où l'on ne remarque pas que les temps qu'elles possèdent, correspondent plus exactement avec les temps de ces trois langues, que les formes verbales de ces trois langues.

entière. —

De la naît une question. l'absence d'une loi absolue dans l'expression des diverses portions de la durée que l'homme a besoin de faire connaître, absence manifestée par la non conformité du temps dans les trois langues, donne lieu à une question que nous ne pouvons pas résoudre empiriquement, mais dont nous pouvons donner la solution ~~basée~~ fondée sur l'analyse étendue. —

Y a-t-il une langue qui exprime la totalité du point de la durée? non: il y en a qui ont été trop loin dans cette voie. Beauzée a tort de résoudre affirmativement la question pour la langue française.

Si les trois langues dont nous nous occupons spécialement, sont sous le rapport du temps dissimblables entières, si elles sont plus ou moins complètes dans l'expression des diverses portions de la durée, peut-on dire qu'il y ait une langue qui exprime la totalité du point que l'homme fixe dans la durée? on peut affirmer qu'il n'en est pas une qui soit parvenue à résoudre ce problème. certes, il y a des Indiens (parmi les peuples non policés) qui se sont proposés d'exprimer par des formes grammaticales le plus

grand nombre possible de rapports de la Durée, qui tendent à
 égarer par le langage l'ensemble des rapports ou points de vue
 que l'homme aperçoit dans les réalités internes et externes;
 il y a plusieurs langues qui ont chargé les conjugaisons ou
 commun les déclinaisons d'un nombre infini de formes qui
 dépassent de beaucoup les nombres des formes des langues
 Grecque, Latine et Française. mais malgré ces divers variés
 d'expressions, aucun ne reproduit l'ensemble du temps tel
 qu'il a été donné par Beaufré. nous ne voulons pas dire
 par là que le Français possède la totalité du temps, ou
 plus de temps qu'une autre langue. car les conclusions de
 Beaufré ne sont pas admissibles; et cela pour deux raisons:†

On peut contester le nom de ~~Temps~~ aux expressions
 composées dont elle se sert. (de la langue française).

† 1°. C'est que l'on peut justement contester la dénomination
 de temps aux expressions plus ou moins composées auxquelles
 Beaufré a prétendu donner ce nom; et quand bien même
 on admettrait ces expressions comme du temps, il se trouverait
 que toutes les langues posséderaient également ces expressions,
 quelle que soit la différence de procédés qu'elles emploient.

Il est évident que dans le temps, une foule de nuances échappent à nos expressions verbales.

On ne peut sérieusement affirmer que notre langue possède la totalité du temps possible, et certes, il ne faut pas un grand effort d'esprit pour voir qu'aux nuances jusqu'ici connues dans le présent, le futur et le passé, il serait possible d'ajouter une foule de nuances pour lesquelles nous n'avons pas d'expressions distinctes. on peut toujours supposer, insentes des divisions de temps, dont on peut quelque fois sentir le besoin, quoiqu'au moment de l'insensation, elles paraissent du luxe. et remarquons que le nombre de temps insentes par des procédés plus ou moins ingénieux ne fait rien à la question : n'y a-t-il qu'un temps qui manque au français, on conçoit qu'on pourrait contester la théorie qui prétend que la langue française comprend la totalité du temps du langage humain.

Par exemple, dans la durée, n'y a-t-il pas subdivision d'années, de mois, de jours, dans le passé comme dans le futur ? n'y a-t-il pas dans le jour subdivision de matin, de midi, de soir ? l'esprit ne peut imaginer la masse de formes qu'il faudrait pour rendre ces nuances.

Il semble résulter qu'entre les trois grande parties de la durée
 et les subdivisions dans lesquelles l'usage de nos langues se la
 partage, on peut en supposer un nombre considérable de
 secondaires, et que l'esprit peut toujours considérer comme
 pouvant être exprimé par un tour particulier. ne peut-on
 pas, par exemple, supposer le passé comme divisé en autant de
 portions que la mémoire peut nous en rappeler? ... ne peut-on
 pas concevoir un passé plus ou moins rapproché de l'instant de la
 parole, et exprimer à l'aide de formules verbales, le passé d'hier,
 d'avant-hier, d'un jour, d'un mois, d'un an? il en est de même
 pour le futur: on peut fixer dans le futur des points plus
 ou moins rapprochés de l'instant de la parole, et charger
 un verbe de reproduire par ses flexions les diverses divisions
 que l'esprit a conçues. mais il n'y a pas d'exemple qu'on ait
 conjugué un verbe dans tous les instants de la durée; et
 l'imagination s'affaiblit en songeant à la masse de formes
 dont les langues usent et se passeraient; si une fois le langage
 s'était entre deux cetteroie, si une fois on s'était proposé de
 conjuguer le verbe aimer, par exemple, dans ces diverses portions
 de la durée, hier, avant hier, l'an dernier, il y a dix ans:
 où s'arrêterait-on? n'eût-on pas bientôt senti le besoin
 de chercher des subdivisions, des divisions de ces subdivisions,

Et de conjuguer le verbe au matin, à midi, au soir et dans tout
les instans de la journée ! . . .

Et si on nous dit que cela n'ayant pas eu lieu, nous
n'en devons rien en conclure contre l'universalité des temps
exprimés par le verbe, nous répondrons que, comme il
existe des langues qui sont tombées dans l'excès que nous
signalons, il nous est permis de concevoir comme plus
étendue nos expressions verbales.

On peut ici nous faire une objection, et dire que tout
cela n'ayant pas eu lieu, il n'y a pas de bonne foi à en tirer
un argument contre l'universalité des temps exprimés par
le verbe. mais nous avons l'exemple de langues qui tiennent
dans des limites raisonnables, et d'autres langues qui
dépassent ces limites, et tombent dans l'excès signalé.
nous sommes donc en droit d'affirmer que ces langues
restreintes que nous connaissons, pourraient être élargies;
et de la comparaison de ces idiomes avec des idiomes plus
riches en formes, nous pourrions tirer cette conséquence,
qu'aucune langue n'a le nombre nécessaire de temps pour
exprimer toutes les divisions et les subdivisions de la durée
que l'esprit peut concevoir. —

Durée, il ne suit pas de cette absence de formes
nécessaires, que nos langues ne puissent exprimer toutes les
subdivisions de la durée.

Mais si aucune langue n'a le nombre nécessaire de formes
pour exprimer toutes les subdivisions de la durée, s'en suit-il que
toutes les langues soient incapables d'exprimer ces subdivisions ?
L'esprit ayant besoin de précis et certains moments de la durée, ne
pourrait-il le faire à l'aide du langage ? il n'en est pas ainsi :
et de ce que les langues n'ont point pour exprimer les diverses portions
de la durée que des formes restreintes en nombre, il ne faut pas
croire qu'elles restent emprisonnées dans ces formes, et se
refusent à l'expression de ces subdivisions dont la traduction
est indispensable pour l'achèvement de la pensée. il arrive
alors, ou que les langues détournent de leur acception vulgaire des
termes déjà employés à un autre usage, ou qu'elles ont recours
à des circonlocutions et à la réunion de plusieurs termes en
un seul pour exprimer les divers points de la durée.

On peut exprimer les divers points de la durée, sans
les termes proprement dits.

Le procédé que nous avons déjà indiqué, est tout -

Remarquable, en ce qu'il montre la possibilité d'exprimer divers points de la durée, autrement que par le temps: et nous entendons ici le mot temps dans son acception spéciale et grammaticale.

On peut donc ~~à priori~~ employer concurremment les temps et les procédés qui détournent les formes verbales de leur signification première, pour leur faire exprimer des nuances de la durée. —

à posteriori, ce fait est prouvé, puisque toutes les langues l'emploient, du moins le latin et le Grec.

Le procédé qui consiste à remplacer par des circonlocutions les formes verbales doit être employé concurremment avec celui qui consiste à détourner de leur sens spécial un certain nombre de formes verbales, pour leur faire exprimer dans l'ensemble de la proposition des nuances particulières du temps.

Si aucune langue n'a le nombre nécessaire de formes verbales pour exprimer les divisions de la durée, il résulte de là que la nécessité et tout ensemble la légitimité du procédé sont établies à priori; son existence l'est également à posteriori dans nos trois langues. il n'est pas nécessaire de dire qu'en Grec Μέλλω, Τυχάνω sont des verbes auxiliaires, dont la réunion avec d'autres verbes exprime des subdivisions du présent, du passé, et du futur. quant au Latin, outre

le grand nombre de portions de la durée exprimées par des circonlocutions telles que celle-ci : in eo esse ut, outre les adverbels de temps, on peut encore songer aux nombreuses circonlocutions exprimées par le participe du futur avec le dixième temps du verbe « Sum ».

Si on faisait la table de ces circonlocutions, on trouverait exprimer un nombre considérable de temps, si toute fois on peut donner le nom de temps à ces formes diverses, et si on ne doit pas plutôt les appeler des circonlocutions destinées à exprimer les divers points de la durée. quoi qu'il en soit, toujours est-il que à priori et à posteriori, la possibilité d'exprimer un nombre infini de points de la durée par des moyens autres que par les formes organiques des verbes, est prouvée par la théorie et aussi par l'expérience, puisque nous voyons un certain nombre de formes verbales remplacées par des circonlocutions.

Conséquence : peut-on priver le verbe de la fonction qu'il a d'exprimer le Temps ?

En nous maintenant aux conséquences nous avons établi que toute la langue, quelque synthétique qu'elle soit, exprime un grand nombre de subdivisions de la durée par des formes en dehors du verbe : étendons ce fait ;

Appliquons le aux temps d'expressions par la forme l'organique du Verbe; supposons ce procédé général, universel, absolu, et nous allons priver le verbe d'un de ses attributs qui dans nos langues en fait un terme à part, c'est à dire, de l'expression du temps. Ne pouvons nous mettre dans tout son jour ce fait important, que nous nous sommes arrêté si long-temps à établir que les langues n'avaient pas tout le même nombre de temps. —

Cui: il est clair qu'~~il~~ dans le plus grand nombre de cas on est forcé de recourir à d'autres mots qu'aux verbes, pour déterminer le temps, on pourra le faire dans tout les cas. le Temps n'est point un Élément nécessaire du Verbe. —

Nous pourrions maintenant formuler ainsi la résultante qui nous avons trouvée. il est certain que le nombre de temps proprement dits (Temps organiques) ne suffit pas aux langues latine, Grecque et Française pour exprimer la totalité des divisions et des subdivisions de la durée; il est certain que ces subdivisions sont exprimées à mesure que le besoin s'en fait sentir par le langage qui supplée à l'absence des formes positives et appelle le Temps; il est certain que cette substitution se fait, ou en employant certains temps dans un seul nouveau, ou en combinant

Un verbe avec d'autres verbes ou mots, en d'autres termes, par des circonlocutions.

Il résulte de tout cela que l'indication des divers points de la durée peut être faite d'une autre manière que par le verbe ou les flexions du verbe; et s'il en est ainsi, l'expression du temps par le verbe n'est plus dès lors un élément nécessaire de la nature du verbe. on conçoit que, quelque soient les nuances de la durée que l'on veuille exprimer, on en manquera jamais de moyen pour préciser ces divers portions de la durée, même indépendamment du verbe. le verbe est si peu propre à représenter les divisions de la durée, que même dans les langues les plus riches, on trouve des formes auxiliaires, je adit mañana, hier, demain, qui suppléent à l'impuissance du verbe pour rendre certains points de la durée l'indication des temps est tellement séparée de la forme du verbe, que ces adverbies seuls suffiraient pour indiquer avec netteté la totalité des subdivisions de la durée.

Re'sumé.

— Ainsi après avoir recherché la combinaison des temps en grec, en latin et en français, nous avons été conduits

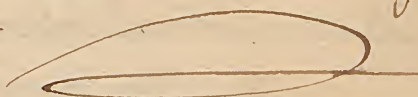
constat l'inégalité des procédés qu'emploient ces trois langues; nous nous sommes ensuite demandé si quelque une de ces trois langues avait la totalité du temps; et notre conclusion a été négative. nous avons vu que si aucune n'avait la totalité du temps, elles approchassent tout de même au moins du dire de points de la durée, qui manquent dans la conjugaison, par l'autre forme que par la forme verbale. fondée sur ce que dans les langues organiques les formes accidentelles tiennent à l'appui du temps; nous nous sommes demandé si ces formes accessoires ne pourraient pas remplacer dans l'expression du dire de points de la durée, les formes verbales; ayant résolu affirmativement cette question, nous en avons tiré cette conséquence que l'expression du temps n'est pas un élément intégral de la nature du verbe.

Conclusion. — La langue chinoise n'a pas de temps dans son verbal: et les Grammairiens anciens se sont trompés en disant que le verbe est ce qui exprime le temps.

Tel est le résumé de cette leçon: elle n'est que le résultat de ce que nous avons dit dans la leçon précédente. mais il est curieux d'arriver par le raisonnement et par

L'observation stricte du fait d'où nous tirons des conséquences
aux résultats auxquels nous voyons la langue Chinoise
être arrivée depuis long-temps. Dans la langue chinoise
il n'y a pas de temps, et les formes verbales sont
remplacées exactement par les mêmes procédés qui
tiennent au secours de la langue Grecque, Latine et
Française, par des adverbies et des circonvolutions.

Il est curieux d'être arrivé à dégager le verbe d'un
élément qui avait chez les anciens Grammairiers
une telle importance, qui était par cet élément qu'ils
définissaient le verbe: (ὁπρὸς ἐστὶ τὸ πρὸς ἡμᾶς
ἢ ἔστιν ὁ χρόνος); et de n'avoir plus fait de l'expression du
Temps qu'un élément accidentel et non fondamental
du verbe. —



Deuxième Leçon.

Deuxième

Système de Beauzée. Sur les Temps.

Ne nous proposons d'exposer aujourd'hui avec brièveté, mais dans tout son détail capitulaire, une théorie nouvelle sur le temps, appartenant à Beauzée; cette théorie mérité notammen, parce qu'en partant du même fait que nous, Beauzée est arrivé à des conséquences opposées. il comprend sous le nom de temps non seulement les temps proprement dits, c'est à dire les formes organiques temporelles qui se développent avec un même radical verbal, mais encore toutes les formes composées et surcomposées; ces formes sont ainsi nommées de ce qu'elles sont composées sur une ou plusieurs fois d'un ou plusieurs verbes auxiliaires qui concourent à former les expressions des temps. (en effet les verbes qui servent à former de nouveaux temps, sont nommés par les Grammairiens verbes auxiliaires). mais Beauzée introduit une distinction dans les verbes auxiliaires, distinction dont il n'a pas eu à avoir tout le parti possible.

Verbe auxiliaire, 1^o naturel, 2^o usuel.

Il distingue le verbe auxiliaire naturel, et le verbe

Auxiliaire usuel. le verbe auxiliaire naturel est le verbe *être*, il exprime l'existence d'une chose ou de la langue qui le possède. le verbe auxiliaire usuel est rendu auxiliaire par l'usage.

Lequel est le verbe auxiliaire *O* usuel.

Les verbes qui primitivement employaient dans leur sens propre, sont détournés de cette acception primitive, et, qui subordonnés aux autres verbes, concourent avec eux à la formation des temps; lorsqu'ils sont subordonnés aux autres verbes, ils perdent alors leur signification et la perdent complètement. —

Lorsque nous examinons les verbes auxiliaires, nous reviendrons sur cette distinction des verbes auxiliaires naturels et du verbe auxiliaire usuel; nous trouverons entre eux une différence réelle; et nous nous demanderons il est vrai que l'auxiliaire usuel soit aussi complètement privé de son sens primitif que beaucoup le pense. — Beaucoup reconnaît aussi des expressions composées d'éléments souvent très différents du verbe pour la forme, expressions que l'on appellerait des idiotismes, et sous on se sert pour désigner un point de la durée: comme cette expression: (*être sur le point de ...*), et autres.

Définition:

Division du Temps.

Le temps d'après Beauzée les temps sont des formules qui ajoutent à l'idée de la signification fondamentale du verbe, l'idée accessoire de l'existence en rapport avec une époque.

~~X Beauzée appelle cette idée, accessoire, parce que certains temps indiquent en dehors du verbe ce qu'il appelle le rapport d'existence à une époque. le rapport d'existence à une époque est donc pour Beauzée l'élément fondamental des formules appelées temps. —~~

Le rapport d'existence à une époque quelconque paraît à Beauzée se diviser en deux autres éléments: 1^o le rapport de l'existence à cette époque; 2^o l'époque même qui sert de terme de comparaison. —

(Et avant d'aller plus loin, il est nécessaire que nous expliquions le mot accessoire dont se sert Beauzée dans la définition du temps. Selon Beauzée, l'idée de temps n'est pas fondamentalement inhérente à la nature du verbe; et il se peut faire que le temps soit exprimé en dehors du verbe.

Exemple: « moi aller demain à sa rencontre ». ici le temps (futur) est certainement exprimé en dehors du verbe

par l'adverbe *Demain* 11. aussi beaucoup reconnaît-il que l'idée
 du temps est une idée accessoire du verbe.)

Reprenons notre subdivision. ^{Il en ressort} ~~Il en ressort~~ deux divisions
 générales du temps, que nous allons exposer.

1^{re} Division générale du temps.

L'existence est simultanée, antérieure ou postérieure quant
 à l'époque.

L'existence considérée quant à l'époque, est, 1^o ou comme
 simultanée, quand l'existence coïncide avec l'époque; 2^o ou comme
 antérieure, lorsque l'existence précède l'époque; 3^o ou comme
 postérieure, quand l'existence suit l'époque. De là trois espèces
 de temps, passé, présent, futur. Les temps présents sont
 ceux qui expriment l'existence par rapport à une époque, comme
 coexistante avec cette époque. Les temps passés sont ceux qui
 considèrent l'existence par rapport à une époque, comme
 antérieure à cette époque. Les temps futurs sont ceux qui
 considèrent l'existence par rapport à une époque, comme
 postérieure à cette époque. —

2^e Division générale du temps.

Cette 2^e division est prise dans la considération de l'époque
 même qui sert de terme de comparaison, comme la première l'a été

prise dans la considération du rapport d'existence à l'époque.
 cette époque peut être envisagée de deux manières, ou sous un point
 de vue général et indéterminé, ou sous un point de vue spécial
 et déterminé. Sous un point de vue général, le temps exprime
 un rapport d'existence avec une époque indéterminée. Sous un
 point de vue spécial, il exprime un rapport d'existence avec
 une époque déterminée. —

Temps indéfini.

Les temps qui expriment un rapport avec une époque
 indéterminée, sont nommés par Beauzée temps indéfini. —

Temps défini.

Les temps qui expriment un rapport avec une époque déterminée,
 sont nommés par Beauzée temps défini. ce qu'il y a à
 remarquer c'est que la première division générale des temps rentre
 dans les deux sections de la seconde division générale des temps;
 c'est à dire, que l'on peut considérer chacun des trois temps qui
 composent la première division, la simultanéité, l'antériorité
 et la postériorité, ou sous un point de vue général et indéterminé,
 ou sous un point de vue spécial et déterminé. D'où il suit que
 chacun des trois temps donnés par la première division, peut
 être un temps indéfini ou un temps défini, suivant la manière
 dont on considère le terme de comparaison, on peut donc considérer

le présent ou comme défini ou comme indéfini; les présents ou passés, comme défini ou comme indéfini; le futur, comme défini ou comme indéfini.

Le temps indéfini exprime les trois grands rapports de l'existence, c'est à dire, la simultanéité, l'antériorité, la postériorité, avec abstraction de toute époque de comparaison, ou avec indétermination de cette époque.

Le temps défini, au contraire, exprime les trois rapports de l'existence, c'est à dire, la simultanéité, l'antériorité, la postériorité, avec la détermination d'une époque spéciale et précise.

De cette dernière distinction du temps, en temps indéfini et en temps défini, suivrait qu'on ne le considère pas rapport à l'époque qui sert de terme de comparaison, mais une troisième division générale du temps. il ne peut y avoir qu'une seule espèce de temps indéfini; car il n'y a qu'une manière de faire abstraction de l'époque de comparaison, et de la laisser dans son indétermination première. un temps est, ou indéterminé, ou déterminé. Si nous voulons d'un temps indéterminé faire autre chose, nous n'en pourrions faire qu'un temps déterminé; donc il n'y a dans la forme qu'un seul présent, un seul passé, un seul futur indéfini.

Mais il peut y avoir bien des espèces de temps défini.

^I
par rapport

tandis que nous n'avons pu trouver qu'une forme de l'indétermination, nous trouvons plusieurs formes de la détermination, en considérant le terme de comparaison à un point fixe pris dans la durée; c'est à dire, que suivant que l'époque qui sert de terme de comparaison est plus ou moins rapprochée, plus ou moins éloignée d'un point fixe de la durée, ou bien qu'elle est dans une position quelconque par rapport à ce point; alors l'indétermination varie. le temps est donc défini de différentes façons.

Il faut quel sera ce point fixe qui nous est nécessaire? il est de la plus grande importance de le bien fixer; car c'est de lui, en dernière analyse, que dépend la détermination ou la fixation du terme de comparaison: de ce point décisif et capital, dépend aussi la netteté d'une expression de la valeur définie du temps. ce point n'est pas laissé à l'arbitraire; et les hommes ne le choisissent pas à leur guise: il a été heureusement fixé. c'est l'instant de la parole; c'est cet instant qui sert de dernier terme à toutes les relations de l'existence que l'on a besoin d'exprimer.

Nous commençons à comprendre ce que l'on doit entendre par la relation du terme de comparaison avec un point fixe pris dans la durée. la position du terme de comparaison est relative à l'instant de la parole; suivant qu'elle est

simultanée, antérieure, ou postérieure à cet instant de la parole, le temps déterminé est actuel, antérieur ou postérieur; De sorte qu'il faut distinguer ici encore trois sortes d'époques ou de positions des termes de comparaison.

On appelle époque actuelle celle qui coïncide avec l'instant de la parole; époque antérieure, celle qui a précédé l'instant de la parole; époque postérieure, celle qui suit l'instant de la parole. De là, trois espèces de temps définis: Temps défini actuel, temps défini antérieur, temps défini postérieur; suivant la position occupée par le terme de comparaison à l'égard de l'instant de la parole.

Et comme cette distinction ne peut porter, et ne porte en effet que sur le temps défini, dans lesquels nous avons déjà rencontré trois grandes espèces de temps, le présent, le passé et le futur, il s'en suit, dis-je, qu'ils reçoivent de la situation différente qu'occupe le terme définissant, une valeur, une dénomination nouvelle, les uns nouveau en fin d'actuel, d'antérieur ou de postérieur.

Vous avez un présent défini actuel, c'est à dire, un présent exprimant la simultanéité de l'existence à l'égard d'une époque déterminément actuelle, quant au moment de la parole.

~~De même~~ Vous avez un futur prétérit défini antérieur

ou postérieurs, suivant qu'il exprime l'antériorité ou postériorité
d'existence à l'égard d'une époque déterminément antérieure,
Quant au moment de la parole.

De même vous avez un futur défini antérieur ou postérieur....

Telle sont les bases logiques sur lesquelles repose toute la théorie de Beauzée.
C'est la structure, l'échafaudage de son système dans lequel il fait rentrer
toutes les formes qu'il présente les langues dans leur conjugaison
plus ou moins variées. Il le a pu se flatter cependant de se faire comprendre
immédiatement par l'exposition nue de son principal. quelque attention
qu'on y mette, il est difficile de sortir d'un édifice de six trois divisions;
c'est comme une combinaison, une table de chiffres; pour en chiffarder
ou verser par le fait. on est embarrassé, lorsqu'on raisonne sur
des quantités sans voir le but du raisonnement.

Si on voulait résumer brièvement la théorie de Beauzée, on le
ferait en ce peu de mots: elle présente, comme nous l'avons dit, trois
grandes divisions qu'il appelle, les deux premières générales, la
troisième simplement division. première division: trois parties, présent,
passé, futur. deuxième division; deux parties, temps indéfini,
temps défini. les trois grande temps de la première division
descendent dans la deuxième, et y prennent de nouvelles formes:
présent, passé, futur, indéfini et défini. troisième division,
trois parties, actuel, antérieur, postérieur.

Application du système.

Maintenant nous devons maintenant l'application du système, non par un langage, mais à la langue française qui, grâce à la variété de ses formes, présente les conjugaisons les plus riches. nous avons dit que la première division générale du temps distinguait trois portions : le présent, le passé, le futur; que ces trois caractères généraux du temps étaient définis ou indéfinis, selon qu'on se faisait par ou qu'on ne se faisait abstraction de l'époque de comparaison.

premier le présent le présent du grammairien : « j'ouvre » est reconnu par Beauzée comme un véritable présent, mais comme un présent indéfini, c'est à dire, que suivant Beauzée, le présent du grammairien exprime la simultanéité d'existence, abstraction faite d'une époque précise de comparaison; c'est à dire, la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque quelconque, mais indéterminée.

Le présent indéfini de Beauzée est employé de quatre manières :
 1^o. comme présent actuel, c'est à dire, comme exprimant la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque actuelle, quant au moment de la parole. Exemple : « j'ouvre » ou « j'aurais fait cette action ». il y a ici indétermination, car l'époque n'est pas précise, mais c'est un présent indéfini, mais employé d'un sens actuel.

2^o. comme « présent antérieur », c'est à dire, comme exprimant la simultanéité d'existence avec une époque antérieure au moment

de la parole. Exemples: « je le rencontre en chemin », « j'ai cru qu'il s'embarrasse ». ce temps est présent, parce qu'il exprime simultanéité d'existence entre deux actions; mais le récit est reporté à un temps antérieur, quant au moment de la parole. \

3.^e comme « présent postérieur », c'est à dire, comme exprimant simultanéité d'existence avec une époque postérieure, quant au moment de la parole « je partirai demain ». —

4.^e comme « présent indéfini », par excellence (présent absolu) c'est à dire, comme exprimant simultanéité d'existence avec toute époque. « Dieu est ». —

Donc, suivant Beauzée, le présent de Grammaire est véritablement indéfini, parce qu'il n'est attaché à aucune époque, il peut être rappelé indifféremment à toute époque, pourvu qu'on lui laisse la signification de simultanéité qui le constitue essentiellement.

Le présent indéfini, avons-nous dit, exprime la simultanéité avec toute époque; mais s'il sort de cette indétermination, ce n'est pas pour cesser d'exprimer la simultanéité d'existence, mais seulement pour ne l'exprimer qu'à une époque déterminée.

trois formes de présent parmi les présents définis. 1.^o le présent défini actuel, identique pour la forme au présent indéfini; en effet, le présent indéfini exprime la simultanéité avec abstraction de toute époque; s'il sort de cette simultanéité vague et indéterminée, c'est

pour l'exprimer quant à une époque déterminément simultanée à l'instant de la parole, aussitôt il alors présent défini actuel.

Exemple : « je vous loue maintenant. »

2^o Présent défini antérieur : c'est à dire, un temps qui exprime simultanéité d'existence relativement à une époque déterminément antérieure à l'instant de la parole. il y en a deux sortes : présent défini antérieur simple : « je louais, quand..... » ; présent défini antérieur périodique : « je louai..... » . ce dernier est appelé périodique, parce qu'il comprend toute la période du temps passé, quant à l'instant de la parole. —

3^o présent défini postérieur : ce temps exprime l' simultanéité d'existence quant à une époque déterminément postérieure, relativement à l'instant de la parole : Exemple : « je partirai demain ». —

Prétérit.

Beaucoup remarque également deux sortes de prétérits ; le prétérit indéfini et le prétérit défini.

Prétérit indéfini.

Le prétérit indéfini exprime l'antériorité d'existence, abstraction faite de toute époque de comparaison. —

Le prétérit a trois emplois : 1^o prétérit indéfini actuel, c'est à dire, exprimant l'antériorité d'existence, relativement à une époque actuelle, quant à l'instant de la parole. « j'ai lu ce livre ». —

2^o Prétéris indéfini antérieur, c'est à dire, exprimant l'antériorité de l'existence, relativement à une époque indéterminée antérieure à l'époque de l'instance de la parole. Exemple : « à peine ai-je parlé, qu'un bruit confus s'élève ».

3^o Prétéris indéfini postérieur, c'est à dire, exprimant l'antériorité de l'existence à l'égard d'une époque indéterminée postérieure à l'instance de la parole. Exemple : « j'ai fini d'un instant ».

Donc, suivant Beaufort, le prétéris des Grammaires est un prétéris véritablement indéfini, parce qu'il n'est ni astreint à aucune époque, il peut se rapporter à toute indifféremment, pourvu qu'on lui conserve sa signification d'antériorité.

~~Prétéris défini.~~

Le Prétéris défini a trois emplois. — Le prétéris indéfini, avons-nous dit, exprime l'antériorité d'existence relativement à toute époque ; mais s'il sort de son indétermination première, ce n'est que pour exprimer l'antériorité relativement à une époque précise ; il est alors prétéris défini. — Le prétéris défini a trois emplois :

1^o prétéris défini actuel, identique pour la forme au prétéris indéfini, parce qu'il exprime primitivement l'antériorité de l'existence, et pouvant s'appliquer à toute l'époque, suivant le besoin de la proposition ; si le discours ne désigne aucune circonstance

précis et qu'on veuille le faire sortir de cette indétermination, le prétérit doit se rapporter à l'instant de la parole. exemple: « j'ai lu ce livre ». —

2^o. prétérit défini antérieur. ce temps exprime l'antériorité de l'existence, quant à une époque déterminément antérieure, relativement à l'instant de la parole.

Il y en a deux espèces, comme pour le présent: le prétérit défini antérieur simple, « j'avais lu », le prétérit défini antérieur périodique: « j'en avais lu ». ce dernier comprend toute la période de temps passé, relativement à une époque antérieure à l'instant de la parole.

3^o. Prétérit défini postérieur. ce temps exprime l'antériorité d'existence, quant à une époque déterminément postérieure, relativement au moment de la parole: « j'aurai lu, quand..... »

(Varron appelait ce temps perfecta.)

Futur. « j'aurai lu » n'est considéré par beaucoup comme un véritable futur indéfini, exprimant postériorité d'existence avec abstraction de toute époque de comparaison.

Sur le futur, même division: futur indéfini, futur défini. le futur indéfini a trois emplois, savoir:

1^o. futur indéfini actuel, fort à dire, exprimant postériorité d'existence à l'égard d'une époque actuelle quant à l'instant de la

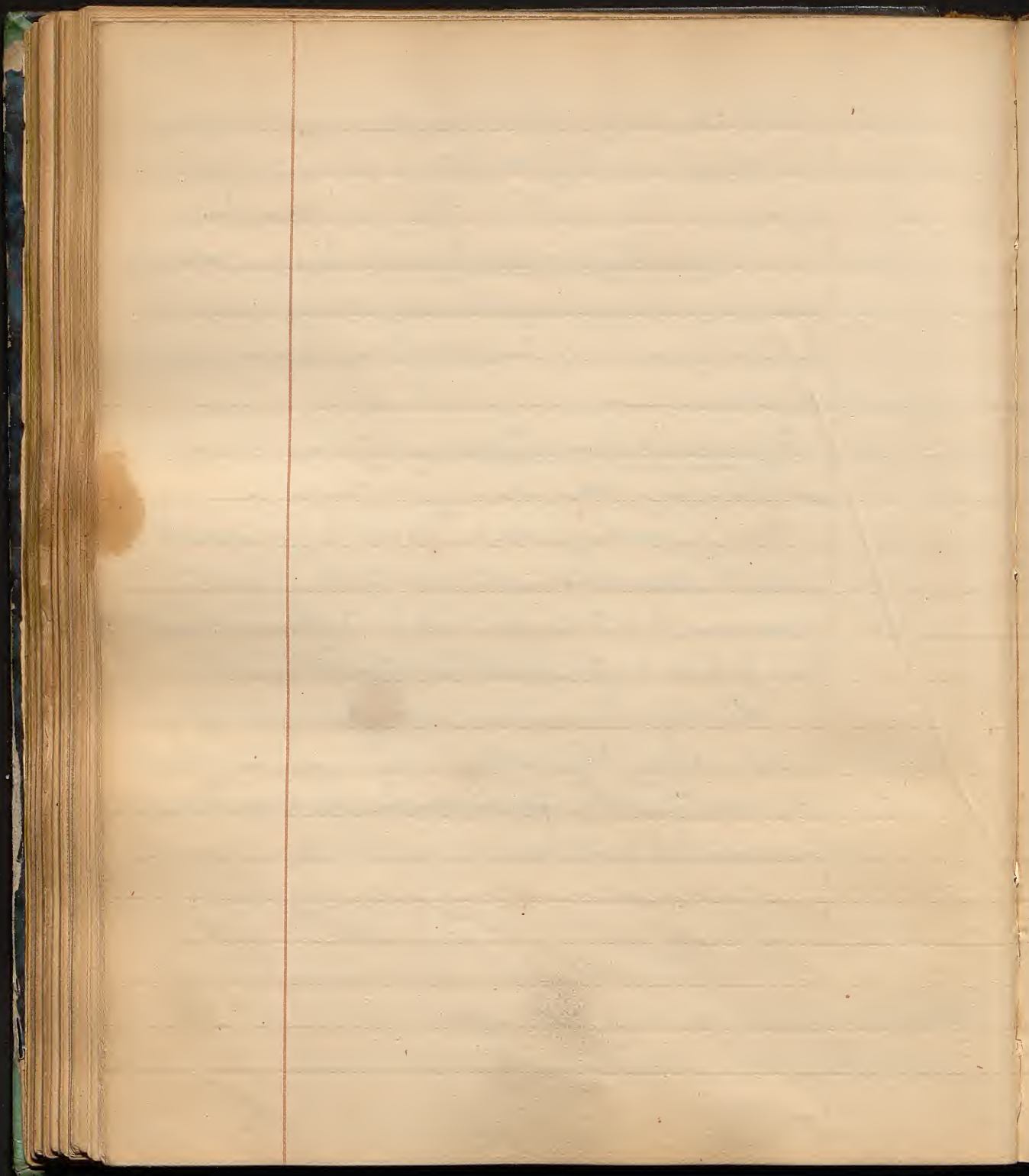
parole. Exemple: « j'ai douté du jugement que le public doit porter de cet ouvrage ». point de futur indéfini antérieur. — « j'ai craint le jugement qu'on doit porter de mon livre: j'en ai craint plus ». —

2.^o futur indéfini postérieur, c'est à dire, exprimant postériorité d'existence quant à une époque postérieure, relativement à l'instant de la parole. Exemple: « si j'ai passé un nouvel examen, j'en préparerai ». —

3.^o futur véritablement indéfini, (absolu). il exprime la postériorité pour tous les temps: « tout le monde devrait mourir ». —

Donc, suivant Beauzée, la forme du futur du Grammaire est celle d'un temps véritablement indéfini; n'étant assujéti à aucune époque, elle peut s'appliquer à toutes indifféremment, pourvu qu'on lui laisse la signification de postériorité d'existence.

Futur défini. Dans un emploi. il n'y a point de futur défini actuel. — 1.^o futur défini antérieur. ce temps exprime la postériorité d'existence, quant à une époque déterminée antérieure relativement au moment de la parole. —



Deuxième leçon.

Du Verbe

Examen de la théorie de Beauzée.

~~Fin de la théorie de Beauzée. réfutation~~
~~de cette théorie.~~

III

~~Futur. — Division du futur en l'indéfini et défini. —~~

~~De même que pour le présent et le présent Beauzée établit pour le futur une division en futur défini et futur indéfini. —~~

~~Le futur indéfini se compose du présent du verbe « Devoir » devenu auxiliaire, et de l'infinitif du verbe même qu'on emploie : « je dois louer » : postériorité d'existence avec abstraction de toute époque. —~~

Beauzée établit de plus une forme composée qui, suivant les grammairiens, n'est pas un temps, mais exprime une division particulière de la durée qui suit l'instant de la parole, et qui se forme au moyen du verbe « Devoir », auquel est enlevé dans cette composition sa valeur primitive d'obligation : voilà ce que Beauzée appelle un futur indéfini. il exprime, en effet, la postériorité d'existence avec abstraction de toute époque de comparaison ; et c'est cette abstraction de toute époque de comparaison qui lui donne le caractère d'indéfini : « je dois lire » ; tel est, selon Beauzée, le véritable futur indéfini. ce temps (car Beauzée l'appelle un temps) a trois emplois.

Trois emplois du futur indéfini; 1^o futur
Indéfini actuel, postérieur d'existence, quant à une époque
actuelle. —

En effet, On s'en sert: 1^o comme futur indéfini actuel, c'est à dire,
comme exprimant la postériorité d'existence, à l'égard d'une
époque actuelle quant à l'instant de la parole. ainsi: « je
suis certain qu'il doit lire ».

2^o futur indéfini postérieur d'existence à l'égard d'une
époque postérieure. —

2^o on s'en sert ~~comme~~ futur indéfini postérieur, c'est à dire,
comme exprimant la postériorité d'existence à l'égard d'une
époque postérieure à l'instant de la parole: « si j'avais il doit
lire, ce ne sera pas avant l'année prochaine »;

3^o futur véritablement indéfini ou absolu, postériorité
pour tout le temps. —

3^o comme futur véritablement indéfini ou plutôt absolu, c'est
à dire, comme exprimant une égale relation de postériorité pour
tout le temps: « le homme doit tout mourir » — donc,
suivant Brachet, ce futur composé avec le verbe *devoir*, est bien
un futur indéfini. c'est un temps, qui n'étant ^{attaché} ~~attaché~~ à aucune
époque, peut être rapporté indifféremment à toute époque
déterminée, pourvu qu'on en lui enlève par la signification de

lesignation d'époque

posteriorité d'existence. —

Futur défini. — point de futur défini actuel. —

Les futurs définis sont au nombre de deux (car il n'y a point de futur défini actuel) : —

1.^o futur défini antérieur, postérieur d'existence, à l'égard d'un point déterminé antérieur. —

Les futurs définis sont au nombre de deux, (car il n'y a point de futur défini actuel.

1.^o Futur défini antérieur — ^{Il} qui exprime la postériorité d'existence à l'égard d'un point déterminé antérieur quant à l'instant de la parole : « je devrais l'avoir » ;

2.^o Futur défini postérieur. —

2.^o Futur défini postérieur, qui exprime la postériorité d'existence à l'égard d'un point déterminé postérieur, quant à l'instant de la parole : « je devrais l'avoir. » —

Beauzée réfute l'autorité de Grammaire, surtout sous le point de vue de l'imparfait, qu'il appelle présent défini antérieur, et du futur, qu'il appelle présent défini postérieur. — C'est aussi là que nous l'examinons.

Il est la théorie de Beauzée exprimée dans ses principes et son application. L'expression de cet principe est accompagnée de la réfutation de l'opinion de l'autorité Grammaire, tout en

Contraires à la Science ; et il existe surtout sur ce que les auteurs
Grammaticaux appellent Imparfait, et qu'il appelle lui-même
présent défini antérieur simple, et sur ce qu'ils appellent futur,
et que lui-même nomme Présent défini postérieur. C'est là
qu'existe toute la différence qui sépare les systèmes de Beauzée
de tout tel autre ; et c'est sur ce point que nous devons examiner
principalement la théorie de Beauzée. aussi, s'il arrive que ce
point ait été justement critiqué, la chute entraînera
nécessairement celle de tout le reste de la théorie. —

Là où Beauzée donne le nom qu'il donne à notre
Imparfait et à notre futur.

puisque cette théorie repose tout entière sur le principe
universel, d'après lequel Beauzée a prétendu changer le caractère
du temps, et leur donner de nouvelles dénominations, il est
inutile de nous demander d'abord si les prétérits de Beauzée
sont aussi des prétérits pour nous. la question qui nous en vient d'ailleurs,
qu'une question de mot, est toute résolue, si on se rappelle
que nos prétérits indéfinis ou aoristes, et nos prétérits définis
se reproduisent dans les prétérits de Beauzée. ce qu'il y a
d'original dans son système, ce qui les différencie de tout tel
autre, c'est la théorie relativement à l'Imparfait et au futur. —

Beauzée attaque Port-Royal qui regarde

l'imparfait comme un temps à rapport double, qui exprime antériorité et simultanéité. pourquoi Beaupré, de cet deux éléments, n'a-t-il adopté que la Simultanéité ?

Beaupré a mis cette théorie d'autant son jour, quand il s'est attaché à réfuter la définition de l'imparfait donnée par le Grammairien de Port-Royal. ce grammairien ayant observé que l'acte, l'état ou la qualité exprimée par l'imparfait, se produisait dans la partie de la durée qui précède l'instant de la parole, et que ce point antérieur était subordonné à un autre point antérieur à l'instant de la parole. ce Grammairien, dis-je, définis l'imparfait, un temps à rapport double, qui exprime l'antériorité et la Simultanéité. cette définition qui n'avait point été ainsi précisée par le Grammairien de Port-Royal, voilà l'avoué adopté. d'où vient que Beaupré, au contraire, n'a pas considéré les principaux éléments qui se trouvent dans l'imparfait, c'est à dire, le rapport d'antériorité et le rapport de simultanéité, de la même manière que ledit autre Grammairien ? la jist toute la question : il est donc cette-ci, savoir : de ces deux éléments que nous voyons jusqu'à un certain point enégale quantité dans l'imparfait, pourquoi est-ce l'un plutôt que l'autre qu'il a choisi ? —

Beaupré a reconnu led ~~deux~~ élément, mais celui qui

l'a frappé, c'est la simultanéité. cela vient du point de
vue où il s'est placé.

Deauzée reconnaît le deux^e Element aduini par Port-Royal,
rapports d'antériorité et rapports de simultanéité; seulement
il dispose différemment ces deux Elements, il attache peu
d'importance au premier, mais il remarque surtout le second;
ainsi, dans cette phrase: « j'écrivais quand vous étiez venu »,
il regarde la simultanéité comme le caractère principal de ce temps;
et il reconnaît pourtant un second Element, l'antériorité quant
à l'instant de la parole. or, s'il insiste d'une manière si parti-
culière sur le second de ces Elements aduini, d'où cela vient-il?
uniquement de la différence du point de vue dans lequel s'est
placé Deauzée pour déterminer le rapport de ce temps avec le
point de la durée qu'il exprime. —

Deauzée prend pour terme de comparaison le point
de la durée, et non pas l'instant de la parole: « j'écrivais
quand vous étiez venu » il remarque d'abord la simultanéité, c'est
donc un présent; puis, il remarque un second lieu l'antériorité
quant à l'instant de la parole; et il dit: « présent antérieur. » —

Tous temps est en rapport avec un instant de la durée:
c'est donc de la connaissance du point de la durée, qui résulte

L'appréciation d'un temps quelconque, telle qu'elle a été adoptée par Beauzée. A point qu'il appelle terme de comparaison, est-il exprimé dans la phrase, le temps qu'il s'agit d'apprécier, est alors très bien caractérisé et déterminé, suivant qu'il se trouve par rapport à lui antérieur, postérieur ou simultané.

Si, au contraire, le terme de comparaison est double, Beauzée prend pour signe caractéristique le rapport qui se présente le premier à lui, toujours dans le discours, et il place en premier lieu le second caractère du temps, qu'il tire du deuxième terme de comparaison, c'est à dire, de celui qui peut lui apporter ce deuxième caractère.

Eh bien, et pour mieux éclaircir cette théorie, et l'appliquer aux exemples que nous avons donnés plus haut, quand on dit : « je lisais lorsque vous écriviez », le terme de comparaison est : « lorsque vous écriviez », auquel : « je lisais » est simultané, « je lisais » est donc un présent : et quant au deuxième terme de comparaison, c'est à dire, l'instant de la parole, deuxième terme selon Beauzée le plus éloigné ; comme ces instants de la parole, deuxième terme de comparaison, n'est placé qu'en deuxième lieu, il ne doit paraître que le deuxième dans la détermination du temps qui devient un présent antérieur, l'époque de comparaison étant antérieure à l'instant de la parole. —

Beauzée reconnaît le deux éléments qui composent le temps :
il les cherche dans le discours : 1^o Simultanéité, c'est le
présent ; 2^o antériorité à l'instant de la parole, il ne prend point
ainsi l'instant de la parole pour déterminer la force du temps.
c'est là toute la difficulté. —

La difficulté est celle-ci : est-ce l'antériorité quant à
l'instant de la parole, ou la Simultanéité dans un point de
la durée qui doit dominer dans ce que nous appelons imparfait ?

Les Grammairiens qui prennent l'instant de la parole pour
point de départ de la détermination du temps, regardent le
temps qu'ils appellent Imparfait, comme un temps
passé, tandis qu'en contraire cet instant de la parole est aux
yeux de Beauzée effacé par la détermination du rapport de
Simultanéité dans un point quelconque, avant l'instant de
la parole. Beauzée ne peut par conséquent que d'appeler
ce temps, un présent. Il s'agit donc de savoir lequel des
points de comparaison doit être pris, pour apprécier au
juste la valeur de l'Imparfait. c'est là le point auquel
la discussion de la théorie de Beauzée conduit nécessairement.
nous comprenons pourquoi Beauzée appelle l'Imparfait un
présent antérieur, tandis que chacun des Grammairiens qui l'ont

Suivi on précède conservant à ce temple le nom d'Imparfait.

Cette différence vient de la différence d'application d'un principe identique. les éléments reconnus par les uns, sont adoptés par les autres; mais les uns font prédominer un Élément que la théorie de l'autre ne regarde que comme Secondaire, et réciproquement.

Quel est le meilleur ~~des deux~~ ~~stémata~~ ?

Il faut donc savoir maintenant quel est le meilleur ~~des deux~~ ~~stémata~~ de celui qui fait prédominer l'Élément de simultanéité, ou de celui qui s'attache au caractère d'antériorité, en partant d'un point fixe, admis universellement, et qui est l'instant de la parole. —

Le point de comparaison le plus naturel à choisir, est l'instant de la parole: toutes les langues l'ont fait, et le bon sens confirme le choix.

S'il s'agissait de déterminer quel est le point de comparaison le plus naturel à choisir, l'exemple de toutes les langues nous donnerait aussitôt une solution positive en faveur de l'instant de la parole. car toutes les langues ont considéré l'instant de la parole, comme le point fixe, duquel on se part pour déterminer tout le temps, quelle qu'il soit, et en effet,

il en devrait être ainsi : l'instant de la parole est en présent à l'esprit de celui qui écoute, comme à l'intelligence de celui qui parle, naturellement c'est le point de départ de toute détermination du temps. ainsi donc, si on demandait à un homme de bon sens et de bonne foi quel est le caractère du formal verbal qui ont figuré dans une conversation, dans un récit qu'il vient d'entendre, il dirait que le caractère de ce formal est d'exposer des faits dans leur rapport avec un point antérieur à l'instant de la parole; il dirait que ces temps sont des formals de passé. ainsi le bon sens de tout le monde et le témoignage de tout le grand monde s'accordent à reconnaître l'instant de la parole comme le seul point de départ rigoureux de tout le temps, quelque qu'il soit.

mais il nous faut une raison plus logique de ce fait. il ne suffit pas, pour en rendre compte, de citer des témoignages; car d'ailleurs pourrais s'inscrire en faux contre cette assertion de tout le grand monde il faut rendre raison logiquement de ce fait admis par le bon sens; c'est à dire, qu'il faut donner la raison scientifique du bon sens. c'est là le vœu de tout le scientifique; d'une part, recueillir toutes les notions du sens commun et en tirer toutes les conséquences qui peuvent en découler; de l'autre, justifier ces notions et en rendre compte, autant

La il est possible, et de l'anomalie, et du fait conformes
au rythme. —

Il faut une raison plus logique. examinons donc
pourquoi dans l'imparfait, on a fait dominer la notion
d'antériorité, et par conséquent pourquoi l'instant de la
parole a été choisi pour terme de comparaison.

Avant tout il faut chercher par la méthode empirique
pourquoi les Grammairiens ont admis l'instant de la
parole comme une condition de l'appréciation du temps,
et ensuite pourquoi dans l'imparfait ils ont prédominé
la notion d'antériorité. c'est de cette notion que s'est déterminée
la valeur du temps. il faut que cette notion y domine,
que ce soit l'élément principal dans ce temps, et de plus
que ce soit d'elle qu'on ait fait sortir le caractère et la
dénomination de ce temps. mais comment y domine-t-elle ?
quand y prédomine-t-elle ? voilà où l'analyse que nous avons
faite, et la question que nous nous proposons de résoudre,
nous amènent : apprécions la quantité d'idée d'antériorité qui
se trouve contenue dans l'imparfait, après avoir montré que
cette notion prédomine dans l'imparfait. on ne peut manquer
d'en tirer le caractère propre de l'imparfait.

Pour apprécier si l'idée d'antériorité domine dans l'imparfait,
 et pour reconnaître jusqu'à quel point elle y domine, il est
 nécessaire avant tout de voir à quel point domine le point de vue de
 l'écouler. prenons un discours suivi, une phrase ou un ensemble
 de plusieurs propositions: car c'est de l'ensemble des propositions
 que nous pourrions déterminer l'antériorité, soit d'antériorité, soit
 de postériorité, soit de simultanéité, qui doivent à leur tour
 déterminer le caractère du temps. —

Dans cette phrase « j'étais quand vous écririez », il y a
 simultanéité et antériorité. mais il y a antériorité dans l'acte
 « j'étais », & vous écririez »; il y a aussi antériorité dans le temps
 où cet acte se passait. Soit il soit que dans l'imparfait la
 simultanéité est à l'antériorité dans le rapport de l'idée. —

et ainsi dans cet exemple: « j'étais quand vous
 écririez », nous sommes sûr de deux éléments, qui sont:
 1.° Simultanéité des deux actes qui s'y trouvent exprimés,
 2.° antériorité, quant à l'instant de la parole.

Les deux idées interviennent ou d'une manière égale, ou bien
 l'une paraît plus ou moins souvent que l'autre. D'abord
 remarquons que si les deux actes sont simultanés, ils sont
 également passés quant à l'instant de la parole. on peut

Remarque sur deuxième lieu qu'avancer deux propositions, il y
 a un acte considéré comme passé, quant à l'instant de la parole,
 et qu'en plus entre ces deux actes il y a un espace commun, le temps
 pendant lequel ce deux actes s'opèrent par un espace antérieur lui-même
 quant à l'instant de la parole. ainsi: donc en deux propositions
 prises ensemble, ou l'une par rapport à l'autre, nous offrons
 deux passés quant à l'instant de la parole; et au milieu, il y
 a un présent constaté par la simultanéité de l'accomplissement
 de deux actes. maintenant en quelle quantité interviennent les
 idées d'antériorité et de simultanéité, qui sont les éléments de
 notre phrase? L'idée d'antériorité ne donne-t-elle pas, et offre-
 t-elle pas l'idée de simultanéité presque complète? Si on veut
 apprécier avec duquel algébrique la quantité d'antériorité et
 de simultanéité; pour procéder comme les sciences mathématiques,
 se veut désigner dans le discours tout ce qui est antérieur
 par A, tout ce qui est simultané par B, la formule qui
 résultera de notre proposition: « j'écrirai quand vous écrivez »,
 cette formule ne serait-elle pas:

$$A + B + A = X ?$$

D'où il suit que l'idée d'antériorité serait dans le rapport de
 2 à 1, à l'idée de simultanéité: nous aurions:

$$A : B :: 2 : 1 \text{ —}$$

ce n'est point une raison valable: car comment donner
une mesure commune à deux choses qui sont le produit d'un
rapport tout différent?

Depuis que Beauzée ne répond à cette solution en nous
demandant, comment nous pourrions apprécier l'antériorité et
la simultanéité au moyen d'une commune mesure, puis que
l'antériorité est donnée par rapport à l'instans de la parole,
tandis qu'au contraire la simultanéité nous est donnée par
la comparaison du temps, où se sont produits les deux actes,
entre eux: nous devons abandonner cette formule algébrique,
et chercher d'une autre manière à apprécier la part que le
langage, considéré en lui-même, a dans la détermination
des deux notions d'antériorité et de simultanéité.

Je suppose une langue, et il arrive par le fait de la
langue finnoise que cette supposition n'en est pas une, je
suppose une langue, dis-je, qui ne pourrait point exprimer
ce que nous appelons du temps, qui ne pourrait attacher
au verbe ce flexion, ces signes au moyen desquels nos
verbes peuvent exprimer l'acte, l'état ou la qualité; je
suppose que cette langue existe sans le secours du temps du
verbe, qui peut exprimer le présent, le passé, le futur, elle

Soit privée du moyen auquel nous sommes tellement
 habitués, qu'il nous est impossible de bien imaginer une
 langue qui n'en ait pas : comment fera cette langue pour
 exprimer cette idée : « j'écris quand vous écrivez » ? Dans la
 supposition, cette langue n'a aucun forme verbale, mais elle a
 des verbes d'action, des noms vivants, c'est à dire, qui expriment
 des actions vivantes. pour exprimer le temps, et la simultanéité
 du temps, et l'antériorité, cette langue aura sans doute des
 mots, tels que, pour l'antériorité, « hier », « avant-hier », « la
 semaine dernière », « l'année passée », pour la simultanéité, « quand »,
 « en même temps », « au même instant ». ainsi elle dira : « je lis
 dans le passé, quand vous écrivez dans le passé ». Si elle n'a
 pas de terme pour exprimer la relation aussi nettement que
 le mot « Quand », elle dira : « vous au passé écrivez, moi au
 passé lis » ^{en même temps que}. mais dans l'un et l'autre cas, c'est à dire,
 qu'une langue n'ait pas de terme pour exprimer la simultanéité,
 les deux phrases reviendront toujours à celle-ci : « moi
 dans le passé lis, vous dans le passé écrivez ». Car ces
 expressions étant elliptiques, nous devons pour suppléer à
 l'ellipse, mettre en dehors tout le élément de temps qui s'y
 trouvent renfermé ; et nous devons en effet qu'il y a
 d'antériorité, y étant deux fois comprise, nous devons aussi

& ait ou /-

l'exprimer deux fois. quant à la simultanéité, il faut la supposer exprimée par la juxtaposition. mais quelle est donc pour nous l'idée saillante? c'est l'idée du passé qui est exprimée deux fois. que cette double expression du passé soit liée par le mot « quand », « lorsque », ou qu'elle ne le soit pas, la phrase reproduit toujours cet élément qui nous en avons retraité.

Maintenant cette idée de simultanéité, où est-elle dans notre exemple? l'idée de simultanéité a été exprimée par la juxtaposition. ainsi la juxtaposition a dû suffisamment indiquer la simultanéité; et quel que soit le lien commun aux deux propositions qui en expriment la simultanéité, l'expression de l'antériorité se reproduit dans chacun de ces deux propositions. ainsi l'idée du passé est nécessairement reproduite deux fois, tandis que celle de simultanéité est à peine exprimée une fois. il en résulte que l'idée d'antériorité, dans cette langue, sera exprimée deux fois :

1^o dans la deux propositions analysées, comme nous venons de le faire;

2^o dans la proposition « nous écrire » déterminée quant à l'instance de la parole.

il en résulte encore que l'idée de simultanéité qui fait la base de la théorie de Brançie, n'est exprimée qu'une seule fois.

Je qu'il est important de remarquer, c'est que la simultanéité de
 laquelle Beauzée parle pour donner à l'imparfait le caractère qui lui
 est propre, n'existe qu'à la condition que les deux actes sont
 antérieurs quant à l'instants de la parole: l'idée de simultanéité
 est donc une idée toute accessoire, tandis que l'idée d'antériorité
 est doublement nécessaire dans l'imparfait. ainsi je trouve
 justifié par notre hypothèse qui confirme l'exemple de la
 langue Chinoise, l'opinion que nous mettons sous une forme
 toute algébrique; et la formule $A+B+A$, qui nous permet
 de reproduire en termes plus développés, exprime très bien et
 d'une manière facilement saisissable, les deux éléments qui se
 trouvent contenus dans la proposition. et il en résulte que c'est
 justement qu'on appelle l'imparfait, un temps passé. Si
 c'est d'après la somme des rapports exprimés par ce temps
 qu'il faut lui donner une dénomination; si c'est d'après le
 caractère qu'il possède, qu'il faut partir pour apprécier quel
 est ce temps, quelle est sa valeur, son emploi, quelle doit être
 sa dénomination, nous avons droit de faire un temps passé de
 l'imparfait où nous trouvons la double existence de l'antériorité.

Beaucoup qui nie même l'existence du passé, ne trouvent
 ce passé que dans la deuxième proposition. mais si l'on
 est de bonne foi, il est impossible de ne pas reconnaître

l'antériorité dans la première proposition: „ je le sais „. en remontant
 del'instans de la parole qui sert de point de départ pour la détermi-
 nation de la deuxième proposition, on reconnaît également dans
 la même partie de la durée ~~de la~~ la deuxième proposition: „ quand
 vous l'écririez „, la première proposition, „ j'écrirais „.

Ainsi s'il est vrai que l'idée de simultanéité apparaît dans
 l'imparfait, il n'est pas également vrai que cette idée de
 simultanéité efface l'idée d'antériorité, au point que de cette idée
 de simultanéité, il faille tirer la dénomination du temps
 l'imparfait. il n'est pas vrai que l'idée de simultanéité soit
 assez indépendante, pour être exprimée en elle-même, par sa
 propre force: elle n'existe qu'à la condition que l'idée d'antériorité
 existe, et existe d'abord avant.

ainsi Beauzée, en examinant le temps à rapport double, n'a
 point vu les élémens qui le composent, mais il les a placés
 d'une manière arbitraire ou fautive. il faut reconnaître que
 toute la différence des points de vue sous lesquels nous voyons
 envisager le temps, résulte d'une notion plus ou moins grande
 de chacun des deux rapports. delà, il faut conclure que
 l'on a juste titre que les Grammairiens ont fait prédominer
 le caractère d'antériorité dans le temps qu'ils ont nommé
 l'imparfait, que dans la proposition où se trouve l'imparfait,

Cette l'autorité est exprimée d'une fois, et que l'idée de
Simultanité n'est que par ce que l'idée d'autorité a été
exprimée d'une fois, qu'elle n'apparaît que quand l'idée
d'autorité a été aperçue par l'esprit et admise par lui. 1.

Objection, et réponse à cette objection.

N. B. — Quand nous avons posé l'hypothèse d'une langue, qui,
comme la langue Chinoise, n'aurait pas de formes rebatues pour
signifier les différentes portions de la durée, et qui dans cette absence
de temps serait obligée de dire: « moi dans le passé hier, vous
dans le passé éternel »; nous avons donné prise à une objection
Qu'un partisan de Beaujeu pourrait bien nous faire.

« Pour exprimer, nous dirait-il, d'une fois l'idée du passé,
« moi au passé, vous au passé », et alors il vous est facile de
trouver la double existence de l'autorité. mais pourquoi cette
langue n'exprimerait-elle pas une seule fois seulement l'idée
du passé, et ne dirait-elle pas: « moi au passé hier, vous éternel »?
Dans cette phrase, l'idée de simultanéité n'est point effacée
par l'idée d'autorité, qui alors a un droit de prédominance
qu'elle: c'est donc avec raison que l'idée de simultanéité qui
nous frappe davantage, a été choisie par Beaujeu comme

le principal élément que les Grammairiens appellent
l'imparfait. »

Nous pourrions à cette objection faire deux réponses :

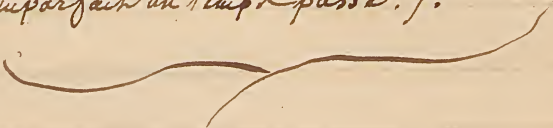
1^o. S'il y a antériorité dans la première proposition : « moi au
passé lui », il y a également antériorité dans la seconde : « vous
écrivez », et cela par la raison qu'il y a simultanéité entre les deux
actes qui sont exprimés dans les deux propositions. Le caractère de
simultanéité fait que si l'un des actes est au passé, l'autre doit y
être nécessairement : donc dans les deux propositions, la double
existence de l'antériorité est constatée.

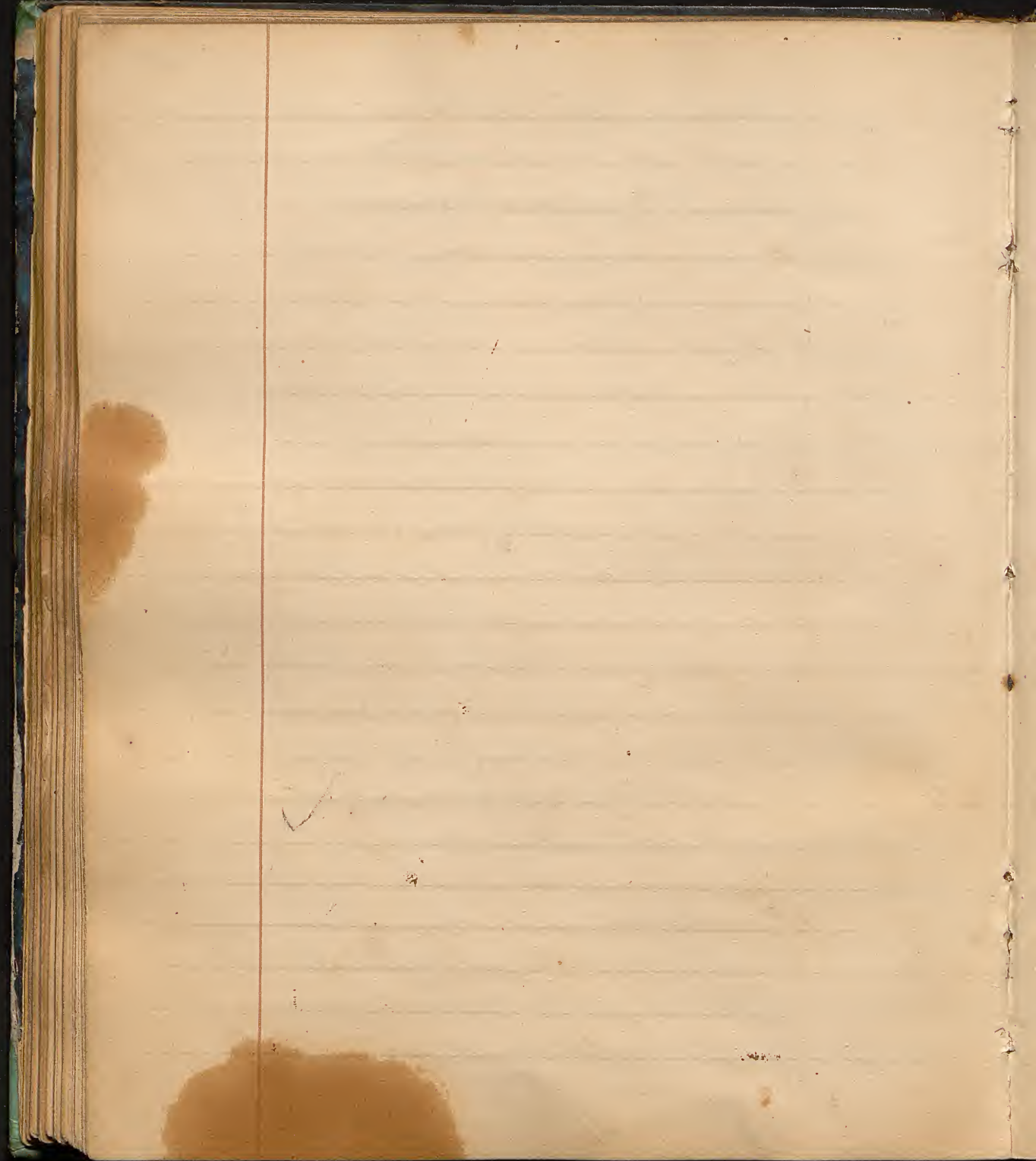
2^o. Nous adoptons l'opinion de Beauzée : or, Beauzée n'a reconnu
le caractère d'antériorité que dans la seconde proposition : « quand vous
écrivez ». en nous objectant la phrase : « moi au passé lui, vous écrivez »,
vous reconnaissez le passé dans la première proposition : de sorte
que là où Beauzée ne trouve que la simultanéité, nous
reconnaissons maintenant l'antériorité.

Pour admettre donc d'abord, avec Beauzée, l'antériorité
dans la seconde proposition, puis, vous reconnaissez l'antériorité
dans la première : « moi au passé lui » ; —

Vous avouez donc ainsi la double existence de l'antériorité
sur laquelle est basée toute notre démonstration !... ainsi,
comme partisan de Beauzée, vous ne pouvez nous opposer

L'objection qui se trouve réfutée d'avance par votre première
réponse. ainsi nous avons eu dans Tourner cette raison
d'appeler l'Imparfait un temps passé. /.





Deuxième Leçon.

Du Verbe

I. théorie du Model.

II. Le Model personnel.

Nous avons annoncé que le verbe pouvait exprimer tout le temps
les différents actes de l'esprit : Voilà le Model.

Quand nous avons exposé la théorie générale du verbe, nous
avons dit que non seulement il servait à exprimer tout le
proposition énonçant un jugement, en prenant le mot "jugement"
dans le sens proprement logique, en lui ajoutant tous les accessoires
qui peuvent l'entourer, mais qu'il exprimait encore un nombre
considérable de propositions qui paraissent destinées à
produire au dehors tout le fait qui se passe dans l'âme
humaine, à quelque faculté qu'on rapporte le fait.

Nous nous sommes contentés d'abord de considérer le verbe
sous sa simple copule, devant trouver plus tard l'occasion de
constater un nouvel emploi de ces éléments, emploi par lequel il
exprime tout les phénomènes qui se produisent dans l'âme.
Les faits auxquels nous faisons allusion ont besoin d'être
exposés dans tout leurs détails; car ces faits donnent lieu

de la verbe à l'existence du Mode. —

Ici nous n'entendons plus par verbe, la simple copule, mais encore le mot exprimant un acte, un état, ou une qualité rapportée à un sujet.

Et avant d'aller plus loin, nous présumons que vous donnerez le nom de verbe, non seulement au mot qui exprime le rapport perçu par l'esprit entre le sujet et l'attribut, mais encore à un mot exprimant une action, un état, une qualité, c'est-à-dire, un attribut accompagné d'un certain signe, qui indique l'attribution que l'esprit veut en faire à un sujet donné. ainsi « j'aime » en français, « amas » en latin, sont pour nous deux verbes.

en possession de ce mot qu'on peut appeler « attribut conjugué », l'homme constitue divers et espèce de propositions que nous devons énoncer en peu de mots, sans prétendre donner une liste complète de toutes les propositions possibles, mais en indiquant un assez grand nombre de ces propositions, pour y faire bien sentir la présence de l'élément nouveau que nous allons étudier.

Ainsi « j'aime » représente une proposition toute entière, c'est-à-dire, une affirmation de l'esprit en faveur de l'attribut mis en rapport avec le sujet.

Et celui qui parle veut énoncer qu'il fait l'action exprimée par le verbe « aimer », il dira : « j'aime ». ce mot je indiquant la personnalité mise en scène, et aime représentant à eux seule une proposition entière, un jugement de l'esprit, une affirmation de l'esprit en faveur de l'attribut mis en rapport avec le sujet (« j'aime »), est une proposition énonciative de la nature de celles que nous avons vingt fois examinées. —

Et je dirai : « aime » : ~~est encore une proposition~~ : mais il y a au lieu d'une affirmation, un commandement. c'est une proposition impérative.

Et celui dont nous venons de parler, voudrait imposer à un des ressemblables les sentiments qu'il éprouve, et lui ordonner d'aimer un autre homme, la langue dont nous nous servons, la langue Breque et Latine, ou une forme qui lui permettra d'exprimer ce commandement seulement avec les court du verbe ; il dira : « aime ». cette proposition est appelée par les Grammaticiens proposition Impérative.

Je croirai pouvoir démontrer que sous cette expression se trouvent toujours les trois éléments correspondant aux trois éléments du jugement, plus un élément nouveau qui prédomine aux yeux de l'esprit, il est vrai de reconnaître que notre forme donne à la proposition que

non considérons un caractère tout nouveau, et permet de le distinguer
 des propositions que nous avons examinées jusqu'ici, telles que :
 « Dieu est juste », pour marquer d'une manière positive le caractère
 propre d'une telle proposition, et prendre note de la présence d'un élément
 nouveau, nous dirons que cette proposition et celles qui sont semblables
 sont des propositions impératives. —

Si je dis : « tu aimerais cet homme, s'il te faisait du bien », il n'y
 a plus là commandement, mais bien supposition : c'est, pour
 constater l'élément nouveau, une proposition conditionnelle. —

Si celui qui parle aperçoit la possibilité que son semblable
 éprouvât pour un autre, un sentiment d'amitié, dans le cas où
 un fait quelconque s'accomplirait, le langage lui permettrait
 d'exprimer cette supposition, il pourrait dire : « tu aimerais cet
 homme, s'il te faisait du bien. » cette proposition est une
 proposition hypothétique, conditionnelle, supposition qui
 implique la possibilité de l'existence d'un fait, sous la
 condition de l'existence d'un autre fait, ou exprime ou sous-
 entend. ces propositions ont été tellement divisées par les
 grammairiens, que dans la Grammaire de M. de Sacy,
 on trouve plusieurs classes de propositions conditionnelles.
 Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes ces propositions.

admettent d'une manière générale que cette proposition est une proposition conditionnelle. C'est une condition imposée à l'acte, et c'est l'existence de cette condition qui caractérise d'une manière nouvelle l'acte auquel la supposition est jointe. autre chose le passé dans la proposition conditionnelle que dans la proposition impérative; il y a entre ces deux classes de propositions une différence sensible, marquante. L'impératif sera de la forme verbale; le conditionnel suppose un fait sans lequel celui qui est frappé de conditionnalité n'existerait pas.

~~Et ces deux propositions, où le désir, la volonté, la crainte viennent apporter des modifications analogues. ce langage qui subit la forme verbale d'après la différence du dessein, ont été nommés (C. Modèles).~~

En prenant trois espèces de propositions, il en est d'autres encore. le désir, la volonté avec tout son degré, tout son développement, la crainte peuvent être exprimés par le langage, et c'est le verbe qui est chargé de leur expression. Dans les doubles propositions: « j'espère que tu aimeras », « je désire que tu aimes », « j'ai crainte que tu n'aimes pas », la deuxième partie de la proposition prend, suivant le divers développement de l'âme, suivant qu'on veut exprimer un désir, une

frainte, un souhait, prend, dis-je, un caractère tout nouveau et donne lieu à l'existence d'une nouvelle classe très-nombreuse de propositions. or, dans les diverses propositions auxquelles nous avons fait allusion, nous remarquons un changement, suivant que l'acte intellectuel, volontaire, vient à changer, et c'est le verbe, au moyen duquel se traduit la pensée de celui qui parle, qui est chargé d'exprimer ce changement. autre est la forme du verbe, quand la proposition veut énoncer un simple jugement de l'esprit; autre elle est, quand l'esprit ordonne, autre elle est quand il fait une hypothèse. ces diverses variétés de verbe ont été appelées par les Grammairiens, *Modus* ou *modification*, c'est à dire, changement de la forme verbale, d'après les divers *usages* de l'Esprit.

Cela s'appelait autrefois ~~le~~ *Modus* de *modere*.

Le *Modus*, dans l'ancienne langue française, s'appelaient ~~le~~ *Modus*, soit que le mot vienne de *modere*, soit qu'il dérive du latin *modus* par une de ces altérations très-fortes dont on voit néanmoins des exemples frappans dans toutes les langues, par le passage de la dentale dans une sifflante même labiale. (*Théodore* en russe devient *Fédore*), changement qui a également lieu dans les langues anciennes.

De la Pers, ou Est se présente en f. —

Questions à résoudre :

- 1^o. combien de Modes dans nos langues ?
 - 2^o. les Systemes sont-ils identiques ?
 - 3^o. une langue a-t-elle tous les modes ?
 - 4^o. les Modes sont-ils essentiels au verbe ?
-

Nous demanderons par à priori, combien il y a de Modes, quelle sont les diverses opinions des Grammairiens sur tel Mode, pour faire rentree dans le cadre qu'ils ont tracé aux Langues qui nous sont familières. nous suivrons une marche plus analytique, comme celle qui nous a guidé dans l'analyse des temps; nous demanderons successivement à chacune des langues que nous étudions, combien elle possède de modes; nous comparerons les différents Systemes de Modes qu'elle contiennent; nous verrons, s'ils nous sont pas identiques, nous nous demanderons s'il n'y a pas une langue qui possède tous les modes possibles. nous Rechercherons jusqu'à quel point les Modes font partie intégrante du verbe, sont nécessaires à son essence. nous suivrons ainsi la véritable marche logique. —

En Grec, six Modes; Modes Impersonnels,
 Modes personnels. caractère propre de ces Modes.

Nous commencerons par la langue Grecque; elle nous donne
 six Modes, l'Indicatif, l'Impératif, le Subjonctif, l'Optatif,
 l'Infinitif et le Participe. ces Modes qui se rattachent à peu
 près dans les deux langues que nous étudions, forment deux
 classes, celle des Modes personnels, et celle des Modes
 Impersonnels. la première classe comprend l'Indicatif,
 l'Impératif, le Subjonctif et l'Optatif; la deuxième, l'Infinitif
 et le Participe. les Modes de la première classe sont
 nommés Personnels, parce qu'ils sont susceptibles de recevoir
 la modification particulière qu'ajoute à la forme du verbe
 l'indication de la personne qui parle, à qui l'on parle, de qui
 l'on parle. C'est en parlant du pronom que nous ferons la théorie
 des personnels du verbe; nous verrons dans quelle relation le
 pronom est avec la personne verbale.

au contraire, les Modes de la deuxième classe, dits
 Impersonnels, manquent de ce caractère qui distingue les
 Modes personnels, et ils en manquent tellement que, comme
 nous le verrons plus tard, bien loin d'avoir des personnes, ils
 ont^{un} un caractère essentiellement contraire aux verbes, c'est à

(171)

dire qu'ils possèdent tel cas, caractère qui tend à identifier le verbe
avec le nom. nous ^{ne} contentent tout de poses & caractères propres des modes
personnels et impersonnels, et nous allons commencer par les
premiers. —

Mode Personnel.

Indicatif. — il indique l'acte, l'état ou la qualité d'une
manière positive, sans autre vue de l'esprit que le jugement.
on l'appelle aussi énonciatif : il peut recevoir le diviseur
adjonctif du temps.

Modes Personnels

I - Indicatif — le premier de ces modes personnels, celui qui doit se présenter
le premier à l'esprit, si on veut voir les modes dérivés les
uns des autres, c'est l'Indicatif. il a reçu cette dénomination,
parce qu'il indique l'action, l'état, la qualité, d'une manière
positive et certaine, abstraction faite de toute autre vue de
l'esprit que le jugement. ainsi dans la proposition : « Dieu
est juste », « la rivière coule », il n'y a rien autre chose aux
yeux de la logique que l'énonciation d'un jugement de
l'esprit, on pourrait à juste titre l'appeler Mode énonciatif.
C'est à l'aide de ce mode que sont constituées les propositions,
qui peuvent se résoudre toutes dans les trois termes du
jugement. ce mode se répète dans tout le temps. C'est à ce

Mode que nous avons, dans nos leçons précédentes, considéré les temps, parce que c'est à ce mode qu'il s'enseigne l'usage de l'esprit, de la manière la plus abstraite, la plus indépendante des vues de l'esprit. il peut successivement recevoir les diverses adjonctions du temps. le mode indicatif ou énonciatif peut successivement se transporter dans les divers points de la durée, il peut énoncer un fait dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir. —

Impératif. — il ajoute à l'idée exprimée par le verbe, l'idée de commandement. tous les temps ne possèdent pas ce mode: il est au présent, à l'aoriste et au parfait. — Dans nos langues, il n'a pas de première personne: on a dit que c'était nécessaire, mais on ne qu'on peut très-bien se commander à soi-même, il y a donc un mode de l'asi où la première personne de l'Impératif existe.


II - Impératif.

Le premier mode est le mode Impératif. ce mode ajoute à l'idée exprimée par le verbe l'idée d'un commandement fait par celui qui parle à celui auquel il s'adresse, comme dans la proposition suivante: « aime cet homme ». c'est ainsi l'Indicatif celui de tous les modes dans lequel l'acte de l'esprit apparaît avec le plus de clarté. tous les temps ne possèdent pas ce mode; il ne se trouve qu'au présent, à l'aoriste et au parfait. il est rangé au nombre des modes qui sont dits personnels, quoiqu'il n'ait pas de première personne du singulier.

Et nous entendons cette remarque à toutes les langues que nous connaissons. Les Grammairiens qui veulent tout expliquer, ont remarqué qu'il en serait être ainsi; que la personne qui commande, devant être identique à celle qui reçoit l'ordre, il faudrait, pour qu'il n'y eût pas tautologie, que la première personne, pour le commandé, se vint à la seconde. mais outre qu'on peut très bien se commander à soi-même, et que dans la proposition optative, comme: Θύειν! ou voir des choses aussi difficile à expliquer que la première personne du singulier à l'Impératif, la raison qu'on nous en donne tombe devant le fait; car il existe deux idiomes, la langue sacrée de l'Inde et la langue ancienne de la Perse, dans lesquelles il y a une première personne au singulier de l'Impératif.

Ainsi les Grammairiens se sont trop hâtés, et leur explication est renversée, d'un côté, par l'observation que nous venons de faire, et qui montre que'il est possible de se commander à soi-même; de l'autre côté, par l'existence d'un idiome, au moins, qui possède cette première personne de l'impératif, avec une signification très conciliable avec la logique. —

En Grec, la 2^e personne de l'Impératif est de toute les formes modales la plus simple. pourtant il ne faut pas croire avec ^{Feibitz} qu'elle représente le radical du verbe. il ne faut pas même croire que ce soit la rapidité du commandement qui ait

demanda une forme si brusque: car l'exemple de la langue étrangère
démentirait ce fait admis trop généralement. 

Dans l'Impératif grec, la deuxième personne est peut-être
de toutes les formes modales celle qui est la plus simple, et qui contient
le moins d'élément étranger. Peibuitz avait remarqué ce fait
et posé un principe qui est resté long-temps, savoir: que dans
l'Impératif se trouve toujours la forme du Radical, ce qui
pour le Grammairien n'est vrai que jusqu'à un certain point.
Les Grammairiens qui ensuite ont constaté ce fait, ont pu croire
que la simplicité de l'acte était en quelque sorte représentée
d'une manière heureuse par la simplicité de la forme. il semble
en effet qu'il suffit de la simple émission du Radical avec
un geste pour exprimer et indiquer le commandement. toutefois
il ne faudrait pas croire que la forme Impérative soit plus
simple, parce qu'elle exprime un des actes les plus simples
de l'esprit: c'est peut-être l'effet du hasard, si la forme
verbale chargée d'exprimer le commandement, se trouve réduite
à cette simplicité. ce qui tend à le prouver, c'est que l'ancien
latin nous offre des Impératifs assez développés, tels que:
Sunto, Estote, amatores, il est que dans les langues de
l'Asie, qui ont le plus de rapport avec le grec et le latin,

L'Impératif a des formes aussi reconnaissables, aussi développées que les autres modes.

Ce mode nous paraît avoir le caractère de simplicité, c'est qui vraisemblablement la vivacité du commandement a pu faciliter l'abrégement des formes qu'il emploie, et le réduire à exprimer l'idée pure de l'état ou de l'action énoncée par le verbe. il ne faut pas prendre la remarque de Leibnitz pour une application, mais dire seulement que c'est dans l'Impératif qu'il faut chercher la forme qui approche le plus du radical. on le trouverait même tout entier dans les mots Dic, Duc, fac, mais c'est de l'exceptionnel; et encore dans l'ancien latin trouve-t-on « face ». —

Subjonctif. — c'est le mode de proposition subordonnée et dépendante. c'est ce qui le distingue des deux autres modes. il correspond à l'indicatif qui est le mode de proposition principale.

III - Subjonctif La troisième mode de la langue grecque est le Subjonctif. c'est le mode de proposition subordonnée et dépendante, non pas qu'il n'y ait en grec de proposition subordonnée et dépendante qui n'ait le subjonctif; mais c'est que toutes les propositions où se trouve ce mode, sont subordonnées.

et dépendante. L'essence propre du Mode Subjonctif, est donc d'indiquer la subordination d'une proposition à l'égard d'un autre; c'est un trait qui le distingue de l'impératif et de l'indicatif; il correspond d'aut son emploi, en langue grecque, avec l'indicatif, ce qu'il doit à ce qu'il n'en rencontre jamais que dans des propositions subordonnées. On appelle propositions principales, celles qui indiquent l'action principale, celles autour desquelles se rangent d'autres propositions exprimant des actions subordonnées, des propositions d'appelés subordonnées ou dépendantes; tel est le rôle de l'indicatif par rapport au Subjonctif.

Le Subjonctif passe par les mêmes temps que l'Impératif; et comme il correspond à l'Indicatif, il prend les mêmes temps que l'Indicatif dans les propositions où ils sont employés corrélativement. Dans les propositions principales, l'Indicatif est le mode du jugement; de même le subjonctif dans les propositions subordonnées.

Le Subjonctif passe au présent, à l'aoriste et au Parfait, comme l'Impératif. Là où se trouvent en présence l'un de l'autre deux propositions, si la proposition principale contient l'Indicatif, la proposition subordonnée

devra renfermer le subjonctif, quand la proposition à laquelle appartient ce dernier mode, est subordonnée à une autre proposition à laquelle appartient l'Indicatif, le subjonctif prend le même temps que l'Indicatif; en d'autres termes, si, comme le mode indicatif, il passe dans le temps que vous avez désigné plus haut, il doit toute fois que l'Indicatif se présente avec un desal temps, prendre aussi le même temps. ce dernier caractère, qui rattache le Subjonctif à l'Indicatif, nous explique les phrases grecques, dans lesquelles l'Indicatif est mis dans une proposition dépendante à la place même où le français et le latin mettraient le subjonctif. cela vient au fait que nous venions démontrer, à savoir: l'alliance intime de ces deux modes. Si l'Indicatif est le mode du jugement de l'esprit dans la proposition principale, le subjonctif est également le mode du jugement de l'esprit dans les propositions subordonnées. il n'y a rien de changé, si ce n'est que l'une des propositions est subordonnée à l'autre. —

Suite au cahier suivant

Table Des Matières

Contenues Dans le premier Cahier

I ^{re} Leçon	Qu'est-ce que la Grammaire générale? Quelle est la matière quel est le but de cette science? Quels sont les moyens d'atteindre ce but.	page I
II Leçon	De la Transmission des idées par le langage. Considérations pratiques sur la Méthode d'enseigner.	page XIX
III Leçon	Que le langage paraît pour celui qui l'écrit. son caractère individuel Définition de la proposition. Des jugements	page XXXIX
IV Leçon	Des parties de la proposition, ce qu'on en a dit et ce qu'elle sont.	page LIV
V Leçon	Du verbe.	page LXXIV
VI Leçon	Des temps dans le verbe	page XCI
VII Leçon	Suite des temps. Examen des temps dans les 3 langues, ^{ou} grec, ^{ou} latin et en français	pages CXIII
VIII Leçon	Exercice de Grammaire Beauzée sur les temps des Verbes	page CXXVII
IX Leçon	Explication de la Chaire de Beauzée sur les temps des Verbes	page CXLII
X Leçon	Exercice des Modes. Modes personnels	pages CLXIII - CLXXVII



